



Accompagnement spirituel et vocations

N° 7 ■ Août 2009

Trimestriel



Église et Vocations

N° 7 ■ Août 2009

Directeur de la publication : **Père Eric Poinsot**

Rédactrice en chef : **Paule Zellitch**

Secrétaire de rédaction : **Laurence Vitoux**

Impression : **Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue**

Conception graphique : **Isabelle Vaudescal**

Comité de rédaction : **Père Eric Poinsot,**

Paule Zellitch, Sœur Anne-Marie David

Abonnements 2009 :

France : **37 €** (le numéro : **12 €**)

Europe : **39 €** (le numéro : **14 €**)

Autres pays : **45 €**

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0410 G 82818

© UADF, Service National des Vocations, 2009

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

E-mail : snv@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



Accompagnement spirituel

ÉDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

Au service de la grâce baptismale :
accompagnement humain et spirituel
Léo Scherer

11

Psychologie et accompagnement
Deux écoutes : distinguer pour unir
Claude Flipo

25

L'accompagnement spirituel, un service discret et humble
Bernard Pitaud

33

Accompagnement psychologique et accompagnement spirituel
Anne Lannegrace

41

"Je suis dans le Père et le Père est en moi"
Pascal Roland

51

PARTAGE DE PRATIQUES

Allons ensemble vers la source... Accompagner au Carmel
Christine Morel

55

Sur le sentier de François
Brigitte de Singly

63

Spiritualité bénédictine ?
Alain Métivier

69

et vocations

N° 7 ■ Août 2009

L'accompagnement selon l'École française de spiritualité Jean-Louis Rouillier	73
Accompagner dans la communauté de l'Emmanuel Thomas Guist'hau	77
Une pratique de l'accompagnement spirituel aujourd'hui Dominique Poirot	79
L'accompagnement spirituel en amont de la formation au ministère Benoît Bertrand	87
Discerner un service du Christ Rita Crivelli	99
Sur la route du presbytérat Julien Dupont	111
Répondre à l'appel du Seigneur Agnès-Marie Duchesne	117
Remettre en Dieu sa vie Emmanuelle Goineau	120

CONTRIBUTIONS

Regard sur les jeunes d'aujourd'hui Jean-Marie Petitclerc	123
Le service jésuite des vocations Grégoire Le Bel	135
Abonnement	143

Les grands axes de la session

- Mise en situation et problématique des SDV (SNV)
- Au service de la grâce baptismale :
accompagnement humain et spirituel (P. Léo Scherer)
- Psychologie et accompagnement
Deux écoutes : distinguer pour unir (P. Claude Flipo)
- L'accompagnement dans les différentes traditions spirituelles :
 - Carmel (Sr Christine Morel)
 - Tradition franciscaine (Sr Brigitte de Singly)
 - Tradition bénédictine (Fr. Alain Métivier)
 - École française (P. Jean-Louis Rouillier)
 - Communauté de l'Emmanuel (P. Thomas Guist'hau)
- Témoignages de personnes ayant bénéficié d'un accompagnement pendant leur formation :
 - un séminariste (Julien Dupont)
 - une jeune professe (Sr Agnès-Marie)
- Témoignages d'accompagnateurs :
 - une maîtresse des novices (Sr Rita Crivelli)
 - un supérieur de séminaire (P. Benoît Bertrand)

Cette rencontre, décidée à partir des besoins identifiés par le SNV et les SDV, est le fruit d'une nécessité : travailler à nouveau frais la question de l'accompagnement spirituel telle qu'elle apparaît dans les services diocésains des vocations. Ce qui suit résume les traits essentiels de l'intervention introductory à la session ; elle visait, après un bref état des lieux, à pointer quelques besoins concrets et problématiques propres aux SDV¹.

Un constat commun : l'ensemble des diocèses de France n'ayant pas tous les mêmes ressources en personnes², les SDV ne disposent pas toujours d'un nombre suffisant de personnes capables de répondre à la diversité des demandes, bien formées, expérimentées et qui, de surcroît, bénéficient d'une supervision régulière³. Ces conditions ne sont pas toujours réunies, ce qui n'est pas sans conséquences.

Quelques situations récurrentes pointées par des SDV : un jeune – terme générique H/F – se présente et se livre « brut de décoffrage », habité par des questions plus ou moins clairement vocationnelles, sans distinguer entre for interne et for externe puisque ces notions lui sont, à ce stade, tout à fait étrangères ! Le SDV ne peut qu'accueillir ce récit et opérer un premier discernement. Pour orienter ce jeune du mieux possible, il est convoqué à repérer, pour les tenir à distance, ses projections et ses constructions imaginaires. Il est souhaitable que le SDV ait une formation solide, une réelle aptitude à l'écoute, car il s'agit d'un véritable charisme et suffisamment d'alternatives à sa disposition pour répondre aux différences qu'il rencontre. Un autre jeune vient de vivre une rencontre intime avec le Seigneur, une expérience collective forte, – ex. les JMJ – etc. Pour que cette expérience prenne corps et passe du singulier au communautaire, elle requiert un espace de parole et un lieu. Un jeune multiplie les accompagnateurs ou/et les expériences au sein de communautés, plus ou moins variées. Comment l'aider à dégager le fil rouge de son questionnement ?

Il arrive que le SDV perçoive, au cours d'une rencontre, un problème psychologique manifeste ; de nombreuses interrogations surgissent alors. Ce trouble est-il de nature à gêner à la fois l'insertion du

jeune et la progression du groupe de discernement auquel il pourrait participer ? Le SDV doit-il proposer d'abord une aide psychologique ? Doit-il la doubler d'un accompagnement spirituel et à quelles conditions ? Le SDV dispose-t-il des personnes ressource nécessaires pour l'aider au discernement ? Pour clore ce petit excursus, loin d'être exhaustif, il faut évoquer les candidats de plus de 40 ans. Comment les accompagner et que peut-on leur proposer qui tienne compte de leur expérience et de leur autonomie ?

Le contexte sociologique et les modes de communications ont largement changé⁴. De nos jours, il est souvent très difficile pour un jeune d'oser parler de vocation, à sa famille comme à ses amis. Cette interrogation, de plus en plus de l'ordre de l'intime, est souvent portée dans une grande solitude. Il est donc essentiel que nos lieux d'écoute soient, non seulement repérables mais facilement accessibles.

Les lieux d'information et d'échange de la jeunesse sont, outre la presse et de la télévision, internet et le téléphone portable⁵. Quelles leçons en tirer ? Il nous faut « être sur la toile » si nous voulons que le terme « vocation » soit encore lié, dans les esprits, à un service du Christ ! Concrètement, chaque diocèse dispose d'un site ; que le mot « vocation » soit en première page⁶ ! Ainsi, s'il n'est pas toujours possible d'organiser des permanences régulières en un lieu précis, ces techniques viennent à notre secours⁷. Si nous ne voulons pas que les jeunes nous zappent... ne les zappons pas !

L'avènement des sciences humaines (et en particulier de la psychanalyse), a entraîné des modifications importantes non seulement dans les modes de communication, entendus au sens large, mais aussi dans les manières d'écouter. De plus, il n'est plus rare que des personnes ayant bénéficié d'un suivi psychologique (psychothérapie, voire psychanalyse, etc.) se présentent dans les SDV⁸. Il faudrait désormais être en mesure de prendre en compte cette réalité, dans le type d'accompagnement à proposer. « La conscience de soi », voire la maturité de ces personnes, à l'oreille affinée par la thérapie, demande que l'on soit attentif au savoir faire et au savoir être de l'accompagnateur. Le SDV n'a-t-il pas, d'une certaine manière, la charge de tendre à ce « qu'aucun – de ceux qui se présentent à lui – ne se perde » ? Il aura tout intérêt à choisir un accompagnateur ayant des aptitudes spécifiques ; mais a-t-on partout accès à de telles compétences ? Pense-t-on

à les solliciter, voire à déceler des accompagnateurs potentiels – quitte à parfaire leur formation dans un second temps ?

Pourquoi un accompagnement spirituel ? Cette interrogation est à situer dans les propositions faites à l'ensemble des baptisés. La demande d'accompagnement des laïcs tend à croître ; ne sommes-nous pas entrés dans une culture du récit⁹ ? L'Église¹⁰ répond positivement à cette demande des laïcs, étendant plus largement ce qui était jusque là réservé à quelques-uns¹¹. Dans un tel contexte, comment justifier que des individus en recherche vocationnelle, baptismale voire « spécifique », avec toutes les difficultés inhérentes à ces problématiques, soient abandonnés, exempts d'accompagnement spirituel ? Qui pourrait imaginer parcourir seul un tel chemin ?

En matière d'accompagnement au discernement vocationnel, les diocèses ne font pas tous les mêmes propositions. Certains groupes de recherche¹² sont mixtes, d'autres pas. Certains fondent leur proposition sur la vocation baptismale commune à tous les baptisés, d'autres mettent d'emblée l'accent sur les vocations spécifiques¹³. L'expérience montre que ces premières années de discernement accompagné sont fondatrices pour la suite et cela quelle que soit l'option qui sera prise.

Vocation spécifique et accompagnement spirituel. Lorsque nous parlons de vocation spécifique, n'oublions pas que, si la foi est déterminante, il s'agit de discerner aussi chez un homme ou femme, une adéquation potentielle, même en germe, à un service d'Église plus particulier. Un tel discernement demande chez le candidat une maturité suffisante, du temps et requiert un accompagnateur au regard attentif et bienveillant, mais aussi extérieur et objectif.

Hommes et femmes accompagnateurs. Regarding les laïcs, l'accompagnement est mis en œuvre par des hommes comme par des femmes. En revanche, s'agissant du discernement des vocations spécifiques, l'accompagnateur est du même sexe que l'accompagné, au moins dans les premiers temps du discernement. Il semble qu'une intuition émerge en matière de discernement et d'accompagnement des vocations spécifiques. Même si pour l'instant la réflexion est embryonnaire, l'observation du terrain induirait à envisager : un accompagnement qui ne tienne pas toujours comme incontournable l'identité sexuelle entre accompagnant et accompagné, un discernement qui

serait ponctuellement à deux voix (homme et femme) au cours d'un parcours vocationnel, pour confronter les points de vue et affiner le discernement. Certains voient cette collaboration comme un véritable « partage de charismes » au service de la croissance des vocations dont l'Église a besoin.

Bonne session ! ■

NOTES

1 - Telles qu'elles nous sont rapportées au fil de nos rencontres de terrain.

2 - Si certains diocèses se sont attachés à développer des formations à l'accompagnement (Nantes, Versailles, Evreux, Dijon, Poitiers, etc.), d'autres, pour être en mesure de tenir ces propositions de discernement, se sont regroupés ; en unissant leurs forces, ils ouvrent des perspectives et trouvent des solutions.

3 - Signalons que le SNV, depuis de nombreuses années, en collaboration avec le centre spirituel de Manrèse propose deux fois par an une session de formation.

4 - Il y a encore une cinquantaine d'années, un jeune qui se posait la question d'une vocation presbytérale ou religieuse pouvait sans trop de difficultés en faire part à ses proches (parents, amis) et il trouvait facilement un prêtre ou une religieuse pour discuter.

5 - Signalons le développement fulgurant des SMS qui a entraîné l'usage d'une nouvelle langue codée.

6 - Les meilleurs atouts des SDV sont leurs réseaux, les différents services diocésains, l'enseignement catholique, les aumôneries, et leur constance. Toutes les collaborations, les liens, les mises en œuvre dans l'exercice de la mission renforcent la pertinence des demandes de visibilité de nos services dédiés aux vocations.

7 - Que nos coordonnées figurent (email, un ou plusieurs numéros de téléphone) sur le site du diocèse ! Les jeunes n'ayant plus le même rapport au temps que leurs aînés, il est essentiel que les SDV soient réactifs aux demandes.

8 - L'observation montre que ce mouvement ne fait que croître, et cela dès la toute petite enfance.

9 - Chacun sait désormais se mettre, de manière plus ou moins heureuse, en récit et se pense – à tort ou à raison – le héros d'une véritable aventure intime, jusque dans l'ordinaire de l'existence.

10 - D'ailleurs, certains évêques en font, dans les lettres de missions qu'ils remettent aux laïcs, une véritable condition, constitutive de l'exercice des fonctions dévolues.

11 - Des espaces où il soit possible d'aborder « l'indicible » sont devenus indispensables, à proportion de la difficulté à communiquer, en société, sur les questions de foi et de vie intérieure. Nos contemporains s'expriment bien plus facilement sur leur vie privée, leurs opinions, que sur leur vie intérieure (quand ils ont conscience d'en avoir une) ; la notion de pudeur semble s'être déplacée. Le catholicisme se vit, quantitativement, de moins en moins sur le mode sociologique. En conséquence, moins la culture ambiante favorise le discours sur l'expérience de foi et la vie intérieure, plus de tels espaces d'écoute et de gratuité s'avèrent utiles, voire indispensables pour transmettre et garder vivante la Vie du Christ.

12 - Sur ces questions, consulter le dossier consacré aux groupes de recherche du n° 6 d'*Église et vocations*.

13 - Ceux qui s'engageront plus avant bénéficieront tous, au cours de leurs formations respectives, d'un accompagnement spirituel qui prendra chacun d'eux là où il en est. Nous pensons aux prophétiques qui, rappelons-le, sont en lien avec les SDV, mais aussi aux séminaires, aux noviciats apostoliques et monastiques comme aux instituts de vie consacrée.

RÉFLEXIONS

Au service de la grâce baptismale : accompagnement humain et spirituel

Léo Scherer
jésuite

Une mosaïque

Sur le plan culturel et ecclésial, nous nous trouvons devant une mosaïque très diversifiée : il est question d'accompagnateurs lors de voyages, ou encore d'accompagnateurs de moyenne montagne. D'une manière plus précise, il y a l'accompagnement des malades en fin de vie, et l'accompagnement des jeunes pour une retraite de choix de vie. Enfin nous avons l'accompagnement des catéchumènes, celui des couples qui se préparent au mariage. Je viens de découvrir « l'accompagnement fraternel d'une sœur ou d'un frère pour le dernier passage », dans la pastorale des funérailles.

Plutôt que de poursuivre cette énumération, je voudrais en ouverture évoquer une situation singulière mais de plus en plus fréquente pour rappeler que, face au succès de ce terme « accompagnement », il nous faut toujours préciser par un qualificatif de quoi il s'agit.

Dans son livre *À l'épreuve de la vieillesse*, Aude Zeller nous dit : « [...] lorsqu'il s'agira de donner des soins corporels à son parent. L'ordre naturel des choses s'inversant, cet apprivoisement réciproque demandera un peu de temps et beaucoup d'autre chose. [...] Pour ma part, je vécus tout d'abord ces soins du corps maternel sur le mode du recul et de la contrainte ; puis, très vite ce fut un don, un soulagement que j'offrais à ce corps tant malmené par le temps. [...] Je me heurtai à un autre type de lassitude et d'usure ; je m'essoufflai dans mon rythme d'accompagnement [...]. Je décidai alors d'alléger ce que je

vivais à ce moment comme une contrainte et de rester parfois deux à trois jours, ou plus, sans venir, sachant qu'une autre visite familiale ou amicale remplacerait mon absence. J'eus le tort d'exécuter mon choix sans en parler à l'intéressée. » Le récit se poursuit. Elle découvre un jour que sa mère qui l'avait accueillie par : « *quoi, comment, qu'est-ce que tu dis* » répétitifs, n'est pas sourde du tout. À l'arrivée inopinée de sa sœur, de dix ans sa cadette, qui lui dit : « *Alors, ma petite Biquette, comment vas-tu ?* », sa mère répond spontanément : « *comme une chèvre à un piquet* ». Commence alors en elle un travail intérieur, et quand la sœur de sa mère est partie, elle lui parle. « *“Je pourrais te rendre visite plus souvent, mais je suis fatiguée” [...] et de s'entendre répondre “Ma chérie fais comme tu veux, et comme tu peux surtout... de toute façon ce sera très bien.”* » « *Un ruisseau d'amour coulait de son regard.* » À partir du moment où on lui expliquait, elle pouvait entendre les limites de l'autre. L'important pour elle était de ne pas s'estimer manipulée, comme un pion sur l'échiquier de sa vieillesse.

Ce témoignage d'une grande finesse, nous rappelle d'abord que ce type d'accompagnement est celui d'une présence filiale. Son récit nous permet aussi de comprendre que la proximité n'est pas forcément présence et que dans toute rencontre humaine la parole est première. C'est elle qui, au-delà de l'apparence, donne à l'autre de se savoir exister.

Différents niveaux d'accompagnement

L'accompagnement humain

Un certain accompagnement se réalise, plus ou moins spontanément, entre deux personnes. C'est alors une attitude de solidarité humaine. D'un côté, une demande, de l'autre, une attitude d'écoute, de soutien, de conseil discret. Deux personnes se trouvent ainsi engagées l'une envers l'autre : l'une s'exprime, l'autre écoute ; l'une attend un soutien, l'autre accepte de le donner ; cela se réalise dans un climat de confiance et de respect mutuel.

Dès ce premier niveau, on perçoit les signes qui vont devenir essentiels à tout accompagnement. L'accompagnement commence lorsqu'il y a plusieurs rencontres, de manière à ce que s'établisse un lien

de l'une à l'autre. Une certaine qualité d'écoute ensuite. Savoir être présent, percevoir ce qui est dit et ce qui ne l'est pas, poser les questions « utiles », intervenir de façon à favoriser l'évolution de la liberté. Enfin une distance « affective » pour garder du recul par rapport à ce qui est dit et pour favoriser la qualité de la présence.

L'accompagnement éclairé par la foi

À un second niveau, la relation d'accompagnement s'établit dans la foi, de façon explicite, dans la confiance en la grâce de Dieu et en son action. Une certitude s'impose alors : c'est l'Esprit de Dieu qui accomplit son œuvre à travers l'évolution humaine. L'accompagnateur n'est pas l'intermédiaire par lequel passerait l'Esprit, mais il se réfère toujours à cet Esprit qui peut seul produire un fruit de libération et de conversion. Dans l'entretien, on parle explicitement de la prière, des moyens d'y progresser, des attitudes intérieures auxquelles elle conduit (adoration, offrande, action de grâce, etc.) ; on s'attache à certains points de la Parole de Dieu, en aidant à la rendre actuelle.

Mais, à côté de la prière, se développe un « discernement » de plus en plus riche : tri entre les mouvements intérieurs qui viennent de Dieu et ceux qui s'y opposent, entre ce qui construit l'être spirituel et ce qui le détruit. Mais en quelques mots, de quoi s'agit-il ? Il s'agit d'aider quelqu'un à entrer dans une voie de croissance spirituelle qui lui permette d'épanouir les dons de Dieu, et se laisser engendrer dans la filiation inscrite en lui depuis le baptême.

L'accompagnement selon différentes traditions

À un troisième niveau, on peut distinguer dans l'Église plusieurs manières de pratiquer l'accompagnement : depuis le partage de vie entre un « ancien » qui a une longue expérience et un « novice » qui débute et cherche à progresser, jusqu'aux diverses formes de vie monastique où le candidat est invité à partager l'existence quotidienne d'une communauté et à trouver à cette lumière son propre chemin. Saint Ignace, lui, donne à l'accompagnement spirituel un but très explicite : aider une liberté à grandir dans la foi et l'amour ou encore aider quelqu'un à « se décider sans attachement désordonné ».

D'où vient le terme « accompagnement » ?

Accompagner quelqu'un c'est, comme l'indique l'étymologie du mot, faire route avec lui, être sur un même chemin et marcher ensemble vers un ailleurs pour une part inconnu...

Racines anthropologiques et culturelles

Depuis plusieurs années, les sciences humaines nous ont rappelé ce que pas à pas un couple découvre dans l'apprentissage de la liberté de leur enfant. Pour que l'enfant puisse accéder à la maturité, il lui faut quitter la relation fusionnelle avec sa mère pour vivre un exode, qui a commencé dès son premier cri, mais qui par étapes va le conduire plus loin. Et c'est là que le père intervient pour apporter la loi, une loi qui sépare, mais qui par la présence de celui qui le lui rappelle, lui permet d'aller plus loin parce qu'il l'encourage à entrer audacieusement dans l'aventure de la vie. Dans la culture grecque, nous avons une figure emblématique, qui est celle du pédagogue. Le pédagogue est celui qui marche sur la route, pour conduire l'enfant à l'école, pour l'aider à passer de la sphère privée de la famille à la sphère de la culture et de la société.

Vatican II, une charnière

Vatican II, avec ses trois grandes constitutions, a repris en quelque sorte la grande démarche du Ressuscité qui est venu emboîter les pas de ses disciples pour les écouter d'abord, puis leur expliquer par les Écritures ce qui s'est passé, et se laisser reconnaître. En effet Vatican II nous invite à nous mettre à l'écoute de la Parole de Dieu (*Dei Verbum*), pour nous retrouver en Église (*Lumen Gentium*), dans la diversité des fonctions et ministères dans cette marche vers la Jérusalem nouvelle, solidaires des joies et des espoirs des hommes (*Gaudium et Spes*).

C'est dans ce contexte que l'on a vu surgir deux réalisations déterminantes pour le renouveau d'une pratique, celle de l'accompagnement des malades en fin de vie et les exercices spirituels individuellement guidés.

L'accompagnement des malades en fin de vie

Cette expression est née dans les cercles protestants, à propos du service d'écoute et d'accompagnement des personnes en fin de vie. En ce lieu de dessaisissement de sa vie aux multiples visages, le mot « accompagner » indique une certaine attitude, elle va consister en une aide discrète, avec des appels à déchiffrer, appels souvent exprimés de manière paradoxale. S'ouvrir à l'inconnu de ce que l'autre vit rend vulnérable aux blessures infligées par le rapport à la mort et avec le mourant lui-même. Et par là même va supposer pour le personnel soignant ou l'accompagnateur des « lieux de parole ».

Les Exercices spirituels individuellement accompagnés

Dans le domaine de « l'aide spirituelle » pour chercher et trouver Dieu dans la disposition de sa vie, la pratique des *Exercices spirituels* personnellement guidés a également joué un rôle décisif. Les retraites prêchées se sont progressivement effacées pour laisser apparaître les retraites individuellement accompagnées et, par là, retrouver la pratique des origines. Du même coup dans l'aide spirituelle hors retraites, le terme accompagnateur (trice) a pris progressivement sa place. Le Père Joseph Doré, sulpicien, dans un chapitre intitulé « *Aperçus sur la direction spirituelle dans le catholicisme* », après avoir rappelé les grandes étapes historiques de la direction spirituelle, a souligné que c'est au XVI^e siècle que la direction spirituelle s'est organisée, principalement chez les religieux. Et c'est au XVII^e siècle qu'elle connaît son âge d'or chez les laïcs. Dans une deuxième partie, quand il réfléchit sur sa nature, il évoque les Exercices comme « le paradigme » de la direction spirituelle. De fait, en parlant des grandes lignes de force de la pédagogie des Exercices, nous pouvons dire en quelques mots : les Exercices sont un type de rencontre (il s'agit d'une structure de tradition, l'un a reçu les Exercices, et peu à peu est capable de les donner), le terrain est celui où l'homme est « affecté », d'où l'importance du discernement, enfin il y a le statut de la parole, celui de la parole échangée, mais qui renvoie à une autre Parole, elle fondatrice : la Parole de Dieu.

L'accompagnateur est celui qui fait la route avec et permet à quelqu'un de découvrir la voie qui est la sienne dans l'Esprit Saint. Il nous

faut ajouter que cette aide spirituelle, d'une manière paradoxale, est de l'ordre du charisme et de l'apprentissage.

Evolution depuis François de Sales

Le XVII^e siècle a connu un renouveau étonnant de la vie spirituelle. François de Sales parle de la nécessité d'un conducteur pour « *entrer et faire progrès en la dévotion* ». Il écrit au chapitre IV de cette *Introduction* : « *Le jeune Tobie commandé d'aller à Ragès : je ne sais nullement le chemin, dit-il. Va donc, répliqua le père et cherche quelque homme qui te conduise. Je vous en dis de même, ma Philothée : voulez-vous à bon escient vous acheminer à la dévotion ? Cherchez quelque homme de bien qui vous guide et conduise [...] Mais qui trouvera cet ami ? Le Sage répond : ceux qui craignent Dieu ; c'est-à-dire les humbles qui désirent fort leur avancement spirituel. [...]* » Et un peu plus loin, il dira : « *et pour cela choisissez-en entre mille, dit Avila, et moi je dis entre dix mille car il s'en trouve moins que l'on ne saurait dire qui soient capables de cet office. Il le faut plein de charité, de science, de prudence. Si l'un de ces trois parties lui manque, il y a du danger.* » En quelques mots, François de Sales nous dit l'essentiel. Quelques années plus tôt Thérèse d'Avila disait à ses sœurs de consulter des personnes spirituelles (pour les débutants), des « *letrados* » ou savants (pour authentifier les faveurs de Dieu), et elle-même avait en grande estime le don du discernement des esprits chez les conseillers spirituels. Mais « à qui demander cette aide spirituelle ? » Aujourd'hui nous dirions : évidemment à quelqu'un de bon jugement et d'assez fine psychologie, à quelqu'un qui écoute beaucoup plus qu'il ne parle, et surtout à quelqu'un ayant un « sens spirituel » juste, avisé, éclairé par une patiente réflexion sur les multiples chemins qui s'ouvrent devant la foi. Il est pour le moins souhaitable qu'il ait été formé à l'entretien et initié aux éléments de la « théologie spirituelle ». Il sera prudent, enfin, de s'assurer qu'il est reconnu apte par ses pairs déjà aguerris ou désigné par ceux qui sont responsables de ses ministères.

Au siècle des Lumières, nous découvrons le « directeur de conscience ». Nous pouvons à juste titre juger ce terme indécent, il peut être révélateur d'une malfaçon induite aussi bien par le dirigé que par le directeur. Emmanuel Kant, avec humour, rappelle : « *Il est si facile d'être*

mineur ; si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin qui décide pour moi de mon régime, je n'ai pas à me donner moi-même de peine. Je n'ai pas à penser, pourvu que je puisse payer. » Le Père Surin, auteur du *Guide spirituel*, disait que cela pouvait provenir aussi du directeur : « *Qu'appellez-vous des directeurs d'un cœur étroit et resserré ? Ce sont ceux, qui loin de mettre les âmes au large, et de les établir dans une sainte liberté, tendent toujours à restreindre, à retrancher et à borner : soit parce qu'ils n'ont pas naturellement l'âme grande et bienfaisante, soit parce qu'ils veulent mener tout le monde à un certain degré déterminé d'abnégation et de renoncement.* »

Ce que nous avons à retenir ici, c'est l'importance de la conscience, ce lieu inviolable souligné à nouveaux frais par le concile Vatican II. L'Église, en effet, est au service de la conscience et de la Parole de Dieu. Guillaume de Saint-Thierry, au Moyen Age déjà, dans sa *Lettre d'or*, parle de trois acteurs : Dieu, la conscience et le conseiller spirituel.

Enfin au milieu du xx^e siècle a paru un livre au titre emblématique : *Direction ou dialogue spirituel*, du Père Jean Laplace. Il a été publié au moment où Paul VI a écrit son encyclique *Ecclésiam suam*. Une Église en dialogue avec nos frères séparés, avec ceux des grandes religions et avec tout homme de bonne volonté.

Au terme de ce rapide survol, quelques réflexions. Le détour par l'histoire nous permet de redécouvrir le meilleur de la tradition, même récente.

Un accompagnateur spirituel est, d'une certaine manière, un guide ou un conducteur, comme le rappelait François de Sales. Et cela d'autant plus que, dans un temps où les repères s'effacent, la quête de témoins qui sont capables de dire ce qui les anime devient plus insistante. Véronique Margron parlera des aînés dans la foi. Il est aussi celui qui doit écouter et structurer des libertés. Il s'agit en effet non pas de diriger les consciences, mais d'éveiller, de guérir, d'éduquer la conscience, car l'homme est un être inachevé. La liberté menacée est toujours à conquérir. Enfin avec l'expression « dialogue spirituel » nous est rappelée une autre fonction essentielle de l'accompagnement spirituel : permettre à quelqu'un de naître à la parole est un premier pas ; naître à la Parole de Dieu en est un autre.

Je voudrais enfin terminer par deux remarques qui viennent du contexte culturel de ce temps charnière qu'est Vatican II.

D'abord les sciences humaines sont intervenues dans l'approche anthropologique de la « relation d'aide ». Et de fait l'aide spirituelle a pu en tirer profit. En portant l'attention sur les conditions d'une écoute profonde de l'autre et ses enjeux affectifs, la psychologie moderne permet de clarifier les rôles et les interactions entre les personnes. Elle enrichit la conscience de ce qui est vécu et affine le discernement. Elle permet de nommer avec plus de justesse ce qui advient dans cette relation. « Comment aider sans prendre en charge ? » « Comment frustrer sans angoisser ? » Au même moment, nous avons été convoqués à d'autres redécouvertes, celles des maîtres spirituels dans les différentes traditions spirituelles. Le maître spirituel est à la fois le dépositaire d'un héritage et le garant d'une continuité spirituelle. Ce n'est que dans la mesure où il sait respecter la liberté intérieure du disciple, qu'il peut véritablement devenir l'initiateur à une autre vie.

Avant d'aborder la dernière partie, laissons-nous rejoindre par deux courts extraits, l'un de Monsieur Olier, intitulé *Avis aux directeurs spirituels*, l'autre plus bref d'Henri Madelin. Tous deux dans un langage différent, qui porte la marque culturelle de leur époque, mais aussi, sans nul doute, selon une approche de théologie spirituelle différente, s'enracinent chacun dans l'expérience et la lumière du Ressuscité qui enseigne les disciples d'Emmaüs, selon l'Évangile de Luc (ch. 24).

Avis aux directeurs spirituels, Jean-Jacques Olier

« Nous devons être entre les mains de Dieu pour diriger en lui les âmes qu'il nous confie, comme des instruments dont il veut se servir pour leur faire connaître ses volontés, les faire marcher à grands pas sur le chemin de la perfection, les fortifier dans leur faiblesse, les animer dans leur découragement, les détourner des précipices et des pièges que l'Ennemi leur tend continuellement » (n° 143).

« Les âmes que nous conduisons sont un peu comme des tableaux sur lesquels il nous faut tenter d'imprimer les perfections de Dieu et les vertus de Jésus-Christ Notre Seigneur. Dans cette perspective, nous ne devons négliger aucune occasion raisonnable d'y parvenir, mais les saisir toutes avec amour, quoi qu'il doive nous en coûter » (n° 109).

« Dieu se montre admirable par les manières variées dont il conduit les âmes, les unes vers tel chemin, les autres par tel autre. Au point – l'expérience est là pour le montrer – qu'il n'y a quasiment pas

deux âmes à suivre la même voie : une telle diversité témoigne de la grandeur infinie de Dieu. Un directeur doit savoir tout cela » (n° 37).

« Il n'y a dans l'Église qu'un seul véritable directeur, à savoir Jésus-Christ rempli du Saint-Esprit qui, par lui et en lui, veut conduire tous les fidèles. Jésus-Christ en effet doit être dans tous les directeurs pour conduire les âmes » (n° 150).

« Nous devons, pour ainsi dire, parler avec la bouche de Jésus-Christ » (n° 156).

Accompagnement des 18-35 ans, Henri Madelin

« Le mot "accompagner" signifie qu'il s'agit d'être pour les jeunes et avec eux un compagnon selon l'Évangile, c'est-à-dire un homme de conviction, habité par le mystère trinitaire, sachant se mettre au service des autres, hanté par l'élargissement des frontières de l'Église, ouvert à l'amplitude secrète qui vient, croyant au travail de l'Esprit dans le monde et l'Église. L'accompagnateur ne peut être un substitut du père ou de la mère, ni un grand frère ou une grande sœur. Mais un passeur, un premier de cordée, quelqu'un qui aide une liberté à grandir » (Jeunes et vocations n° 54, juillet 1989, p. 75-76).

Dans notre contexte, que retenir d'essentiel ?

Revenir d'abord au fondamental : écouter à l'œuvre l'Esprit

Écouter à l'œuvre l'Esprit c'est le reconnaître d'abord dans les motions intérieures, lieu de rencontre de l'Esprit avec le désir de l'homme.

Emmanuel Mounier, dans sa correspondance, a pu faire confiance à un ami : « *J'ai eu de très rares fois dans ma vie ce sentiment vif, cette quasi-certitude spirituelle sur une orientation capitale de ma vie : une première fois de manière fulgurante pendant une retraite, quand j'ai senti l'ordre intérieur (voilà que je parle parpaillot !) de lâcher la médecine et de faire de la philo. Une seconde fois sur notre mariage... et une troisième fois pour Esprit et sa maison. Et c'est seule-*

ment à cette conviction spirituelle puissante que je reconnais le droit d'intervenir auprès de toi... Un dernier mot. Je ne crois pas que la vocation soit un plan tout tracé d'avance dans l'esprit de Dieu [...] Il veut nous inventer avec nous. »

Écouter à l'œuvre l'Esprit c'est aussi lire les signes des temps, lieu de rencontre de l'Esprit avec les courants culturels et spirituels de notre époque, là aussi, l'Esprit parle à notre esprit.

Accompagner les commencements

Ici, en un autre temps aussi de passage, Augustin nous a ouvert un chemin. Il s'agit d'évangéliser la soif du bonheur, enseigner comme des témoins et laisser le Créateur agir avec sa créature. Nous recueillons en effet des *Confessions*, écrites sur le tard, comme évêque, l'influence décisive du livre de Cicéron sur le bonheur. Cette lecture l'a fait passer du besoin au désir. Puis ce sont les grandes questions, comme l'énigme du mal, qui l'ont poursuivi. Il lui a fallu être initié à une autre manière de comprendre et de recevoir les Écritures saintes, enfin rencontrer des témoins, et ils ont été multiples. Ce qui l'a conduit à entrer dans le dernier combat, celui de la grâce et de la liberté dans un petit jardin de Milan. Écouter à l'œuvre l'Esprit, c'est partir du point où en est l'autre, en respectant le temps qu'il faut pour croire avec les médiations nécessaires : lire l'Écriture, relire sa vie comme une vie reçue de Dieu et enfin trouver la porte de l'intérieurité.

Veiller à l'enracinement humain, théologal et ecclésial

Tout visage est dépositaire d'une promesse. Pour écouter cette promesse, il faut laisser résonner dans le silence ce qu'on entend. C'est dans cet espace que la foi chrétienne pourra se prononcer, s'énoncer, se structurer.

Accueillir son histoire, apprendre à la relire et la nommer est indispensable. Quand on n'a pas de passé, on a bien du mal à assumer le présent et à envisager l'avenir. Ce long travail conduit souvent à une réconciliation. Réconciliation qui ne consiste pas à « faire comme si » le passé n'était plus là ou avait été différent. Réconciliation qui passera aussi par le renoncement au rêve illusoire d'une image de

soi réussie. Travail jamais achevé. « *Il ne s'agit pas tant de réussir dans la vie, que de réussir sa vie.* »

Prendre conscience de notre relation à Dieu est le commencement de la vie spirituelle. Cultiver cette relation, comme source de liberté et de bonheur. Cette découverte, si elle peut surgir dans une simplicité fulgurante, est aussi le fruit d'une longue quête. Elle prend sa source dans le secret de la prière et l'écoute de la Parole. Elle passe enfin par l'humanité de cet homme qui venait de Dieu, de Celui qui a dit : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » Il est le chemin vers le Père et du Père vers nous.

L'accueil inconditionnel et mutuel de chacun est d'autant plus urgent que nous fréquentons une multitude de lieux, dans des réseaux en constante évolution, dans une société marquée par le pluralisme. La première mission de l'Église est d'être « un lieu pour renaître », dans une double direction : la communion fraternelle et la communion avec Dieu. Cet accueil inconditionnel et mutuel ne peut faire l'économie d'une certaine solitude et passe par le « *brisement du cœur* ». Me livrer à la tendresse et à la miséricorde du Père, là où je suis le plus vulnérable, me permettra d'aimer mon frère non parce qu'il est aimable, mais parce qu'aimé de Dieu. Ce fut la découverte de Simon-Pierre. Sa rencontre au bord du lac avec Jésus l'amène à le suivre, et voilà qu'au détour du bureau d'un collecteur d'impôt, le même Jésus appelle aussi Lévi, et de fait, comme nous, il a pu découvrir que l'appel vient non de ce que l'on est aimable, mais parce qu'aimé de Dieu.

Articuler l'accompagnement personnel et l'accompagnement de groupe ?

L'accompagnement spirituel personnel, qui est de l'ordre du charisme et de l'apprentissage, est une part de l'accompagnement ecclésial. En effet à certains moments de nos vies, lorsque des décisions importantes se posent, que nous traversons des périodes « de nuit » ou que nous sentons des exigences nouvelles nous travailler, un accompagnement est très profitable voire indispensable. Certaines étapes ne peuvent se franchir seul. Il y a une lucidité spirituelle qui ne s'acquierte que dans l'accompagnement personnel. Mais le commencement, c'est le désir d'avancer, de ne pas rester là où je suis, de vivre davantage selon l'Évangile, désir qui s'accompagne d'une forte détermination intérieure.

Mais nous sommes aujourd’hui appelés à mettre en interaction ce service avec une autre entrée complémentaire : l’accompagnement communautaire. Ils vont s’enrichir mutuellement selon les saisons et les époques, mais toujours au service et des personnes et de la communauté. C’est par une lecture attentive de l’Évangile à plusieurs que le désir de faire un pas de plus pourra se franchir pour chercher un lieu d’écoute et de parole plus personnelle. Ou au contraire d’abord invité par le Seigneur à une intimité plus grande dans la prière personnelle, cette dernière conduira ensuite à trouver un lieu de partage et d’engagement dans des groupes et dans la société.

Ces perspectives s’inscrivent toujours dans un contexte culturel, social et religieux. Par exemple dans la période toute récente, il semblerait, comme l’a souligné Guy Coq, qu’il y a une mémoire sombre de l’Église, elle filtre le négatif et occulte le positif. Cette mémoire brouille la perception de ce qu’est effectivement l’Église. Cette situation nous invite à avoir soin de faire connaître ce qui se vit de bon dans l’Église et l’humanité, à la manière des lettres de Paul. Ses lettres transmettaient des nouvelles de la bonté de Dieu vécue, y compris dans les heures des communautés. L’action de grâce qui s’adresse au Père au début de la lettre se termine par une salutation chaleureuse aux frères. C’est la filiation qui nous permet de devenir véritablement frères les uns des autres. Plus le paysage change, plus les choses s’accélèrent, plus il nous faut trouver des repères pour tracer notre chemin. Pour cela il nous faut sans cesse conjuguer deux lumières, celle de l’analyse de terrain et celle qui vient d’en haut, à travers l’Évangile, à travers la Tradition et les signes des temps. Nous sommes tous responsables du Corps ecclésial, avec des responsabilités différencierées.

Contempler le Christ et écouter le Maître intérieur

Je me permets en guise de conclusion de vous inviter à contempler le Christ dans trois séquences. Ces trois séquences nous rappellent les trois attitudes fondamentales, qui parcourent tout accompagnement humain et spirituel. Nous pourrions parler de fondamentaux : faire exister, être vrai et se laisser affecter. Faire exister nous renvoie au jeune homme riche. Etre vrai, à la Samaritaine en plein midi. Et enfin

avec Lazare lorsque Marthe et Marie sont affrontées aux questions ultimes de l'existence, la place de l'affectivité.

« Comme il se mettait en route, quelqu'un... » (Mc 10, 17). Jésus le renvoie d'abord au principe de réalité, pour éprouver la qualité de ce désir. Nous pouvons remarquer que par rapport aux dix paroles de vie, cela se termine par « honore ton père et ta mère ». Es-tu suffisamment libre par rapport à ceux qui t'ont apporté la vie, la culture, pour décider de ta vie ? Et enfin es-tu capable d'enjamber les sécurités immédiates, dont l'argent est le symbole pour me faire confiance ?

« Jésus, fatigué, était assis au bord du puits... » (Jn 4). Deux routes s'offraient à Jésus, il passe par la Samarie, un haut lieu des traditions bibliques. Les lieux, les pèlerinages ont toujours rythmé la vie des hommes et des croyants. Il y a le puits de construction de main d'homme et la source phréatique qui est plus profonde.

Le dialogue qui s'engage entre le Fils de Dieu fatigué et la Samaritaine va permettre progressivement d'éveiller un désir, celui d'une autre soif. Et quand le dialogue s'établit sur un terrain de vérité, Dieu peut enfin se révéler. Le dialogue va s'établir sur son vrai terrain : le mystère de Jésus, qui renvoie aux adorateurs en esprit et en vérité.

Un mot vient rythmer tout ce récit (Jn 11) : « *celui que Jésus aimait* », « *Jésus aimait son ami Lazare* »... Le terme « *philei* » vient préciser la qualité de la relation que Jésus a été capable d'établir. C'est dans cette histoire d'amitié, mais aussi d'arrachement et de douleur, que vont surgir les actes de foi de Marie et de Marthe mais aussi se dévoiler la vulnérabilité du Fils. Gardons pour notre propos l'attitude du Christ qui s'est laissé affecter. Le récit nous dit : « *Il frémit intérieurement.* » La vulnérabilité comme mystère de toute rencontre.

« Connaitre avec cette sûreté, mettre dans la vérité sans enfermer dans le désespoir, être tout ensemble celui qui suscite la foi et celui qui l'accueille, il faut le regard et l'attention du Fils de Dieu pour atteindre l'homme dans le secret même de sa liberté. »

Enfin quelques siècles plus tard Augustin parle du Maître intérieur, dans une lettre (*Lettre 266 à Florentine*).

« C'est à toi de me dire ce que tu penses me demander. Si je le sais, je ne te le refuserai pas ; si c'est quelque chose que j'ignore, et qui

peut être ignorée, je tâcherai selon mes moyens de te tranquilliser à ce sujet ; si, par contre, c'est quelque chose qu'il faut savoir et que j'ignore, je demanderai à Dieu la grâce de ne pas te décevoir : souvent la nécessité d'instruire nous donne la capacité de le faire ; ou bien je t'indiquerai par ma réponse à qui nous pourrions nous adresser, toi et moi, pour qu'on nous éclaire sur ce que nous ignorons. J'ai voulu commencer par te dire tout cela, afin que tu n'espères pas apprendre de moi tout ce que tu désires savoir... Je ne suis pas, chère fille dans le Christ, un docteur consommé ; j'ai besoin, au contraire, de progresser et de m'instruire en instruisant les autres. Et même dans les choses que je sais, je désire te trouver plus savante que moi : il ne faut pas souhaiter que les autres soient des ignorants pour nous glorifier de leur apprendre ce que nous savons. Mieux vaut être tous instruits par Dieu...

Oui, quand on enseigne il faut surtout éviter l'orgueil, qui ne menace pas ceux qui apprennent. C'est pourquoi la sainte Écriture nous dit : "Que tout homme soit prompt à écouter et lent à parler..." Car celui qui enseigne occupe une place plus élevée, et il est rare que l'orgueil ne s'y glisse pas. Tu vois à quels dangers nous exposent ceux qui attendent de nous la direction spirituelle, nous qui ne sommes que de faibles créatures ! Du moins une consolation nous est réservée dans ces peines et périls : c'est de nous apercevoir, à un moment donné, que ceux que nous dirigeons n'ont plus besoin de l'enseignement des hommes. Le Seigneur lui-même, admirable médecin pour soigner les enflures de l'orgueil, nous dit dans l'Évangile : "Ne vous faites pas appeler maîtres, car vous n'avez qu'un seul Maître, le Christ." À cette parole du Maître fait écho le Docteur des nations : "Celui qui plante n'est rien, comme celui qui arrose : c'est Dieu qui donne la croissance..." Voilà ce que j'ai cru devoir t'écrire, de peur de t'apprendre ce que tu sais déjà. Mais surtout retiens ceci : même si mon enseignement t'est de quelque utilité, il te faut apprendre de Celui qui est le Maître de l'homme intérieur et qui, au plus profond de toi-même, te fera sentir et discerner la vérité de ce que je t'aurai dit. "Car celui qui plante n'est rien, comme celui qui arrose ; mais c'est Dieu seul qui donne l'accroissement." » ■

Psychologie et accompagnement

Deux écoutes : distinguer pour unir

Claude Flipo
jésuite

Quand le Seigneur appela le petit Samuel, l'enfant crut d'abord que c'était le prêtre Eli. Il lui fallut du temps pour distinguer les voix, sur les conseils avisés de son accompagnateur. Quand Jésus eut douze ans, il décida librement de lui-même de rester à Jérusalem pour servir son Père des cieux, sachant qu'il allait angoisser ses parents. Entre Samuel encore enfant et Jésus déjà adulte, il y a cette différence, ce passage de la dépendance à l'autonomie, ce long cheminement de la prise de conscience de l'appel de Dieu à travers les développements et les aléas de la psychologie humaine. La prise en compte de cette dimension psychique de la personne, par les sciences humaines et l'éducation, est aujourd'hui un fait culturel qui interroge la pratique de l'accompagnement spirituel, particulièrement dans le discernement des vocations.

Dimensions de la personne

Saint Paul distingue les trois dimensions de la personne, le somatique, le psychique et le spirituel, pour affirmer que c'est à l'esprit que Dieu parle, c'est dans l'esprit qu'il éveille le désir : « *L'Esprit se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu* » (Rm 8, 16) dit-il, après avoir souligné que « *ceux qui vivent selon la chair désirent ce qui est charnel, et ceux qui vivent selon l'esprit ce qui est spirituel* » (Rm 8, 5). C'est donc en termes de désir, d'affectivité, qu'il parle du travail de l'Esprit saint au plus intime du cœur humain. Mais comment

distinguer ce désir de l’Esprit parmi tous ces autres désirs plus superficiels, parfois illusoires ou reflets de notre inconscient, parfois passionnés, ou même désordonnés qui agitent l’affectionnalité ?

C’est, nous le savons, la Parole de Dieu qui éclaire le chemin. Quand elle est accueillie, méditée, intériorisée, elle est vivante et efficace, plus incisive qu’un glaive à deux tranchants « qui pénètre jusqu’au point de division de l’âme et de l’esprit pour juger les sentiments et les pensées du cœur » (He 4, 12). Quand elle passe de la tête au cœur pour éveiller le désir le plus profond, elle traverse cette zone intérieure de nos sentiments, affections et passions, en invitant à les réordonner selon Dieu. Ce qu’explique saint Jean de la Croix avec grande clarté en parlant de la force de l’âme : « *La force de l’âme, dit-il – cf. David : Je garderai ma force pour toi (Ps 58, 10) – consiste en ses puissances, passions et appétits, et tout cela est gouverné par la volonté. Donc, quand la volonté dirige à Dieu ces puissances, passions et affections, et les détourne de tout ce qui n'est pas Dieu, alors elle garder la force de l’âme pour Dieu et se porte ainsi à l'aimer de toute sa force* » (Montée du Carmel 3, 16).

Telle est sans doute la première approche de l’accompagnement spirituel : aider les personnes à orienter leur vie vers le Christ et à sentir les mouvements intérieurs qui les agitent, les pensées qui les habitent, les projets qu’ils nourrissent, pour en discerner les origines, les « esprits » qui les inspirent, afin de les accueillir ou de les écarter. Car c’est dans un chemin de croissance et bien souvent de combat spirituel que les sentiments de joie, paix, amour, confiance, générosité peuvent être attribués sans illusion au bon esprit, et inversement le découragement, les ténèbres, la tristesse et la perte de confiance au mauvais.

D**eux écoutes bien distinctes**

Cependant, ces mouvements intérieurs de l’affectionnalité spirituelle prennent la couleur des saisons : l’enthousiasme ou les découragements de la jeunesse, les déceptions ou les austères fidélités de l’âge mûr. Certaines âmes sont comme des plaines, d’autres comme des montagnes. Ou, pour prendre le langage des psy, certaines personnalités ont des traits névrotiques, ou dépressifs, ou narcissiques... Les unes sont paisibles et rassises, les autres émitives et tourmentées. Beaucoup, aujourd’hui, sont blessées ou portent des cicatrices mal

fermées. Les accompagnateurs le savent bien, qui accueillent tant de souffrances. C'est pourtant à travers les méandres et les blessures de nos affectivités que le Saint Esprit, plus intérieur à nous-mêmes que nous-mêmes, se fraye un chemin jusqu'à la conscience, en prenant les couleurs de nos sentiments instables. Comment s'y retrouver ? Comme l'écrit Hetty Hillesum dans *Une vie bouleversée* : « *C'est là que mes difficultés commencent. Il ne suffit pas de te prêcher, mon Dieu, pour te mettre au jour dans le cœur des autres. Il faut dégager chez l'autre la voie qui mène à toi, mon Dieu, et pour ce faire il faut être un grand connaisseur de l'âme humaine. Il faut avoir une formation de psychologue : rapports au père et à la mère, souvenirs d'enfance, rêves, sentiments de culpabilité, complexes d'infériorité, enfin tout le magasin des accessoires... Les outils qui me servent à frayer la voie vers toi chez les autres sont encore bien rudimentaires. Mais j'en ai déjà quelques-uns et je les perfectionnerai, lentement et avec beaucoup de patience. Et je te remercie de m'avoir donné le don de lire dans le cœur des autres.* »

Il est donc nécessaire ici de distinguer deux écoutes, comme il faut distinguer vie spirituelle et vie psychique, selon que l'accompagnateur se place dans la position du spirituel ou dans celle du psychologue. Prenons une comparaison : l'aria de Bach que vous écoutez jaillir à la fois du violon, de la main qui tient l'archet et de la partition inspirée. La main, c'est la liberté qui se fait activement docile à l'inspiration de l'Esprit. Le violon, c'est l'appareil psychique. Il est plus ou moins accordé. Chacun doit « faire avec ». « *On rencontre certaines personnes déchirées par des drames intérieurs très profonds, qui éveillent au sens de Dieu. On voit au contraire des hommes d'une moralité parfaite qui ne suscitent aucun appel : ils sont davantage témoins de ce dont l'homme est capable, c'est-à-dire de la vertu, que de ce dont Dieu seul est capable en lui, c'est-à-dire de sainteté* » (Daniélou). Certains musiciens, avec un violon d'occasion, parviennent à transmettre l'inspiration du compositeur d'une façon étonnante. Ainsi ces personnes souffrant d'un handicap, mais qui, aux dires de Jean Vanier, semblent être les premières à goûter les biens du Royaume. D'autres au contraire, avec un psychisme équilibré et adapté aux réalités du monde, semblent étrangers à l'expérience spirituelle. Il faut distinguer : une émotion, future religieuse – n'est pas une motion spirituelle. Et inversement, une désolation spirituelle n'est pas une dépression. Elles n'ont pas même origine, elles ne sont pas du même registre. Comme le violon, le psychisme peut recevoir des coups, être abîmé ou désaccordé.

Lorsque vous écoutez jouer une *aria* de Bach par un violoniste, vous pouvez être ravi par la musique, au point de ne pas prêter attention à l'instrument. Le violon peut être un stradivarius ou une casserole, peu importe. Vous vous laissez saisir par l'inspiration de Bach et l'art de son interprète. Mais vous pouvez au contraire être attentif à l'instrument, oublier un peu la musique en remarquant l'imperfection de l'instrument mal accordé. Ainsi, le psychothérapeute sera attentif à l'instrument, c'est-à-dire au psychisme de la personne, à ses schémas de réaction, ses tensions, ses défenses, en un mot à sa structuration. Sa visée, c'est d'aider à interpréter les symptômes d'un disfonctionnement qui fait souffrir son patient pour en découvrir la signification. Et il le fera à la lumière de références théoriques sur la constitution du psychisme, conscient, inconscient, refoulement, tout le « magasin des accessoires ».

L'accompagnateur spirituel, de son côté, sera attentif à la petite musique, à l'inspiration que l'Esprit de Dieu communique à cette personne, et qu'elle cherche à traduire dans sa vie. Il cherche comment Dieu travaille son désir. En un mot, là où le psy voit des symptômes, des conflits inconscients, le spi voit des signes d'une relation vivante. Il est présent à la personne comme le sacrement de l'attention de Dieu, pour qu'elle discerne la façon dont son Esprit la conduit : « *Ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu* » (Rm 8, 14). Et c'est pourquoi il lui sera utile d'inventorier quelque peu ce « magasin des accessoires » pour ne pas confondre ce qui relève de la psychologie, et même en certains cas de la psychothérapie, et ce qui relève du discernement spirituel.

Les registres de l'affectivité

Dans son premier livre du *Traité de l'Amour de Dieu*, au chapitre 5, saint François de Sales parle des « *affects de la volonté* » : un développement fort instructif de ce grand psychologue sur les différents registres ou niveaux de l'affectivité. Il y distingue d'abord les passions sensuelles, les convoitises de l'homme extérieur, puis les affects de sa volonté raisonnable. Ces affects que nous sentons en nos désirs, dit-il, « *sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objets plus ou moins relevés, et qu'elles se trouvent en un degré plus éminent de l'esprit* ». Car il y a des affects – des désirs – qui procè-

dent des sens corporels, il y en a d'autres qui procèdent du sens des valeurs humaines, d'autres qui procèdent de la foi et de la méditation de l'Évangile ; et enfin, il y a ces affections ou désirs qui ont leur origine dans le consentement de l'âme à la volonté de Dieu. Les premières sont naturelles, et concernent le désir d'être en santé et de jouir de la considération de ses semblables. Les secondes sont raisonnables et recherchent les vertus morales. Les troisièmes, plus intérieures, sont appelées chrétiennes, parce qu'elles nous font aimer ce que le Christ a enseigné et choisi, le détachement, la chasteté, l'humilité. Mais les affections du suprême degré, dit-il, sont nommées divines et surnaturelles, « *parce que Dieu les répand lui-même en nos esprits et qu'elles tendent vers lui sans l'entremise daucun discours ni daucune lumière naturelle, au sanctuaire de lâme* ». Sans doute faisait-il allusion à cette règle du discernement des esprits de la seconde semaine des *Exercices de saint Ignace* : « *Seul, Dieu notre Seigneur donne à lâme la consolation sans cause précédente. C'est en effet le propre du Créateur d'entrer, de sortir, de produire des motions en elle, l'attirant tout entière dans lamour de sa divine Majesté. Je dis : sans cause, sans aucun sentiment ni aucune connaissance préalable daucun objet grâce auquel viendrait la consolation par les actes de lintelligence et de la volonté* » (330). C'est de l'intérieur qu'attire l'Esprit saint, et qu'il fait sentir ses appels dans les degrés supérieurs de l'esprit humain.

De ces distinctions fondamentales entre les degrés de l'affectivité, on pourra d'abord conclure qu'il n'y a pas de discernement spirituel possible sans que se développe le sens intérieur, selon ces mots de saint Paul : « *Que la charité croisse en vous toujours davantage, afin de former ce sens intérieur qui vous permettra de discerner le meilleur* » (Ph 1, 4). D'où l'importance d'une vie de prière solide et régulière. Et l'on pourra ensuite tirer des repères fort utiles au discernement. La question peut s'exprimer ainsi : d'où viennent les désirs, pensées, discours intérieurs qui habitent la personne en recherche de sa vocation ? Désir bien naturel de trouver une communauté humaine chaleureuse ? Désir de s'engager pour une noble cause qui relève de la générosité ? Désir d'une vie évangélique à la suite du Christ ? Désir d'aimer davantage, quel qu'en en soit le prix ? Quel est donc ton désir le plus profond, le plus enraciné dans ton histoire, mais aussi le plus approprié à ton humanité et aux talents que tu as reçus ? C'est la question de Jésus aux premiers disciples : « *Que cherchez-vous ?* » Telle est la mission confiée aux accompagnateurs spirituels : aider les personnes qui viennent à eux

à prendre conscience, à travers les méandres de leur psychologie et de leur histoire, du désir que l'Esprit de Dieu suscite dans leur cœur ; les aider à l'exprimer, car une expérience spirituelle n'est pas authentique tant qu'elle n'a pas trouvé les mots pour se dire ; les accompagner dans la croissance de ce désir, dans ses lumières et ses obscurités, ses combats et ses étapes ; les soutenir dans leur vie de prière et ecclésiale à l'écoute de la Parole de Dieu ; et enfin les accompagner dans le choix du meilleur chemin pour accomplir leur vocation particulière.

Une liberté adulte

Le désir, s'il vient de Dieu, cherche en effet à prendre corps dans une décision, à s'incarner dans des démarches pratiques, et en particulier à développer la capacité d'entrer en Alliance, de créer des liens. Dieu est sensible au cœur, mais ses consolations sensibles ne durent pas : elles sont comme des signes, des balises qui indiquent une promesse et un chemin de renoncement à la suite du Christ. Le primat de l'affectif à fleur de peau, la primauté du sentiment qui pousse aujourd'hui à ne se sentir vivant qu'en ressentant de nouvelles émotions amoureuses ou de nouveaux enthousiasme collectifs, fussent-ils religieux, peut donner le change. Dans bien des cas, l'acquisition d'une maturité affective et responsable demandera plus qu'un accompagnement spirituel, à savoir un milieu éducatif, en particulier pour des jeunes majeurs. Des sorties du cocon familial ou d'un milieu affectif trop sécurisant, des mises à l'épreuve ou, comme on dit, des « expériences » en situation de pauvreté, de responsabilité, ou de métissage communautaire pourront être nécessaires. Comme le faisait remarquer le P. Liégé, op, il y a déjà cinquante ans, dans son livre *Adultes dans le Christ* : « *Une analyse même sommaire du monde moderne mettrait facilement en valeur combien il est en appel d'humanité adulte : sa complexité, sa socialisation intensive, ses rythmes accélérés, ses sollicitations à l'engagement, sa démocratisation, multiplient les inadaptés et les névrosés parmi les êtres demeurés infantiles ou adolescents. Dans un monde plus calme et plus simple, ces êtres n'auraient point connu les mêmes difficultés, mais n'auraient point, non plus, été sollicités de mûrir de façon aussi urgente.* » Qu'est-ce que la maturité humaine ? Le P. Liégé propose cinq critères qui n'ont rien perdu de leur pertinence.

- L'adulte est l'homme qui a fait une première unité de sa personnalité, il a découvert ses ressources et ses failles, il peut se concentrer pour s'exprimer et devenir l'auteur de sa propre vie.
- L'adulte a dépassé les sincérités successives des sentiments pour vivre de conviction. Il est capable de réflexion et de sens critique. Non seulement de générosité, mais de jugement. Il a acquis une intériorité et sait descendre dans son cœur – au sens biblique, pour prendre des décisions.
- L'adulte se sait responsable de la totalité de sa vie. Il est capable de se donner dans la fidélité.
- L'adulte est une personne socialisée, ayant le sens des solidarités et des complexes sociologiques qui conditionnent la vie des individus.
- L'adulte est adapté à la réalité. Il ne vit pas de rêves et d'imagination, mais accepte les limites et les échecs comme les succès. Il est l'homme du quotidien qui trouve de la grandeur aux petites choses.

Ces critères indiquent un chemin d'humanisation vers une vraie liberté. Liberté vis-à-vis des conditionnements collectifs, mais aussi vis-à-vis des tendances inconscientes. Liberté qui permet de se déterminer, non pas en fonction de ce que l'on fuit par peur, ou que l'on recherche pour assouvir des désirs refoulés, mais pour réaliser sa vocation, c'est-à-dire, trouver son identité la plus profonde. Le texte du P. Louis Beirnaert, psychanalyste (cf. p. 32), vous permettra de partager vos réflexions sur l'accès à cette liberté.

Je ne saurais mieux conclure qu'en citant ce texte de Jean Vanier sur la manière de prendre une décision qui engage la vie : « *Si tu veux savoir quelle est la volonté de Dieu pour toi, regarde dans ton propre cœur, non pas dans les désirs superficiels, mais quand tu es tout à fait silencieux, quand tu es tout à fait tranquille, quand tu es tout à fait dans la paix, quand les désirs un peu passionnés fondés sur la peur disparaissent, quand tu es dans la présence de Dieu : regarde dans ton cœur et dis-moi qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu désires ? Alors, peut-être, après, on peut avoir peur de son propre désir et puis le désir superficiel vient combattre. Mais notre Dieu est tellement extraordinaire qu'il se manifeste à nous non par des choses extérieures, mais dans ce qui est le plus intime, dans le plus secret. Dans ce mystère où il se révèle au cœur de notre propre désir. »* ■

La maturité affective

Le propre de certaines motivations, c'est leur infantilisme. Elles supposent une personnalité qui n'est pas parvenue à la maturité affective. Elles restent rivées à des objectifs remontant à la petite enfance. D'où, en règle générale, la nécessité d'un long travail psychologique...

Cette inconscience des motivations névrotiques pose le problème de la valeur des règles classiques du discernement des esprits. Les mouvements de l'âme qui sont ici attribuables au bon ou au mauvais esprit ne sont-ils pas, au moins en certains cas, l'effet de tendances névrotiques ? De la question posée au doute paralysant, il y a une marge, certes ; mais certains esprits, abusés par une vulgarisation intempérante des données de la psychanalyse, déclarent ne plus pouvoir accorder crédit à leurs émotions les plus nobles, sous prétexte qu'elles manifestent peut-être des tendances inconscientes. Or, les praticiens et les hommes d'expérience sont d'accord pour penser que le problème de motivations névrotiques possibles ne doit pas se poser sans l'existence d'un certain nombre de critères qui permettent de le soupçonner. Il y a des névrosés, mais tout le monde n'est pas névrosé. Si un discernement psychologique en profondeur s'impose dans le premier cas, un discernement des esprits est possible là précisément où l'on se trouve devant des personnalités parvenues à la maturité affective.

Dans le *Directoire de saint Ignace*, il est parlé avec précision des conditions requises pour admettre un sujet à faire les Exercices. Certaines regardent son intelligence et sa culture. D'autres touchent à la maturité de la personnalité. Il doit d'abord être tel qu'il puisse « décider de sa personne ». Il y a là une exigence qui implique que l'homme est parvenu à cette autonomie qui lui permet de se décider non en fonction de ce qu'il craint ou fuit, mais librement, pour une fin qui est celle de sa personne même. Or, nous savons que certains sujets sont incapables d'une telle détermination sur soi-même, faute de maturité suffisante.

Dans le même sens, il ne faut pas engager dans les Exercices un sujet qui soit « *si attaché à quelque chose, qu'il soit difficile de l'amener à se mettre en balance égale devant Dieu* ». Cette disponibilité, au moins potentielle, n'existe pas chez tous ceux précisément qui sont inclinés vers un parti ou vers un autre par des mobiles inconscients. Ce qu'ils recherchent, en effet, dans la perspective qu'ils sont amenés à envisager, c'est soit à fuir une angoisse intérieure, soit à obtenir une satisfaction qui réponde à leurs tendances refoulées. Il y a chez les névrosés de cette sorte une pertinacité, un entêtement de fond que peut masquer une bonne volonté apparente, mais qui sont d'autant plus irréductibles que leurs sources sont ignorées. L'indifférence ignatienne est impossible à établir en de tels sujets, tant que les conflits qu'ils cherchent à résoudre dans telle ou telle perspective donnée restent inconscients. Seule, cette disponibilité intérieure qui est le fruit de la maturité psychologique permet à l'âme d'accéder au niveau où elle est capable de mettre authentiquement ses projets en question.

Cette mise en question est explicitement requise par saint Ignace. Le sujet doit être « *inquiet en quelque manière* ». Ce problème de sa personne, et de la décision à prendre à son égard, il doit se le poser de telle sorte qu'une inquiétude de fond, une division essentielle entre les partis contraires, se manifeste nettement en lui. Or tel ne peut être le cas chez ceux qui sont inconsciemment fixés à l'un des termes de l'option. L'ambiguïté qui manifeste cette inquiétude, et qui ne peut être levée que par l'expérience du discernement des esprits, n'existe pas vraiment. L'authenticité de cet état de division est strictement corrélatrice de la disponibilité.

« *Celui que l'on reconnaîtrait comme entêté en cela avant d'entrer dans les Exercices, on ne devrait pas l'inciter à les faire ni l'y admettre, avait qu'il n'ait mûri par de fréquentes confessions.* » Un tel texte ne laisse rien à désirer au point de vue de la psychologie contemporaine. Tout au plus accordera-t-on aujourd'hui qu'il est des cas où la maturation dont parle l'auteur des Exercices puisse requérir autre chose que les fréquentes confessions et les conversations spirituelles dont il est question dans la suite du texte. Il arrive, en effet, que « *les desseins et intentions* » qui font obstacle à la découverte de la vérité soient à ce point méconnus du sujet, que le recours à certaines techniques puisse être conseillé. Mais la pénétration psychologique de saint Ignace lui a fait toucher juste, et écarter des Exercices tous ceux que leur immaturité rend incapables de reconnaître la vérité par ce discernement des esprits qui est bien pour lui la méthode privilégiée pour se conduire dans la vie spirituelle.

Louis Beirnaert, *Christus HS* n° 153, « L'accompagnement spirituel »

L'accompagnement spirituel, un service discret et humble

Bernard Pitaud
prêtre de Saint-Sulpice

Un peu d'histoire

Au cours de la décennie 1960-1970, on vit se développer un net regain d'intérêt pour la direction spirituelle. Les difficultés croissantes du discernement dans la complexité de plus en plus grande des situations et des responsabilités conduisirent de nombreux chrétiens qui voulaient mettre en accord leur foi et leur vie concrète à solliciter une aide spirituelle. Plus simplement, le désir de beaucoup d'enraciner leur foi au plus profond d'eux-mêmes, de se l'approprier de manière vitale, provoquèrent également une forte demande devant laquelle bien des prêtres (on s'adressait encore peu à des religieuses ou à des laïcs) se trouvèrent pris au dépourvu. Toutes ces personnes pressentaient l'approfondissement de la crise déjà commencée dans laquelle l'évolution de la société entraînait l'Église et l'intelligence de la foi. Elles ressentaient le besoin de se démarquer de comportements de type sociologique qu'on reprochait tant aux chrétiens, pour entrer davantage dans une pratique intérieurisée de la foi, aussi bien pour ce qui concerne la vie quotidienne ordinaire que pour la vie sacramentelle et la vie de prière.

Ce mouvement explique qu'on ait vu fleurir rapidement dans de nombreuses revues des articles dont l'objectif était surtout de renouveler la pratique de la direction spirituelle en décrivant pour les directeurs les nouvelles attitudes qui devenaient peu à peu normatives. Une multitude de cassettes transportaient aussi la bonne nouvelle à travers le monde.

Ces propos peuvent paraître humoristiques. S'ils le sont, c'est envers le caractère systématique et répétitif de cette entreprise non concertée. Car les propos qui étaient tenus dans ces articles et dans ces cassettes étaient souvent le fruit plus d'une leçon apprise que d'une expérience vécue. Ils étaient aussi relativement peu enracinés dans la tradition ecclésiale, même si, parallèlement, un certain nombre de travaux s'efforçaient d'explorer celle-ci. D'autre part, ils s'appuyaient sur l'idée, communément admise, que la direction pratiquée au XIX^e et dans la première moitié du XX^e, était une direction au sens strict du terme, c'est-à-dire que le directeur conduisait « ses dirigés » selon des normes préétablies et sans assez tenir compte des dirigés eux-mêmes. Cette idée ainsi exprimée manquait de justesse. Malgré son bien-fondé dans un certain nombre de cas, elles oubliaient la persistance de plusieurs traditions spirituelles qui véhiculaient d'autres valeurs et mettaient en œuvre d'autres attitudes. Il n'y a qu'à étudier pour s'en convaincre les lettres de direction de Charles de Foucauld par l'abbé Huvelin, et celui-ci n'était pas le seul, loin s'en faut. Cette idée préconçue entraîna la disgrâce de l'expression « direction spirituelle » et son remplacement quasi systématique par celle d'« accompagnement spirituel. » Toute cette effervescence cependant ne manquait ni d'intérêt ni d'effets bénéfiques. Même répétitifs, les discours entraînaient une réflexion plus profonde, obligeaient à remettre en question certains comportements. Il arrive heureusement que les mots provoquent à l'expérience. On s'aperçoit alors qu'il ne suffit pas de dire pour faire, d'affirmer que l'accompagnement consiste à écouter pour écouter vraiment, qu'il ne suffit pas de changer d'époque pour être au diapason de celle qui vient de commencer. Il y a certes des conditionnements sociologiques et historiques, mais il y a aussi, et combien ! les conditionnements personnels qui nous font manier, selon les cas, un interventionnisme ou un non-interventionnisme de mauvais aloi ou qui induisent une implication excessive ou au contraire un désintérêt démotivant. D'autre part, là où la discréction le permettait, on vit se développer des expériences de supervision où le regard à la fois critique et bienveillant de l'autre favorisait les remises en question personnelles.

Ecouter

Évidemment, comme cela a déjà été suggéré, le maître-mot c'était l'écoute. On devait beaucoup sur ce terrain à la psychologie et

particulièrement au psychologue américain Rogers dont les idées et les techniques faisaient florès en Europe. On ne percevait pas toujours l'ambiguité d'une transposition trop matérielle de certaines techniques psychologiques, la technique du reflet par exemple, qui ne convenaient pas à toutes les situations. Écouter ! On est bien en effet sur le bon registre, celui qu'on retrouve dans toute la tradition spirituelle, car on n'a rien inventé, on a simplement retrouvé, adapté. Encore convient-il de savoir qui il faut écouter : la personne accompagnée bien sûr, mais aussi peut-être quelqu'un d'autre dans le discours de la personne, nous y reviendrons.

Le mot « écouter » est si important dans l'anthropologie biblique qu'il constitue le commandement majeur que Dieu adresse à son peuple : « *Écoute Israël.* » L'écoute biblique laisse la Parole de Dieu entrer dans l'oreille humaine pour aller jusqu'au cœur de l'homme. La Parole divine ne s'arrête pas à l'oreille, elle va jusqu'au cœur où l'homme la garde. Il faut toujours se rappeler cela quand on prononce le mot « écouter » en régime chrétien ; on ne peut pas le dissocier de son sens biblique. On dira que l'usage du mot écouter n'est pas réservé au domaine religieux. C'est évident ; celui ou celle qui écoute ne fait pas qu'entendre ce qui est dit d'une manière superficielle, il l'accueille en son cœur, il le comprend. Sinon, il n'y aurait pas de communion possible entre les êtres. Mais ce qui est spécifique de l'écoute biblique, c'est qu'à l'intérieur même de la communication humaine, il ouvre la porte à l'écoute d'un autre qui parle dans la parole humaine.

Quelques remarques

À partir de cette première réflexion, nous pouvons risquer quelques remarques. La première est très simple : il faut d'abord entendre pour écouter. C'est là que la psychologie nous est bien utile. Elle nous révèle que certains propos atteignent nos oreilles mais n'y résonnent pas, soit parce que nous ne sommes pas assez attentifs, soit parce que nos propres difficultés en certains domaines obturent notre capacité à entendre et censurent en permanence les propos de notre interlocuteur, soit parce que nous manquons d'expérience par rapport au sujet dont on nous parle. Cette dernière raison vaut aussi bien dans le domaine spirituel : s'il n'est pas nécessaire d'être aussi avancé dans la

sainteté que peut l'être telle ou telle personne qu'on accompagne, un minimum d'expérience spirituelle est requis pour comprendre ce qui est en jeu dans la relation de l'autre avec Dieu. Les grands maîtres spirituels ont toujours invité les directeurs à rechercher ardemment la sainteté, même si Thérèse d'Avila ne manquait pas d'affirmer l'importance de l'intelligence et de la connaissance de la tradition. À l'inverse, il peut arriver que notre implication soit telle que la résonnance est trop forte et entraîne une vibration empêchant toute objectivité de l'écoute.

Ces gens que l'accompagnateur n'aura pas entendus ou mal entendus ou trop entendus ne seront pas vraiment aidés. C'est une étape trop souvent négligée par les accompagnateurs qui s'imaginent facilement qu'entendre est simple. Il n'en est rien, et cela demande une constante vigilance et un travail sur soi souvent onéreux. C'est à ce niveau que doit commencer l'humilité nécessaire à l'accompagnateur. On n'est jamais sûr de bien avoir entendu, de ne pas avoir privilégié tel ou tel élément du propos de l'autre, parce que nous y sommes spontanément plus sensibles, d'avoir parfaitement compris ce qui nous a été dit. Il n'est pas d'accompagnement parfait, et d'abord sur ce plan élémentaire.

Une deuxième remarque peut être intitulée : écouter ne veut pas dire nécessairement se taire. Beaucoup de psychologues eux-mêmes sont revenus de ce silence systématique qui les faisait craindre de leurs patients. À plus forte raison en est-il ainsi dans l'accompagnement où la relation n'est pas du même type. Certes, l'accompagnateur doit souvent lutter contre une propension à parler trop ou trop vite. Le silence angoisse ; parler rassure. Mais l'accompagné n'est pas toujours capable d'intégrer cette parole ; celle-ci ne vient pas se situer juste au point où elle rejoindrait avec pertinence son questionnement. Car il ne peut y avoir de pas en avant que celui qui vient de la liberté de l'accompagné lui-même. Et pourtant, la parole de l'accompagnateur peut constituer une aide précieuse. Elle peut permettre à l'accompagné de sortir du marasme où il s'enferme si elle vient reprendre le fil d'un questionnement qui ne trouve pas lui-même son issue, si elle donne l'encouragement discret qui convient pour s'arracher à une fatigue paralysante, à un découragement anesthésiant, si elle s'inscrit dans un écart qui ouvre soudain une autre piste à celui qui ne sort pas de son labyrinthe. Cette parole-là est bénéfique. Au contraire, la parole qui assomme l'autre de multiples conseils, qui prétend lui expliquer toutes les arcanes de son cheminement, autrement dit la parole

qui surplombe, cette parole non seulement ne produit aucun fruit mais fait au contraire régresser l'autre. La parole qui aide est celle qui ne sait pas, celle qui laisse l'autre à sa liberté. Mais cette parole est nécessaire, car elle permet de sortir de la solitude. Se sentir compris, aimé, discrètement encouragé, est essentiel au progrès. Ce qui est terrible, c'est la parole qui a l'air d'apporter l'évidente solution dont on s'étonne qu'elle n'ait pas encore été trouvée ; parole culpabilisante, située trop haut ou trop au-delà selon les cas, mais jamais bien ajustée au besoin réel.

Il y a donc des accompagnateurs qui parlent trop ou trop vite, et il y en a aussi qui ne parlent pas assez et laissent l'autre dans l'angoisse. Peut-être les uns et les autres n'envisagent-ils pas assez leur rôle pour ce qu'il devrait être : un service discret et humble, qui s'efface, d'autant plus efficace qu'il n'apporte pas de solution mais laisse à l'accompagné le soin de la trouver, mais un service nécessaire qui n'abandonne pas l'autre à lui-même. C'est là que le mot « accompagner » prend tout son sens. Celui qui accompagne ne s'impose pas, il est avec, sur la même route, mais sa présence persévérente aide à avancer.

Une troisième remarque touche à la nécessité pour l'accompagnateur de ne pas juger. Là encore il s'agit d'une attitude plus difficile à intérieuriser qu'on ne croirait. Mais il y a une règle d'or : l'accompagné doit pouvoir tout dire, sans craindre une censure qui l'enfoncerait dans sa propre culpabilité. Car il lui est déjà parfois bien difficile de parler tant il se juge durement lui-même. Il n'est évidemment pas exclu qu'il ait commis des actes graves. Mais il est possible aussi qu'il laisse peser sur lui-même le poids d'une culpabilité qui exclut toute possibilité de pardon : « Je ne me pardonnerai jamais cela », entendons-nous parfois. Bien sûr, car ce n'est pas à nous à nous pardonner à nous-mêmes. Nous ne sommes pas la mesure de l'appréciation de nos actes. Il nous faut accepter de laisser le regard de Dieu remplacer notre regard sur nous-mêmes. Mais si l'accompagnateur ne témoigne pas d'un amour de Dieu qui est capable de jeter un regard de pardon sur toute faute, fût-elle très grave, jamais la libération ne viendra, et jamais non plus la capacité d'aimer vraiment ne s'éveillera, et d'abord la capacité de s'aimer soi-même, puisque le prochain doit être aimé comme soi-même. Ici l'accompagnateur n'est pas confronté seulement à sa propre psychologie, à son bon équilibre affectif, il représente quelqu'un d'autre, un amour qui le dépasse, dont il n'est pas capable

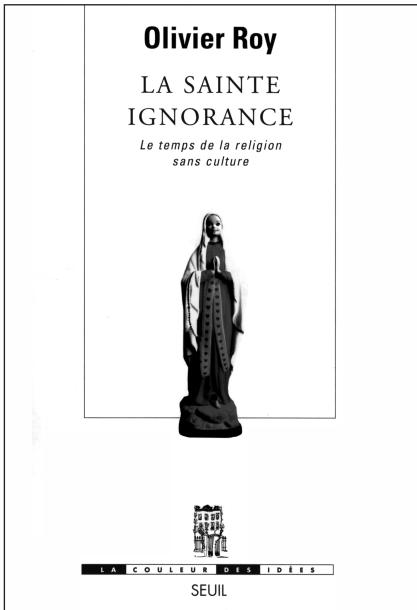
par lui-même. C'est cet amour qui déclenche la vraie contrition et la vraie demande de pardon et qui ouvre la voie aux larmes de la reconnaissance et de l'amour renouvelé.

Ce qui ne veut pas dire qu'il n'aura pas un regard lucide. Ce qui est grave est grave. Le Christ n'a jamais dit aux pécheurs qu'il rencontrait : « Ne t'inquiète pas, ce n'est pas grave ! » Il leur a dit : « N'aie pas peur, parce que l'amour du Père est bien plus fort que la gravité de ton mal... Va et ne pèche plus. » Vouloir déculpabiliser comme on dit, n'est pas habituellement opportun. Il faut laisser ce travail au psychologue quand il y a culpabilité morbide et scrupule maladif. Vouloir diminuer la gravité des fautes ne respecte pas la responsabilité des personnes. Par contre, le jugement comme tel n'appartient pas à l'accompagnateur mais à Dieu. Et l'accompagnateur doit témoigner d'un Dieu qui aime, devant lequel on doit être entièrement ce qu'on est pour être saisi dans son amour. Et celui qui ne peut pas dire ce qu'il a fait parce qu'il se sent jugé trouve en fait devant lui quelqu'un qui se met inconsciemment à la place de Dieu. Comment ne le ferait-il pas à la manière humaine, forcément mal ajustée à la démesure de l'amour du Père ?

La dernière remarque concerne le fait que la relation entre l'accompagné et l'accompagnateur inclut un tiers qui est Dieu lui-même. Déjà, dans la remarque précédente, il est apparu que l'accompagnateur ne représente pas que lui-même. Ici, ce qui est souligné, c'est que Dieu parle dans la parole de l'accompagné et qu'il revient à l'accompagnateur d'entendre cette Parole pour que l'accompagné, à son tour, l'entende dans toute sa clarté et toute sa force. Dans les événements qu'il rapporte au cours de l'accompagnement, dans les situations qu'il vit, dans les rencontres qu'il fait, Dieu parle, Dieu appelle, Dieu se révèle. Dans sa prière, dans sa réflexion, dans l'événement même parfois, une lumière éclaire sa vie, lui fait comprendre autrement un passage de l'Écriture ; un dynamisme intérieur donne une nouvelle orientation à son existence, ou plus simplement l'invite à tel ou tel geste d'accueil ou de pardon, à tel ou tel engagement. Mais il y a aussi un autre esprit qui travaille, qui engendre le doute, le trouble, qui prêche le vrai et le bon pour conduire vers le faux et le mauvais. Tout cela est souvent mêlé. Un discernement est nécessaire dans lequel l'accompagnateur va jouer un rôle primordial : pour ne pas précipiter les décisions, prendre le temps d'éprouver les sentiments, les motivations, vérifier dans la durée les mouvements intérieurs, aider à prendre en

compte tel ou tel élément moins apparent. L'objectif ici est de permettre à l'accompagné d'éliminer les complicités avec l'esprit mauvais qui sont en lui pour ne laisser parler que Dieu. Travail qui ne s'accomplit pas seulement au moment où il y a une décision à prendre, mais qui s'accomplit dans la durée, tout au long de l'accompagnement.

C'est à ce point qu'apparaît peut-être le mieux l'objectif premier de l'accompagnement : se tenir discrètement aux côtés de quelqu'un pour être témoin auprès de lui de l'appel de Dieu à la sainteté, en l'aidant à détruire peu à peu ce qui, en lui, l'empêche d'entendre la Parole et uniquement la Parole, et finalement de vouloir ce que Dieu veut. Devenir saint a été le désir exprimé par tous ceux qui sont aujourd'hui nos guides sur le chemin vers Dieu. Ils n'ont vu dans ce désir aucune prétention mais la réponse à l'appel du Christ : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* » Pour le réaliser, il leur a fallu apprendre à aimer comme Dieu aime et laisser l'Esprit aplanir les chemins du Seigneur, limer les aspérités, éliminer les obstacles qui gênent la marche, desserrer les freins qui retiennent l'élan. Tout ce travail spirituel, fait à la fois de don de soi et d'ascèse, de mouvements d'amour et de renoncement à soi-même, aboutit peu à peu à dessiner chez le croyant l'image de Jésus Christ, celui qui fait la volonté du Père dans une totale liberté, puisque c'est son être même de communier avec le Père. Un accompagnateur spirituel, c'est celui qui rappelle l'orientation quand le besoin s'en fait sentir, celui qui encourage quand la marche devient difficile, celui qui aide à trouver le lieu du combat et qui soutient dans ce combat nécessaire. Il est tout cela à la fois, présence qui ne s'impose jamais et qui, cordialement, offre son aide, qui n'a qu'un seul souci : que l'autre devienne vraiment libre, c'est-à-dire qu'il rencontre personnellement son Seigneur et qu'il renonce à ses petits et mesquins esclavages ; il est le témoin d'une marche, souvent lente et obscure mais où la contemplation du travail de l'Esprit chez l'autre remplit de joie ; témoin sans prétention, car l'Esprit n'a pas besoin de lui pour faire son travail ; témoin priant, car le progrès dans la foi ne peut advenir sans prière et celle-ci fait partie de la responsabilité de l'accompagnateur ; témoin qui ne demande qu'une chose, que son écoute facilite l'action de Dieu. N'est-il pas cet ami de l'Époux, ravi de joie à la vue de l'Époux, auquel se compare Jean-Baptiste dans l'évangile de Jean ? ■



Olivier Roy,
La sainte Ignorance,
Seuil, 2008

Pourquoi des dizaines de milliers de musulmans se convertissent-ils pour devenir chrétiens ou témoins de Jéhovah ? Comment expliquer que la religion qui croît le plus vite dans le monde soit le pentecôtisme ? Pourquoi le salafisme, doctrine musulmane particulièrement austère, attire-t-il de jeunes Européens ? Pourquoi si peu de jeunes catholiques entrent-ils dans les séminaires alors qu'ils se pressent autour du Pape lors des Journées mondiales de la jeunesse ? Comment se fait-il que les défenseurs de la tradition anglicane conservatrice soient aujourd'hui nigérians, ougandais ou kényans, alors que le primat de l'Église en Angleterre approuve l'usage de la charia pour les musulmans britanniques ? Pourquoi la Corée du Sud fournit-elle, proportionnellement, le plus grand nombre de missionnaires protestants dans le monde ? Comment peut-on être "juif pour Jésus" ? Comment se fait-il que le premier musulman et le bouddhiste élus au Congrès américain en 2006 soient tous les deux des Noirs convertis ?

La théorie du clash des civilisations de S. Huntington, ne permet de comprendre de tels phénomènes. Car loin d'être l'expression d'identités culturelles traditionnelles, le revivalisme religieux est une conséquence de la mondialisation et de la crise des cultures. La "sainte ignorance", c'est le mythe d'un pur religieux qui se construirait en dehors des cultures. Ce mythe anime les fondamentalismes modernes, en concurrence sur un marché des religions qui à la fois exacerbe leurs divergences et standardise leurs pratiques.

Accompagnement psychologique et accompagnement spirituel

Anne Lannegrace

psychanalyste,
directrice adjointe au Service national famille et société

Pour le psychologue, l'être humain est fondamentalement un être de relation. Depuis nos toutes premières relations jusqu'à celles que nous établissons quotidiennement, nous nous construisons avec elles et par elles. Elles nous permettent de nous construire dans notre identité de sujet, d'abord en relation avec ceux qui nous entourent, puis, de manière plus vaste, avec tous les autres. Notre intériorité et notre vie psychique et affective se constituent et s'enrichissent de ces allers et retours entre l'autre et moi, dans cette négociation intérieure permanente de la valeur relative que chacun accorde à lui-même ou à l'autre. Amour de soi – amour de l'autre, narcissisme sain – narcissisme excessif, les termes employés sont différents mais les réalités sont les mêmes.

Constamment nous sommes confrontés à cette question de discerner quelle est notre juste place, quelle est celle que nous accordons à l'autre, à quel projet de vie nous nous référons pour faire des choix et prendre des responsabilités.

Cette question est sous-jacente tout au long de notre vie. Comment garder un équilibre de base qui soit le témoin que nous ne nous enfouissons pas dans des tâches exaltées ou étriquées mais que nous évoluons de manière adaptée en fonction de qui nous sommes et de ce à quoi nous aspirons ? « *Permettre à quelqu'un d'aimer, de travailler, et d'être heureux* » disait Freud pour définir le but premier d'une psychanalyse. Établir des relations saines, y trouver du plaisir, être capable de se mettre au service d'un projet, accepter le malheur

ordinaire, donner la priorité à ce qui est constructif, sont les fondements d'une vie qui peut avoir du sens pour celui qui la vit. C'est une base à laquelle on peut se référer.

La psychanalyse nous a appris que notre connaissance de nous-mêmes était très limitée. La prise en compte de l'inconscient, c'est-à-dire de ce qui nous restera toujours inconnu ou énigmatique à propos de nous-mêmes, nous a rendus très modestes sur notre capacité à discerner seuls le bien-fondé de ce qui nous concerne, sans l'aide de l'autre. Nous avons nos zones d'ombre, nos méconnaissances, notre refus ou notre incapacité de nous voir tels que nous sommes : compliqués, contradictoires, étrangers à nous-mêmes, souvent insatisfaits, dans une quête permanente d'un ailleurs idéalisé.

Dans ce souci d'évoluer, que ce soit pour sortir de la souffrance ou pour accéder à une dimension différente de notre manière de vivre, nous ne pouvons pas le faire seuls. Nous avons besoin d'être accompagnés. L'aide et la présence d'un accompagnateur dans une relation de confiance sont indispensables.

Pour celui qui accompagne, cela veut dire qu'il accepte d'être aux côtés de quelqu'un pour faire route avec lui sur un chemin commun. Pour l'un comme pour l'autre, il y a dans cette notion d'accompagnement l'idée de déplacement, de vies en mouvement, par et grâce à la relation qui va s'établir entre eux, dans un projet qui les réunit et en même temps les dépasse.

Dans cette démarche d'aide apportée à quelqu'un qui la demande par quelqu'un qui accepte de le faire, l'un et l'autre s'engagent dans une aventure commune dont ni l'un ni l'autre ne sortiront indemnes, même si l'un des deux a des compétences reconnues dans ce domaine et souvent une ancieneté qui peut faire espérer qu'il a acquis une certaine sagesse.

Pour autant, l'accompagnement psychologique et l'accompagnement spirituel sont différents l'un de l'autre, que ce soit dans leurs motivations, dans leurs buts, dans le déroulement même des entretiens qui les constituent. Ils ne sont pas équivalents et il est nécessaire de distinguer ce qui relève de l'accompagnement spirituel de ce qui relève de l'accompagnement psychologique.

Celui qui demande un accompagnement psychologique vient parce qu'il souffre. Il ne va pas bien mais il ne sait pas de quoi il souf-

fre. C'est progressivement, en parlant spontanément par la méthode des associations libres, de proche en proche, qu'il va découvrir quels sont ses désirs successifs et ambivalents, ses angoisses et ses agressivités sous-jacentes, ses sentiments refoulés et pourtant très actifs qui l' inhibent et le parasitent à son insu. La violence, le sexuel, la culpabilité vont se révéler comme des explosifs potentiels permanents s'ils ne sont pas constamment intégrés, mentalisés, symbolisés dans une activité psychique qui s'unifie peu à peu.

Il va également remettre en scène dans le transfert à l'égard de son thérapeute les différentes manières dont il établit ses relations avec les autres et prendre conscience de ce qu'il projette sur eux à son insu. Progressivement, il va s'accepter lui-même, et simultanément il va accepter l'autre dans sa grandeur et ses faiblesses. Il va accepter que lui et l'autre soient également limités, vulnérables et dignes d'amour. L'autre ne sera plus un outil ou un ustensile à sa disposition mais un sujet différent de lui, de dignité égale, avec qui il pourra entretenir des relations d'amour et de respect.

Celui qui demande un accompagnement spirituel n'est pas dans la même démarche. Il veut découvrir la présence de Dieu dans son histoire. Lui aussi souffre, mais de cet écart qu'il ressent entre son désir de mettre Dieu au centre de sa vie et sa difficulté à le faire. Ce qui compte pour lui, c'est d'apprendre à reconnaître la présence discrète et agissante de Dieu au cœur de son intérieurité.

Dans l'accompagnement psychologique, le sujet est en quête de son identité, et son narcissisme sain est utilisé pour renforcer sa capacité de mieux vivre avec lui-même et avec les autres. Dans l'accompagnement spirituel, le narcissisme est au service de la présence de Dieu et du Christ dans sa vie pour leur donner ou leur laisser prendre une place prépondérante.

Dans l'accompagnement psychologique, nous prenons conscience des représentations plus ou moins erronées que nous nous faisons des autres, ou de ce que nous projetons sur eux, et qui perturbent ou entravent les relations que nous pouvons établir. Cela permet en particulier d'éviter de reproduire inconsciemment avec les figures d'autorité de notre vie adulte le type de relation que nous avions avec nos parents, que ce soit dans la quête, la soumission, le conflit, ou le

rejet. Dans ce travail de dégagement de notre imaginaire, nous pouvons ainsi souhaiter accéder progressivement à une dimension d'altérité dans la relation où chacun peut se situer à sa juste place, dans sa différence et sa spécificité.

Cette question est également centrale dans l'accompagnement spirituel. C'est tout un travail de découvrir quelles sont nos représentations de Dieu et comment elles peuvent nous servir de support fantasmatique pour actualiser à notre insu nos relations infantiles à nos parents et les perpétuer, sans avoir ni à y renoncer ni à les faire évoluer. De même, il est nécessaire de distinguer ce qui relève d'une culpabilité fondée sur des événements réels d'une culpabilité imaginaire qui nous empêche de prendre la mesure de nos vraies responsabilités face au problème du mal dans nos vies.

C'est un point très important d'essayer de dégager Dieu de l'image que nous nous en sommes forgée en fonction de notre histoire personnelle et d'assainir nos relations avec les autres pour pouvoir être disponible à Sa présence. Le type de relation que nous établissons est constitutif de qui nous sommes et nous ne sommes pas différents dans la relation avec Dieu de ce que nous sommes avec les autres : respectueux, stables, évitants, clivés, délinquants, infantiles, etc. La dimension horizontale rejoint la dimension verticale, l'une et l'autre se complètent et sont en interrelation.

Ainsi, l'accompagnement spirituel ne permet pas de faire l'économie d'un travail sur soi lorsque celui-ci s'avère nécessaire. Ce n'est pas celui qui demande qui peut connaître clairement ce dont il a besoin, c'est le rôle de l'accompagnateur spirituel d'être vigilant sur cette question et attentif à la demande qui émerge progressivement. Il peut y avoir en effet un premier moment de plainte dans lequel se révèlent la souffrance et les difficultés personnelles de celui qui parle, sans savoir si elles relèvent de son histoire personnelle ou de sa relation avec Dieu.

De quelle demande est-il question ? En accompagnement psychologique, il s'agit toujours d'une demande d'amélioration ou même de guérison pour soi-même ou dans ses relations avec l'entourage. Et de fait, la personne cesse de souffrir de ses symptômes, elle est moins angoissée, elle ne présente plus de troubles importants du caractère ou

du comportement, elle peut établir des relations satisfaisantes avec son entourage, elle évolue vers une plus grande maturité affective.

Dans l'accompagnement spirituel, la question ne se pose pas dans ces termes. La demande est celle d'un discernement sur la présence de Dieu dans sa vie, d'une décentration de soi-même pour une centration sur la possibilité d'une présence de Dieu dans le monde à travers soi. La question de l'amour, aimer / être aimé, inhérente à toute démarche psychologique, se déplace : il ne s'agit plus d'être aimé pour soi ou pour ses qualités, ni même pour sa place, mais de faire place en soi à Dieu dans son amour pour les hommes.

Il n'est pas question d'effacement de soi ou de masochisme ou de soumission. Ce serait plutôt un mouvement spécifique dans lequel le sujet fait l'effort de se structurer intérieurement et d'occuper sa place symbolique dans le monde aussi bien qu'il le peut, pour en même temps s'en dessaisir et la mettre au service de Dieu.

En psychothérapie, la quête de soi débouche le plus souvent, pour ne pas dire toujours, sur une quête de sens. La réponse donnée à cette quête de sens est une décision personnelle du sujet dans le cadre de la cure : le psychothérapeute en est le témoin et n'intervient pas. Dans l'accompagnement spirituel, les fondements de la réponse que le sujet va donner à cette quête de sens sont partagés par les deux personnes de la relation puisqu'ils ont en commun leur foi en Dieu. C'est une différence essentielle et qui permet de comprendre pourquoi, à partir d'un certain moment d'évolution et de maturité, l'accompagnement spirituel et l'accompagnement psychologique peuvent se faire en parallèle. Leur rôle n'est pas le même et l'accompagnateur spirituel peut être un guide avisé là où le psychothérapeute ne peut pas s'autoriser à donner des conseils ou des opinions personnelles. Le psychothérapeute est plus à même d'aider dans un premier temps lorsque c'est nécessaire, et l'accompagnateur spirituel pourra ensuite avoir un rôle plus spécifique et mieux compris.

Dans cette recherche ou cette lecture du sens de la vie, le psychothérapeute s'efface, il ne peut pas aller plus loin. Ce n'est pas à lui de répondre à cette interrogation qui relève de la liberté de son patient. C'est à celui-ci de faire des choix et de prendre les décisions qui correspondent le mieux à ce qu'il veut vivre. Pour cela, il peut se tourner vers ceux qu'il estime être les plus à même de l'aider. C'est là

où l'accompagnateur spirituel a une place tout à fait spécifique. La lecture de la vie spirituelle doit pouvoir prendre le relais de la psychothérapie dans cette question éminemment personnelle du sens de la vie. Dans l'accompagnement psychologique, le patient se découvre « un parmi d'autres », dans une relation fondée sur la différence et l'altérité. Dans l'accompagnement spirituel, il se découvre partie prenante d'une humanité en marche dans une alliance d'amour avec Dieu. Dans les deux cas il s'agit d'une expérience intérieure : l'une permet de découvrir que, même divisé, on peut faire un trajet personnel d'unification, l'autre permet de découvrir que notre source d'unité intérieure est en Dieu.

Lorsqu'un même accompagnateur s'institue à la fois psychothérapeute et guide spirituel, cela peut présenter un risque certain de confusion pour l'accompagné qui ne peut plus distinguer ce qui relève de son imaginaire et ce qui relève de la réalité. En psychothérapie, il est en effet indispensable de pouvoir laisser émerger les représentations de son imaginaire avec l'emphase ou l'excès qui peuvent caractériser l'émergence du refoulé à certains moments, et de le laisser décanter ou reprendre une importance plus mesurée ensuite. Cela ne se fait pas aussitôt mais peu à peu. Un jugement ou une décision trop immédiats et engageant la vie spirituelle ou la réalité peuvent être prématurés et inadéquats.

Ainsi, par exemple, après plusieurs mois de psychothérapie, une femme parle de passages à l'acte déviants irrépressibles, qu'elle vit dans la honte et la culpabilité, et qui la font beaucoup souffrir. Au cours des séances ultérieures, elle comprendra progressivement qu'ils sont pour elle une protection défensive contre l'effondrement dépressif. Parallèlement à cette période difficile de sa psychothérapie, elle a pu continuer à travailler en accompagnement spirituel sur la place des autres dans sa vie au regard de sa vie de foi. La distinction entre les deux types d'accompagnement à ce moment-là lui a permis de ne pas être débordée par sa honte, d'être assurée de sa dignité, et a certainement participé à l'évolution positive de son symptôme, alors que le mélange des deux aurait certainement été très compliqué pour elle.

L'accompagnateur spirituel doit avoir fait lui-même ce chemin de traversée aussi bien sur le plan humain que sur le plan spirituel. Il

est là pour être le guide et l'accompagnateur de la venue de l'Esprit. C'est une place extrêmement exigeante qui lui demande d'être à la fois au fait avec sa vie psychique et de vivre constamment sa vie spirituelle. Le psychothérapeute ne se dépouille pas de lui-même, il crée un espace de liberté à l'intérieur de lui pour écouter son patient dans sa vérité et sa différence. L'accompagnateur se dépouille de lui-même pour lire la venue de l'Esprit en lui-même et dans l'autre.

Le psychothérapeute doit avoir fait une thérapie personnelle pour identifier les mouvements inconscients qui l'animent et accéder au fond de son humanité. Il doit également avoir de solides connaissances professionnelles et théoriques. L'accompagnateur spirituel lui aussi doit être au fait de sa vie psychique et avoir une bonne connaissance de lui-même pour ne pas se laisser entraîner à faire des projections abusives sur celui qu'il accompagne en lui attribuant ce qui est en réalité sa problématique personnelle. De plus, il doit avoir été accompagné sur le plan spirituel pour avoir l'expérience et la connaissance de la présence de Dieu dans la vie d'un être humain.

L'un et l'autre doivent être suffisamment au clair avec ce qui les anime pour pouvoir se laisser surprendre par l'imprévu de l'autre et pouvoir l'aider à l'élaborer.

Il y a donc deux exigences essentielles :

- avoir fait l'expérience du type d'accompagnement qu'on propose ;
- rendre compte à un tiers de l'accompagnement tel qu'on le pratique dans tous ses aspects, des plus concrets au plus subtils. Le contrôle ou la supervision par un tiers est indispensable pour tout accompagnateur débutant ou même plus chevronné. Ils permettent à celui-ci de ne pas se laisser enfermer dans une relation en miroir à deux, dans une captation ou une séduction réciproque avec celui ou celle qu'il accompagne. Ils rappellent que l'intimité n'est pas souhaitée pour elle-même et que l'accompagnement n'est jamais un tête-à-tête.

L'accompagnement se fonde sur un projet commun, dans une relation symbolique où accompagnateur et accompagné sont tous deux référés à un ailleurs, dans une quête de sens ou de transcen-

dance qui n'est pas détenue par l'accompagnateur et qui se dévoiera progressivement pour l'accompagné dans le respect de sa liberté.

Il y a donc plusieurs nécessités successives pour pouvoir être digne de ce travail d'accompagnement qu'on accepte de faire : l'expérience, la disponibilité pendant le temps de la rencontre, le respect de l'autre et de son chemin personnel sans interférer ni vouloir aller trop vite, mais aussi tout le travail personnel d'élaboration à propos de chaque rencontre. Celui-ci permet d'avoir le recul et la maturité de réflexion suffisants pour discerner la cohérence dans ce qui se dit et trouver les signifiants pertinents qui seront des vecteurs d'unification intérieure pour l'accompagné. Souvent, une des craintes principales d'un accompagnateur débutant est de faire des erreurs. C'est un fait certain et, de plus, qui n'est pas réservé aux seuls débutants. Ce ne sont pas tellement les erreurs qui comptent, mais ce qu'on en fait : les reconnaître et les accepter, en parler sans pour autant se disqualifier mais pour témoigner qu'on est deux à chercher ce qui ouvre l'avenir et qui ne peut s'écrire que dans la liberté du sujet.

Jugement suspendu, neutralité bienveillante d'écoute qui correspond à une attitude intérieure, confidentialité, mots d'accueil et de bienvenue pour faciliter la prise de parole, silences qui soient des équivalents d'une respiration de l'esprit et non pas systématiques, tous ces repères concrets de l'écoute sont là pour laisser une parole authentique émerger dans un climat de confiance et d'alliance. La mise en place du cadre, du rythme des rencontres, de leur durée approximative, a une fonction très protectrice. Présentée dès le début, avec tranquillité et fermeté, elle évite les interprétations erronées de la situation qui pourraient se faire par la suite.

Tous les accompagnements doivent avoir en commun de prendre celui qui est accompagné là où il en est, comme il est. Prendre le temps de le connaître, accepter les limites qui lui sont propres, ne pas lui demander plus qu'il ne peut, et surtout être patient et ne pas vouloir aller trop vite, sont des attitudes indispensables pour permettre à l'autre de faire le chemin qu'il peut, comme il le peut. Dans cette optique, il est souhaitable qu'un accompagnateur spirituel ait une formation psychologique suffisante pour comprendre que les diffé-

rentes formes de personnalité ont chacune leur mode de fonctionnement spécifique, et pour en tenir compte.

La question de l'accompagné est souvent de chercher à connaître ou à comprendre quelle est la « volonté » de Dieu sur lui. Le discernement va chercher à dégager ce désir de sa charge imaginaire. Au cours de notre enfance, nous nous construisons en nous identifiant à nos parents et aux figures fortes et marquantes de notre entourage. Puis nous nous choisissons des modèles, des personnages idéalisés auxquels nous souhaitons ressembler. À l'adolescence, les identifications se font au groupe d'âge. Longtemps, nous continuons à élire ainsi ceux ou celles à qui nous voudrions ressembler, et qui représentent par exemple une certaine image de la féminité ou de la virilité ou de la réussite comme en témoignent à longueur de page les journaux. Nous avons donc à trier et à discerner quelles sont les identifications qui ont vraiment du sens pour nous, et ce n'est pas facile.

En fait, nous ne sommes pas seulement identifiés à des personnes ou à des modèles mais nous sommes surtout identifiés à leur jouissance ou en tout cas à ce que nous en avons perçu. Ce n'est pas la même chose d'être identifié au plaisir partagé par ses deux parents dans la relation d'intimité qui était la leur quand nous sommes nés par exemple, ou d'être identifié à la jouissance de notre mère en train de s'occuper de nous dans notre petite enfance. Plus tard, nous aurons tendance à imaginer que l'autre attend de nous la réapparition d'un certain type de jouissance dans la relation que nous établissons avec lui, et nous aurons tendance à lui proposer au détriment d'une relation mutuelle plus équilibrée.

Il est donc important de bien comprendre ce que nous entendons par « volonté » de Dieu. Il ne s'agit pas de sa jouissance, sur le modèle de celles que nous avons perçues enfants auprès de nos parents et qui serait une expression de sa toute-puissance.

Il s'agit bien au contraire de le découvrir comme le Tout Autre, Celui dont l'amour désire faire alliance avec notre liberté. ■

Christus

*Affectivité
et vie spirituelle*



N° 168 HS - 15 €

Novembre 1995

- « Se laisser engendrer, dialogue entre deux accompagnateurs », p. 77-85, *Christus* n° 217, janvier 2008
- « Psychologie et vie spirituelle », *Christus HS* n° 210, juin 2006
- « L'écoute », *Christus HS* n° 198, mai 2003
- « L'expérience spirituelle », *Christus HS* n° 174, 1997
- « Affronter la décision », *Christus HS* n° 173, 1997
- « Affectivité et vie spirituelle », *Christus HS* n° 168, 1995
- L'accompagnement spirituel », *Christus HS* n° 153, 1992
- Léo Scherer, « Si personne ne me guide... l'accompagnement spirituel », supplément *Vie chrétienne* n° 328, 1989

“Je suis dans le Père et le Père est en moi”

Pascal Roland
évêque de Moulins

Homélie de la célébration eucharistique du 9 mai 2009

Dans l'évangile de ce jour (Jn 14, 7-14), il est question de connaissance. L'objet de cette connaissance est Dieu. Et il nous est signifié que cette connaissance de Dieu passe par la connaissance du Christ. Nous sommes avertis qu'il existe le risque de méconnaître le Christ, de ne pas le reconnaître pour ce qu'il est. Enfin, la clef de cette connaissance est donnée par deux fois : « *Je suis dans le Père et le Père est en moi* » (versets 10 et 11). Autrement dit, comme Jésus l'a affirmé un peu avant : « *Personne ne va vers le Père sans passer par moi* » (verset, 6). Le Christ est le lieu de passage obligé. C'est lui qui nous montre Dieu.

« *Je suis dans le Père et le Père est en moi* » : il existe une union profonde entre le Père et le Fils, mais celle-ci n'est pas confusion. Il y a distinction. Le Christ se présente toujours comme le Fils. C'est-à-dire en référence constante au Père. Il ne se comprend que dans cette relation essentielle. Il est la Parole du Père : « *Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même.* » Le Père accomplit son œuvre en lui : « *C'est le Père qui demeure en moi et qui accomplit ses propres œuvres.* » Le Père est glorifié dans le Fils.

À partir de là nous pouvons nous demander : quel visage de Dieu nous donne le Christ ? Dieu ne s'impose pas mais il s'efface. Il est donc absolu et gratuit, car il donne tout en se donnant lui-même, en nous donnant son Fils unique. « *Comment pourrait-il, avec lui, ne pas nous*

donner tout ? » s'interroge l'apôtre Paul (Rm 8, 32). Il trouve sa joie dans son Fils. Il le glorifie. Ce qui se révélera tout particulièrement avec l'événement de la résurrection. Le Père ressuscite Jésus d'entre les morts, manifestant par là que l'amour est invincible. Rien ne peut l'arrêter, pas même la mort, puisque tout est donné, livré, abandonné... Il n'y a donc rien à saisir !

Ce qui nous est demandé, c'est de croire dans le Christ. C'est-à-dire de le reconnaître pour ce qu'il est et l'accueillir comme celui qui révèle le Père. Croire dans le Christ, c'est s'engager à laisser l'œuvre du Père s'accomplir en soi comme elle s'accomplit dans le Fils unique. C'est laisser le Père nous glorifier comme il glorifie le Fils. Jésus annonce que celui qui croit en lui accomplira les mêmes œuvres que lui et qu'il en accomplira même de plus grandes. Cette affirmation est surprenante dans un premier temps. Mais, à la réflexion, elle est claire et nous en saisissons la pertinence. Le Christ s'est uni à nous pour que nous soyons unis à lui et il nous a fait le don de l'Esprit. L'Esprit répandu en nous fait que c'est le Christ qui vit en nous : nous sommes les membres vivants du Corps du Christ. Ce corps vivant se déploie dans l'espace et dans le temps. Ainsi l'œuvre du Père peut-elle se déployer plus largement et plus universellement.

À travers la rencontre de Jésus aujourd'hui, nous percevons l'enjeu profond de l'accompagnement spirituel. Il s'agit pour nous de désigner le Christ, de favoriser la rencontre personnelle du Christ, de le proposer à connaître, à la manière dont opère Jean-Baptiste (voir Jn 1, 19-39). Nous avons donc à créer les conditions de possibilité pour que la personne accompagnée connaisse le Christ en vérité. C'est-à-dire qu'elle voie et reconnaîsse l'amour de Dieu parmi nous. Qu'elle reconnaissse l'amour du Père qui se dévoile dans le Fils, qu'il a envoyé comme sauveur du monde. Que dans la connaissance du Fils et la reconnaissance du Père, la personne puisse vivre une renaissance. Qu'elle puisse entrer dans une vie filiale avec le Fils unique, pour que l'œuvre du Père s'accomplisse en elle. Pour que le Père soit glorifié dans cette personne et que l'amour créateur rayonne en elle, comme il rayonne dans le Christ. ■

Sur le sentier de François

Sœur Brigitte de Singly
clarisse de Besançon

Quand le père Éric Poinsot m'a demandé de donner un témoignage sur l'accompagnement « à la franciscaine », en précisant qu'il y avait certainement une façon franciscaine d'accompagner, cela m'a plongée dans une grande perplexité : de quelle façon est-ce que j'accompagnais ? Étais-je suffisamment franciscaine dans mon accompagnement ? De plus, ayant été élevée dans la tradition ignatienne, j'ai commencé à douter de l'authenticité franciscaine de mes accompagnements. Alors j'ai relu certains de mes accompagnements pour m'assurer de leur « conformité » à la spiritualité franciscaine. Ainsi j'ai pu me rendre compte que je n'étais pas une brebis ignatienne égarée sur le sentier franciscain.

Pour mieux vous en rendre compte, j'ai un peu repris l'itinéraire de François d'Assise qui s'est déroulé en plusieurs étapes. Ce sont ces étapes que j'ai retenues.

Pour l'amour de Dieu

Le début de l'itinéraire de conversion de François s'enracine dans un événement de sa jeunesse dorée, quand il était dans la boutique de tissus de son père.

Un mendiant entre et lui demande l'aumône « *pour l'amour de Dieu* ». François, qui est en train de vendre de somptueuses étoffes,

le renvoie brutalement. Puis il se ravise car il réalise que le mendiant lui a dit « *pour l'amour de Dieu* ». Il court après le mendiant et lui donne quelques piécettes, mais cette expression marquera toute sa vie. Tout se fera « *pour l'amour de Dieu* ».

Aujourd’hui, dans le processus habituel d’un accompagnement, j’espère, j’attends ce « *pour l’amour de Dieu* ». Cela peut être dit sous n’importe quelle forme et de manière très moderne. Certaine parle du « copain du dessus ». Peu importe. Sans doute il faudra affiner, clarifier au cours des entretiens. Cependant si, après plusieurs rencontres, l’adhésion au Christ, à Dieu, n’est pas mentionnée, mon système d’alarme intérieur s’allume. Je commence à m’interroger sur la générosité de la personne. Donner oui, donner sa vie oui, mais « *pour l’amour de Dieu* ». Un jour ou l’autre la référence au Christ est indispensable, sinon on part dans le décor.

Un exemple : une jeune femme se donne à fond dans le Secours catholique, les soirées pour les pauvres, les échanges avec un pays d’Afrique et me demande de l’aider à trouver l’orientation de sa vie. Au bout de quelque temps, je me rends compte que cette belle générosité est ancrée dans le désir de plaire à son oncle qui est prêtre. À la mort de celui-ci, tout engagement humanitaire et tout engagement ecclésial disparaîtra. Où était le « *pour l’amour de Dieu* » ?

Qui veux-tu servir ?

Pour éclairer cet attachement au Christ, la fougue de François d’Assise, dans toute sa force et son élan, va nous aider.

François veut devenir un chevalier reconnu (il appartient à la classe des marchands, et n'est donc pas noble). Il veut paraître et, en même temps, répondre à l'appel du Pape qui a besoin de croisés pour délivrer la Terre sainte. Belle occasion pour François de trouver à la fois ses lettres de noblesse, d'être chrétien et d'obéir au Pape. Sans hésitation, il achète une armure somptueuse et brillante, part à la conquête de la Terre sainte et de sa propre gloire. En cours de route, il a un songe : « *Qui veux-tu servir ? Le maître ou le serviteur ?* »

Questions cruciales dans une recherche vocationnelle : pourquoi se met-on en marche ? Qui cherche-t-on ?

La suite de cet épisode conduira François à se débarrasser de son armure et de tout son harnachement de chevalier. Il finira par le donner à un vrai chevalier pauvre et le poussera à l'interroger sur l'authenticité de sa démarche personnelle.

Dans toute démarche vocationnelle, il y a toujours une part d'ambiguïté. Mais en même temps il faut oser poser la question de l'authenticité, du but recherché : où se situe le désir d'être prêtre, religieuse ?

Va et répare ma maison

À la suite de ce renoncement à devenir un chevalier, de ce renoncement à briller aux yeux du Pape, à ses propres yeux et même aux yeux de Dieu, François va se tenir à l'écart de l'agitation mondaine pendant un certain temps. Progressivement il se laissera envahir par ce qu'il appelle « la douceur de Dieu ».

Grâce à cette retraite, à ce recul du monde, il va s'ouvrir aux autres, il va entrevoir la misère, la pauvreté. La compassion va petit à petit prendre racine dans son cœur. Plus sa compassion grandira, plus il aura soif de Dieu. Il passera alors de longs moments à contempler le Christ. De cette contemplation, il comprendra l'humanité de Dieu.

Puis un jour, au cours d'un de ses longs moments de prière, il entend l'appel de Dieu : « *Va et répare ma maison.* » Combien de temps lui aura-t-il fallu pour passer de sa soif d'authenticité à la soif de Dieu ? Soif qui lui permettra d'entendre l'appel de Dieu.

Voici un exemple. Lors d'une première rencontre avec une jeune femme, je suis bombardée par un tonitruant : « Salut collègue ! » Ma surprise passée, je comprends qu'elle se voit déjà religieuse. Les étapes du discernement ont été largement court-circuitées.

Interloquée par cette entrée en matière, je me demandais comment j'allais m'y prendre pour lui faire reprendre contact avec les réalités du monde. J'abrégeais rapidement la rencontre en prenant une nouvelle date et en lui proposant la lecture de Jean 15 : « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi...* » me donnant ainsi le temps de prier et d'aviser.

Par bonheur, si j'ose dire, elle avait tellement brûlé les étapes qu'elle s'était mis dans la tête que cette première démarche était déjà l'aboutissement de son discernement. Alors, sans réfléchir, elle en parla à son père qui lui remit vertement les pieds sur terre. Comme elle avait grande confiance en son père, elle fut totalement déstabilisée et m'appela, effondrée, pour me dire : « C'est la Bérézina. » À partir de là, nous avons pu commencer par le commencement.

Ce tout petit exemple pour dire que le « *Va et répare ma maison* » adressé à François n'aurait jamais pu être entendu par cette jeune femme. L'histoire montrera qu'elle cherchait à rejoindre son frère mort quelques années auparavant dans un incendie. Pour elle, la vie religieuse était un lieu d'excellence, le plus proche possible du ciel, le seul lieu qui pouvait la rapprocher le plus possible de son frère.

D'où cette question capitale : comment une personne entend-elle l'appel de Dieu ? De qui l'a-t-elle entendu ?

En entendant cet appel « *Va et répare ma maison* », François ne se pose pas de question, il est disponible dans son cœur. Il commence à réparer les petites églises rurales de ses propres mains, en utilisant abondamment l'argent de son père, ce qui met ce dernier dans une fureur incroyable. Se passe alors la scène du procès de François intenté par son père sur la place publique, devant l'évêque. François se dénude entièrement, rend tout son bien à son père, et se met sous la protection de l'évêque en disant : « *Désormais, c'est en toute liberté que je pourrai dire "Notre Père"...* »

La question de la liberté dans l'accompagnement est fondamentale.

Un jour au cours d'un accompagnement, une jeune femme me dit : « Je ne prendrai aucune décision tant que mes parents sont en vie. » À la question : « Où est votre liberté ? », pas de réponse.

Après cet épisode de la place publique, François va continuer son chemin en réparant des églises, seul ou avec d'autres, et à beaucoup prier. Des historiens disent que ce temps de maturation a duré environ trois ans pour François. D'où l'importance, dans l'accompagnement, de se « hâter lentement » ou de « courir prudemment » comme dirait sainte Claire. Il s'agit de ne jamais briser l'enthousiasme des débuts, mais de le canaliser afin que la personne puisse entendre le véritable appel de Dieu.

Voilà ce que je veux vivre

Pendant ces trois ans de solitude et de retrait, François continue à se demander ce que le Seigneur attend de lui. Un jour il assiste à la messe et entend l'évangile de Luc 10, celui de l'envoi des disciples, avec ses trois composantes : la mission, la pauvreté et la paix. Il s'écrie alors : « *Voilà ce que je veux vivre !* »

Ce texte rejoint et éclaire son propre désir. Il y a adéquation entre la parole de Dieu qui lui est dite et ce qu'il porte en lui. Il n'hésite plus. Dans l'accompagnement, il faut permettre à l'accompagné de dire un jour : « *Voilà ce que je veux vivre* », quel que soit son choix.

Une jeune femme que j'accompagne avait fait une expérience forte, presque mystique, de Dieu et en même temps avait une vie un peu mouvementée. Elle s'accrochait à ce qu'elle appelait sa « conversion », et se demandait toujours ce que Dieu voulait d'elle. Elle balançait perpétuellement entre la vie consacrée et la vie de couple. Régulièrement elle tombait amoureuse et régulièrement cela cassait. Entre deux amoureux, elle se disait : « C'est le signe que Dieu veut que je lui sois consacrée. » Un peu comme si Dieu avait jeté un oukase de prédestination sur elle.

Régulièrement je lui disais : « Tu prendras ta décision de vie consacrée quand tu seras amoureuse, mais pas dans les moments de creux ou de crise. » Il était évident que le « *voilà ce que je veux vivre* » ne pouvait pas être dit. Jusqu'au jour où elle a dit en profondeur et en vérité : « Voilà celui avec qui je veux vivre, il s'appelle Fabien. »

Depuis, nous continuons le chemin spirituel commencé, beaucoup plus sereinement. Une précision : avant d'en arriver à Fabien, il a fallu neuf ans d'accompagnement !

François et le lépreux

Mais quand on a dit « *voilà ce que je veux vivre* », comme François, tout n'est pas fini. Tout commence. François, à la fin de sa vie, disait à ses frères : « *Mes frères, commençons !* »

Quand le discernement est fini, le choix fait, il est capital de faire comprendre que ce n'est qu'un commencement et que l'aboutissement de sa propre vocation sera en finale.

Je finirai par cet épisode qui est pour moi le début réel de la vie de François en Christ. François croise un jour un lépreux, dont il ne pouvait supporter la vue, et il s'en détourne. Il se ravise en se disant qu'il n'a pas le droit de tourner le dos à son frère et court l'embrasser. Et s'en va. Quand il se retourne le lépreux a disparu. On dit qu'en embrassant son frère lépreux, il a embrassé le Christ.

Ainsi, dans l'accompagnement, il est capital de faire émerger deux choses : le rapport au Christ et le rapport au frère.

Quand ces deux choses sont en place, on peut « rouler » et louer Dieu.

Tout ce que je viens de dire n'est pas un accompagnement type mais des extraits d'accompagnement. Cependant il me semble important que toutes les étapes vécues par François soient franchies dans une démarche d'accompagnement spirituel vocationnel. ■

Spiritualité bénédictine ?

Frère Alain Métivier
abbaye de Tamié

Quand je suis entré au monastère, j'ai demandé avec une certaine candeur – je m'en rends bien compte maintenant – la miséricorde de Dieu et la prière de mes frères ; je réalise maintenant, avec crainte et tremblement, qu'il me faut vous faire cette même demande.

Puisque nous sommes au temps pascal, je rappellerai un fait que nous relate saint Grégoire le Grand dans la vie de saint Benoît (né en 480) ; celui-ci a d'abord voulu chercher Dieu dans la solitude. Il est cependant découvert par un prêtre qui lui apporte du pain et du sel (grand luxe !) un certain jour de Pâques ; celui-ci déclare à Benoît : « *Il faut se réjouir : c'est Pâques aujourd'hui !* » et Benoît de répondre : « *C'est Pâques, puisque je te vois !* » Voici donc une définition étonnante de Pâques qu'on pourrait comprendre de cette manière : voir le Ressuscité en cet autre qui est mon frère ; ou encore : Pâques, c'est entrer en relation. On comprend dès lors que Benoît quitte la solitude, pour la vie en communauté, mettant ainsi en œuvre le précepte de Jésus : « *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* » (Mt 18, 20).

La spiritualité bénédictine serait-elle autre chose que l'application concrète de ce précepte du Seigneur ? Pour cela revenons tout simplement au sens du mot « moine ». Le mot moine (*monos*) peut se traduire par « seul » (être seul avec le Seul) mais aussi par « un », c'est-à-dire : uni à Dieu, à ses frères et à soi-même (*habitare secum*) habiter avec soi-même.

Par ailleurs, Benoît a pris au mot cette injonction de Jésus : « *Priez en tout temps* » (Lc 21, 36), ou encore celle de saint Paul, « *Priez sans cesse* » (1 Th 5, 17). Il va organiser le cadre de la vie monastique en fonction de cela. On a cru la résumer par la formule « *Ora et Labora* », qui peut rejoindre l'adage populaire : « *Aide-toi et le ciel t'aidera.* » Pour prier sans cesse, le pèlerin russe répète dans son cœur de façon continue : « *Seigneur, prends pitié de moi, pécheur* », tel le publicain de l'Évangile (Lc 18, 13). Saint Benoît lui, s'appuie sur le psaume de David : « *Sept fois le jour, j'ai célébré ta louange* » (Ps 118). La prière est appelée « *opus Dei* », œuvre de Dieu. Mais cela peut s'entendre bien sûr de deux manières, c'est-à-dire l'œuvre que Dieu accomplit en moi, et ma réponse personnelle qui est l'œuvre que j'accrois pour Dieu. Le moine par sa prière veut rejoindre Dieu – premier servi – mais par là-même il rejoint tous ses frères en humanité ; on se souvient de cette image de la roue par Dorothée de Gaza (VI^e siècle) : le moyeu central représente Dieu et les rayons, tous ceux qui figurent notre humanité. En se rapprochant de Dieu, on se rapproche les uns des autres, et en s'éloignant des autres, on s'éloigne tout aussi bien de Dieu.

Parmi les différents temps de prière, une place spéciale est réservée à la prière de nuit. Rappelons-nous : tout commence la nuit. « *Il y eut un soir, il y eut un matin* » (Gn 1, 5) mais aussi : « *Cette nuit de la Pâque durant laquelle Dieu a veillé sur toi doit être une veille pour le Seigneur* » (Ex 12, 42). La nuit aussi, Dieu est toujours présent et là aussi le moine désire le rejoindre ainsi que « *le monde* » qui l'enveloppe : les malades, ceux qui sont en prison et... ceux qui dorment. Il chante résolument : « *Éveillez-vous, harpe, cithare que j'éveille l'aurore* » (Ps 56). Ce jour qui se lève, c'est le Christ, Soleil nouveau.

Une anecdote : en revenant du précédent congrès du SNV à Lourdes, une femme tenait son petit enfant dans les bras et je me demandais bien : « *Quel sera cet enfant ?* » (Lc 1, 66). La réponse ne se fit pas attendre : elle me mit l'enfant dans les bras et je lui demandai donc : « *Comment s'appelle-t-il ?* » Elle me répondit : « *Anatole*, c'est-à-dire soleil levant » (cf. Lc 1, 78). Ah ! si nous étions toujours attentifs à la vie qui s'écoule autour de nous !

Si nous nous référons maintenant aux trois vœux classiques de la règle bénédictine, le premier est la stabilité dans une communauté, dans une église, dans un lieu. Pensons aux moines de Tibhirine, qui auraient pu partir devant le danger mais qui ont voulu rester fidèle à la population qui les entourait.

Ensuite la conversion de vie qui est une réponse directe à l'appel de Jésus : « *Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile* » (Mc 1, 14). Dans nos pays de montagne où le ski est roi, on sait bien que la conversion est un changement radical de direction. En régime chrétien, je me convertis en quittant le chemin sur lequel je m'étais fourvoyé. Le moine sait bien qu'il lui faut recommencer chaque jour...

Enfin l'obéissance. Nous savons bien que la racine latine est la même que l'écoute ; celui qui écoute vraiment se met en situation d'obéissance. C'est aussi le premier mot de la règle de saint Benoît que Didier Rimaud a mis en musique : « *Écoute la voix du Seigneur, prête l'oreille de ton cœur.* » D'ailleurs, au scribe qui lui demande quel est le premier de tous les commandements, Jésus répond : « *Écoute Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique...* »

Autre point : qui est le Christ selon la Règle ?

C'est d'abord le Père abbé, celui que l'on écoute, celui qui nous enseigne, mais c'est aussi le malade, l'hôte que l'on reçoit : « *J'ai été votre hôte, et vous m'avez reçu* » (Mt 25, 35). N'oublions pas que le mot hôte peut s'entendre de deux manières : il s'agit d'accueillir l'hôte comme s'il était le Christ en personne mais il s'agit encore d'accueillir, comme si c'était moi le Christ qui accueillait !

Saint Benoît nous demande encore de ne rien préférer à l'amour du Christ : il s'agit bien sûr de l'amour du Christ pour chacun de nous mais tout aussi bien, notre amour pour le Christ, c'est-à-dire notre réponse libre et aimante à son amour.

Baudoin de Ford, un abbé cistercien du XII^e siècle, commente ainsi ce verset : « *Cet amour que nous avons pour le Christ est comme une réponse à celui qu'il nous porte ; bien qu'il soit inégal, il est à son image, Lui nous a aimés le premier, et par l'exemple d'amour qu'il nous a offert, il est devenu pour nous un sceau, qui nous permet de nous laisser conformer à son image...* » (Traité 10).

En introduction, je citais saint Grégoire le Grand, je vais le citer à nouveau. Il nous raconte la dernière entrevue de Benoît et de sa sœur Scholastique ; celle-ci veut prolonger l'entretien, alors que Benoît, pour être fidèle à la Règle, veut rentrer au monastère. Par sa prière, elle déclenche un orage qui empêche Benoît de la quitter. Grégoire déclare alors que Dieu a exaucé la prière de Scholastique car celle-ci a aimé davantage ; il rejoint ainsi Jésus qui déclare à Simon le pharisién, face à la pécheresse pardonnée : « *Celle-ci a montré beaucoup d'amour* » (Lc 7, 47).

La règle bénédictine ne serait donc que le moyen d'aimer davantage.

Dans ma propre expérience de frère hôtelier, six ans auprès d'adultes et quatorze ans auprès de groupes de jeunes sans qu'il y ait toujours d'accompagnement « formel », une écoute « attentive » peut faire surgir une parole qui devient parole de vie pour tel ou tel. On nous redit parfois : vous m'avez dit cela l'an dernier et cela m'a bien aidé. Rappelons-nous cette demande du disciple au père spirituel : « *Père donne-moi une parole !* » Cette parole peut être celle du retraitant lui-même qui n'en a pas toujours conscience...

Un jeune qui a passé un séjour d'un mois parmi nous mais qui a du mal à prendre une décision me redit toujours lors de ses passages : « A bientôt ! » Immanquablement ceci me rappelle l'avant-dernier verset de l'Apocalypse : « *Oui, je viens bientôt !* » (Ap 22, 20). Il y a une certitude de la venue du Christ mais nul ne sait quand.

Oui, Amen, viens Seigneur Jésus. ■

L'accompagnement spirituel dans l'École française de spiritualité

Jean-Louis Rouillier

prêtre de Saint-Sulpice,
directeur au séminaire d'Issy-les-Moulineaux

Je parlerai seulement de l'accompagnement spirituel dans la tradition spirituelle et pédagogique de Saint-Sulpice, une des branches de l'École française : cet accompagnement est largement déterminé par le discernement de la vocation de prêtre diocésain et le « soutien » que demande ce discernement au cours de la période, longue, de formation que constitue le séminaire.

Les fondements et les finalités, de même que beaucoup de pratiques mises en œuvre dans cet accompagnement, valent pour tout accompagnement d'une personne qui désire devenir disciple du Christ. Le cadre institutionnel et certaines pratiques sont cependant spécifiques.

Fondements et finalités

« *La pratique de la direction spirituelle est fondée sur la foi [dans] la présence active de l'Esprit Saint* » en toute personne baptisée. Cette présence est la première réalité à reconnaître par et pour la personne accompagnée et l'accompagnateur. C'est ce qui évite deux écueils possibles corrélatifs : une fuite de ses responsabilités et une emprise indue de l'accompagnateur, puisqu'il ne s'agit pas « *d'abandonner la direction de sa vie* » à quelqu'un d'autre mais de se « *laisser à l'Esprit* » et de se faire aider pour que cette réalité devienne de

plus en plus vraie, en étant vérifiée : le plus court chemin de soi à soi passe par autrui ! C'est une vérité psychologique et spirituelle.

La spiritualité de l'École française est habituellement considérée comme paulinienne et johannique. Citons quelques versets de saint Paul : « ...ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2, 20). Comme les divers aspects et moyens de la vie chrétienne et de la formation dans un séminaire, la visée de l'accompagnement spirituel est donc « *la recherche constante de l'union au Christ* » (cf. PO 14). Car « c'est en elle que l'on s'efforcera d'unifier les diverses dimensions (humaine, spirituelle, intellectuelle et pastorale) de la formation » (*Constitutions* n° 14, ORA 15). « *La direction spirituelle est le lieu d'unification de la personne selon l'Esprit du Christ dans sa relation à Dieu aux autres, à l'Église* » (et aux ministères de l'Église). Écoutons encore Ro 12, 1 : « Je vous exhorte, par la miséricorde de Dieu, à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre. » Ce culte spirituel est à rendre par toute la personne, il concerne l'ensemble de l'existence historique : il exige donc une conversion à l'Esprit Saint qui s'effectue dans tous les domaines de la vie : « *Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse aussi agir* » (Ga 5, 25). Pour le dire autrement, il s'agit « *de se mettre, dans toute sa vie, sous la direction de l'Esprit du Seigneur* » (cf. PDV 69). C'est vrai pour la personne accompagnée comme pour la personne qui accompagne !

A ttitudes et moyens

J'en note quatre, d'ordres divers, qui se recoupent partiellement.

Le dialogue loyal et confiant

C'est décisif et c'est ce qui justifie la liberté du choix du directeur spirituel, une liberté limitée par la force des choses à cinq ou six prêtres dans les séminaires actuellement. Ce dialogue a pour but

d'aider à une parole de plus en plus personnelle et vraie : « *La vérité vous rendra libres* » (Jn 8, 32). Ce n'est pas une évidence immédiate pour tous ; il y a toujours des choses difficiles à dire ou dont on ne peut ou ne veut pas parler ou bien encore qu'on n'aperçoit pas, alors qu'elles sont capitales. De plus et surtout, « *ce dialogue permet d'éviter de confondre ses vues et ses désirs propres avec la lumière* » et les appels de l'Esprit.

Distinguer for interne et for externe

Assez rapidement, mais pas dès le début, s'est imposée la distinction entre for interne et for externe dans les séminaires sulpiciens ; elle s'est répandue ensuite. Le supérieur, qui représente en quelque sorte le for externe, n'accompagne aucun séminariste. Celui qui est accompagné reçoit l'assurance du secret : aucune confidence de sa part ne sera divulguée par son accompagnateur à qui que ce soit. Le « directeur » est tenu au silence ! Je pense vraiment que le respect de cette distinction favorise beaucoup la liberté de parole de la personne accompagnée.

Une institution

Dans un séminaire, l'accompagnement spirituel est une institution au service de la personne accompagnée et de l'Église, alors qu'il est normalement choisi et désiré par certains baptisés, selon une décision qui ne relève que d'eux. C'est une différence importante avec d'autres lieux d'Église.

Liberté spirituelle

Notre tradition veut pratiquer « *un grand souci de la liberté spirituelle des séminaristes* » mais aussi de toute personne. Dans le cadre du séminaire, je l'ai déjà indiqué, on s'efforce de favoriser cette liberté spirituelle « *par la nette distinction entre la responsabilité du conseil [du séminaire] et celle du directeur spirituel* » (*Constitutions*

n° 14, ORA 4). Nous n'avons pas pour but de faire de tous ceux qui entrent au séminaire des prêtres mais de les aider à découvrir et réaliser leur vocation personnelle ! « *Car le Seigneur, c'est l'Esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* » (2 Co 3, 17). Ce souci de la liberté spirituelle va de pair, aujourd'hui, avec le besoin et la demande de cadres institutionnels et de conseils personnels qui sont à honorer : le rapport entre ces différents aspects évolue d'ailleurs dans l'histoire d'une personne, de l'Église et de notre société.

Conclusion

L'accompagnement spirituel selon l'École française veut contribuer à éduquer « le religieux de Dieu », c'est-à-dire celui qui reconnaît la grandeur de Dieu dans l'adoration, ou encore « l'homme intérieur », capable de reconnaître les appels de l'Esprit en Christ et d'y correspondre : c'est vrai pour tous les chrétiens. Jean-Jacques Olier voyait dans cette formation par l'accompagnement spirituel une condition essentielle pour « entrer dans le sacerdoce par la porte de la vocation » (*Mémoires* 3, 324). La direction spirituelle est donc une expérience fondamentale. Elle est « appelée à se poursuivre sous une forme appropriée après l'ordination », pour les prêtres. Elle « doit aussi aider le futur prêtre à assurer lui-même, le moment venu, le service pastoral de l'écoute et du dialogue personnel ». ■

NOTES

Les citations sont tirées des *Constitutions de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice* (abrégué en *Constitutions*) (2003) et du recueil : *Une pédagogie de la liberté. Notes pédagogiques sur la*

formation des prêtres aujourd'hui (2008), « La direction spirituelle » p. 30-40. Ces notes ont été élaborées par le Bureau d'études et de recherche de la province de France de Saint-Sulpice.

Accompagner dans la communauté de l'Emmanuel

Thomas Guist'hau
prêtre de la communauté de l'Emmanuel
et du diocèse de Nantes

Étant donnée la jeunesse (relative) de la communauté de l'Emmanuel dont je suis membre, mon propos ne peut prétendre se situer au même plan que les contributions qui précédent. Il est trop tôt pour dire que nous avons une tradition spirituelle spécifique. En revanche, nous avons une certaine pratique pastorale. C'est à partir de cette pratique que je voudrais partager avec vous les quelques points d'attention que nous essayons d'avoir dans l'accompagnement des vocations. J'utilise ici le mot accompagnement au sens large, au-delà de la pratique de l'accompagnement spirituel.

Permettre et encourager un enracinement dans la prière d'adoration et la découverte de la Parole de Dieu vivante. Celui qui construit la maison, c'est le Seigneur lui-même. C'est aussi lui qui appelle, nous le savons tous. Pour être accueillants aux vocations, nous faisons tout ce qui nous est possible pour aider nos jeunes à s'enraciner dans l'écoute de la Parole vivante, avec un objectif clair et explicite : la sainteté. Dans la communauté de l'Emmanuel, nous vivons cela dans le cadre de la « maisonnée », lieu hebdomadaire de partage et de prière fraternelle.

Veiller à ce que les jeunes aient un lieu pour se donner (évangélisation, compassion...). Le don de soi est une étape essentielle sur le chemin vers Dieu. Cela est vrai en particulier pour les garçons, qui n'ont pas le même accès à leur intériorité que les filles. Chez eux, l'en-

racinement dans la vie spirituelle passe par l'action concrète. Les lieux d'évangélisation permettent aussi de placer les jeunes en situation pastorale. Un accompagnement et une relecture de ces expériences est parfois l'occasion d'y découvrir un appel de Dieu.

Poser explicitement et systématiquement la question de la vocation, comme une question normale et nécessaire pour tout jeune chrétien. C'est une manière de dédramatiser le sujet et d'en faciliter l'accès. On sent que les mentalités évoluent positivement à ce sujet chez les jeunes que nous fréquentons. Au fond, toute activité chrétienne devrait comporter une dimension vocationnelle. En attendant, nous essayons d'intégrer systématiquement une activité « vocations » dans le programme d'une année.

Favoriser des contacts réguliers et fraternelles avec des prêtres et des consacré(e)s. Le meilleur moyen d'aider un jeune à se poser la question de la vocation est de lui en donner des images concrètes, et de préférence attractives. Cette disponibilité gratuite auprès des jeunes est très exigeante pour nous, en termes de temps mais aussi quant à l'image que nous renvoyons : suis-je un prêtre heureux et épanoui, ou au contraire accablé par la tâche, peu disponible et râleur ? Est-ce que j'aime l'Eglise, et suis-je capable d'en témoigner ? Autant de questions que me renvoient les jeunes que je fréquente...

Assurer un suivi personnel de chaque jeune, même si ce suivi n'est pas forcément de l'ordre de l'accompagnement spirituel. Il s'agit davantage d'une attention fraternelle. Dans le cadre d'une assemblée de prière ou d'une messe d'étudiants, par exemple, nous essayons de privilégier l'accueil des jeunes qui viennent. Là encore, organiser des temps plus gratuits (repas, sorties le week-end) permet de connaître chacun et de s'assurer qu'il a la possibilité de vivre les points mentionnés plus haut. ■

Une pratique de l'accompagnement spirituel aujourd'hui

Dominique Poirot
carme déchaux

Il y a certainement différents types d'accompagnement spirituel : le plus connu et pratiqué est celui qui se déroule à l'école des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Dans le passé, il y avait des prêtres « spécialisés » dans ce rôle de directeur spirituel. Aujourd'hui, des religieuses, voire des laïcs et des mouvements ou institutions nouvelles sont orientés vers une telle démarche.

Il m'est demandé de parler ici d'un accompagnement spirituel spécifique, celui d'un « frère père carme déchaux », âgé de 77 ans, qui a, sans l'avoir voulu, été amené à accompagner au soir de sa vie, dans le chemin de leur vie, des jeunes et des moins jeunes, dans la recherche de compréhension de leur vocation et de leur vie spirituelle ecclésiale. Mon long compagnonnage avec Jean de la Croix, Thérèse de Jésus et quelques autres de leurs disciples n'est sans doute pas étranger à la mise en œuvre simple et heureuse de cette activité dans l'Église. Aussi, je ne pourrai parler que de ma pratique aujourd'hui et tenter de lui donner un visage, malgré les réserves requises pour que nul ne puisse se sentir trahi dans la confiance mise en moi. Ceci dit en toute humilité et droiture !

Thérèse de Jésus et Jean de la Croix, grands maîtres espagnols du XVI^e siècle apportent en effet un enseignement très fécond quand à l'accompagnement spirituel.

Pour Thérèse de Jésus : « *Il est important que le directeur soit éclairé*, écrit-elle dans le *Livre de [s]a vie* (13, 16) : *j'entends, qu'il ait un jugement droit et de l'expérience. Si avec cela il possède la science, c'est parfait. Mais si l'on ne peut en trouver un qui réunisse ces trois avantages, mieux vaut qu'il possède les deux premiers, parce qu'on peut, en cas de besoin, consulter des hommes de doctrine.* À mon avis, ces derniers, s'ils ne sont pas adonnés à l'oration, seront peu utiles à des commençants ; cependant je suis loin de déconseiller les rapports avec eux... Une fois appuyés sur les vérités de la sainte Écriture, nous sommes sûrs de marcher droit. Quant aux dévotions niaises, Dieu nous en délivre ! » Thérèse rappelle par sa vie et ses écrits que l'on doit se soumettre à son directeur spirituel et être sincère envers lui. La volonté de Dieu finit par s'imposer, mais elle passe toujours par cette médiation. Thérèse a eu de nombreux guides spirituels, non par fantaisie, mais dans une quête de vérité.

Pour Jean de la Croix, le rôle du guide spirituel est principalement d'accompagner le disciple dans le chemin spirituel jusqu'à l'union à Dieu par amour... si Dieu le veut ainsi pour l'âme. Le disciple doit « *s'ouvrir à son maître spirituel clairement, intégralement, simplement, en toute sincérité* » (*Montée du Carmel* 2, 22, 16). Le guide spirituel est donc nécessaire au chrétien dès l'entrée dans le chemin vertueux et spirituel : au « *commençant* », pour l'aider à méditer et à choisir le chemin de la vertu, mais surtout au « *progressant* » pour l'encourager par l'enseignement de la foi pure et nue jusqu'au seuil de la contemplation. Là, le directeur spirituel doit savoir s'effacer devant l'Esprit saint. Jean de la Croix fait surtout le constat des mauvais guides dans l'Église. Parlant du guide comme du premier des aveugles, il réclame de lui ces qualités : « *Il faut qu'il soit instruit, prudent et expérimenté* » écrit-il dans le commentaire de *La Vive Flamme d'amour* (VFB 3, 30). « *Quand il s'agit de guider l'esprit, le savoir et la prudence sont des qualités fondamentales ; mais si l'expérience des voies très élevées fait défaut, le guide ne saura pas conduire l'âme que Dieu y fait entrer, il pourra même lui nuire extrêmement.* »

Les auteurs, du XVI^e siècle et jusqu'à une époque récente n'emploient pas le terme « accompagnement spirituel », mais celui de directeur ou maître spirituel.

Les écrits de Jean de la Croix et la connaissance de sa vie me sont cependant d'un grand secours, même si j'évite ordinairement de le citer explicitement. Là s'applique parfaitement l'adage bien connu : « *La culture, c'est ce qu'il reste quand on a tout oublié.* » Nous sommes dans l'aujourd'hui ! L'essentiel n'étant pas de répéter, mais d'utiliser ce qui a été vérifié et intégré de ses affirmations. Son expérience de la direction spirituelle (terme employé encore récemment) et ses multiples enseignements me sont en effet d'une grande aide. Il ne faut jamais oublier que l'acteur principal est bien l'Esprit saint, devant lequel le directeur doit savoir s'effacer : cela permet d'aller dans une grande liberté et de faire toute sa place à l'autre. Il me semble que l'important est d'avoir intégré ses enseignements, avec beaucoup d'autres, pour être « humblement » soi-même.

La description de l'âme humaine et la pratique assidue qu'a Thérèse de Jésus des directeurs ou des confesseurs ne sont pas sans demeurer également une aide très efficace.

Le but de la quête spirituelle est bien « *l'union de l'âme avec Dieu par amour* » à atteindre, ou plutôt à accueillir, si tel est le bon vouloir de notre Dieu.

Mais le chemin de la vie, dans le sensible et le spirituel, passe inévitablement par la nuit obscure : symbole très large qui permet de donner courage dans les épreuves rencontrées. L'on sait avec quelle violence Jean s'en prend aux directeurs spirituels ou confesseurs qui empêchent les personnes de rechercher ce but – la contemplation et l'union paisible avec Dieu – qui n'est autre que l'Évangile bien reçu.

Il semble évident que l'on ne peut s'ériger soi-même accompagnateur spirituel. La tentation serait grande alors d'utiliser en soi je ne sais quelle volonté de puissance et de domination, ce qui peut arriver, hélas, en réponse à des personnes qui attendent ce dirigisme ! Le passé et le présent ne manquent pas de tels exemples de dérives. Une attitude spirituelle de désappropriation est absolument nécessaire, dans la mesure où il y va de la fidélité de l'autre et de son bonheur. D'ailleurs, s'il le fallait, je pourrais exprimer mon admiration pour celui ou celle qui vient à moi, et plus encore mon indignité, ma pauvreté. Bien souvent, dans ma relation à Dieu et à la vie, j'expérimente ma faiblesse, voire un certain découragement, que je refuse dans la

foi, tel celui des hommes de Dieu, des prophètes ou des apôtres dans les Écritures.

Chaque accompagnement spirituel est dès lors original et différent. Cela tient de la personnalité de l'accompagné (âge, état de vie... et attente) et sans doute de la mienne, religieux et prêtre, dans le sillage de Jean de la Croix, de Thérèse de Jésus, et de bien d'autres. Ainsi, sous des formes diverses, j'accompagne une bonne cinquantaine de personnes. Sans décompter celles qui, avec le temps et la réputation, m'ont accordé leur confiance à un tournant précis de leur vie, rencontrant telle ou telle difficulté.

Il ne peut être que difficile de parler d'un tel sujet, tant il y va de l'intimité de la vie d'une personne, de l'essentiel qui meut toute son existence. C'est pourquoi, je ne peux que me borner à présenter ici quelques généralités.

Un exemple cependant : il y a une trentaine d'année, un jeune de 18 ans, employé de banque, vient me trouver en me disant qu'il a compris durant les fêtes de Pâques qu'il devait devenir prêtre. Mais il ne savait pas sous quelle forme. Après une assez longue réflexion et recherche communes, je lui ai conseillé de s'adresser à son évêque. Il est finalement entré dans le diocèse qui était le sien, restant à l'école de la spiritualité du Carmel. Le désir de vie religieuse ne le quittant pas, j'ai été amené à lui dire plusieurs fois : « Tu es bien là où tu es ! » Ce qu'il a répété plusieurs fois aussi et qui se vérifie avec le temps. Depuis lors, je demeure son accompagnateur spirituel avec bonheur et dans l'action de grâce.

Rappelant l'histoire de sa vie passée ou présente, la personne qui vient à vous est amenée à parler d'autrui ; le plus souvent alors il convient de ramener le débat à sa propre attitude spirituelle, à son comportement. Il conviendra par exemple d'expliquer la différence entre l'oubli et le pardon, de rappeler que, le plus souvent, Dieu seul peut nous permettre de pardonner du fond du cœur. De toutes les manières, trouver la paix du cœur est d'abord un problème avec soi-même. Donc, renvoyer la personne à elle-même, sans sombrer dans un psychologisme de bas étage, est de toutes les manières très important.

À la réflexion, il me semble que je n'ai aucun *a priori*, ni système construit de cette pratique de l'accompagnement spirituel, ce qui peut me faire penser que j'ai une pratique atypique de la chose.

La personnalité de qui vient à moi m'invite à m'adapter dans les rencontres qui permettent une relation vraiment originale avec chacun, qui tient de la perception de la personnalité de l'accompagné, de son mode déjà marqué de vivre sa relation à Dieu et aux autres... Éventuellement, il m'arrive de conseiller telle ou telle lecture : parole de Dieu dans les Ecritures, auteur spirituel...

L'entretien lui-même demande une totale disponibilité à l'autre, l'intention de discerner la volonté de Dieu sur lui et partant, la dépense d'une certaine énergie pour être présent au maximum. Un lien d'amitié spirituelle s'établit inévitablement, même si les composantes humaines trouvent toute leur place. Un regard d'amour sur la vie de l'autre devient comme un préalable.

L'attitude spirituelle de l'accompagnateur manifeste l'accueil avec amour de la personne. L'accompagné pourra avoir préparé la rencontre avec une ou plusieurs choses ou événements à apporter qui expriment des difficultés dans sa vie. L'accompagnateur pourra aider à discerner l'attitude la plus appropriée à avoir dans telle ou telle situation. Permettre à l'autre de s'exprimer sans juger... Encourager pour la suite dans la recherche de l'attitude spirituelle la plus juste qui soit... Aussi, le contenu des entretiens est très variable. Il permet, sous une forme ou sous une autre, l'expression de la relation à Dieu, aux autres... Ainsi la place faite à l'écoute – qui doit être la plus large possible – et à l'intervention de celui qui accueille : l'enjeu est toujours son issue qui doit apporter la paix du cœur.

Dans un climat de confiance, c'est tout le champ de la vie dans laquelle se situe la personne qui s'exprime. Selon son âge, le moment de sa vie, ce qu'elle a à vivre... les difficultés rencontrées, l'accompagné apportera ce qu'il vient de vivre ou est en train de vivre... L'ouverture dans la confiance de l'accompagné lui permettra de tendre toujours mieux vers la vie évangélique qui apporte le bonheur.

Jean de la Croix et Thérèse de Jésus ne connaissaient pas ce que l'on appelle de nos jours « les sciences humaines », en particulier la psychologie, encore moins la psychanalyse – et pour cause ! Ils ne manquaient pas cependant d'esprit de finesse et d'humanité dans leurs relations et surtout dans la guidance des âmes. Aujourd'hui, il est dommageable de ne pas en tenir compte, même si les démarches de la psychanalyse et de l'accompagnement spirituel se situent dans des approches différentes de la personne. Il est impossible, voire

dangereux de faire l’impasse sur l’apport des sciences humaines. L’accompagnateur spirituel doit manifester amour et prudence, sans que jamais la personne qui vient à lui ne se sente jugée.

L’effort de celui qui accueille sera de comprendre au maximum ce que la personne qui vient le rencontrer vit en elle-même de sa vocation baptismale, dans sa vie affective personnelle et relationnelle, au sein de son milieu familial, professionnel, social et amical. Comment, au cœur des différents moments de son existence, est-elle fidèle à la présence de Dieu, à la mission qui lui est confiée ? Une connaissance aussi précise que possible de « son » univers permettra de discerner ensemble la volonté de Dieu sur elle, à partir de son histoire personnelle et de son état de vie, de ses questions et des événements heureux ou des épreuves qu’elle traverse. Il y va de la réalisation de sa vocation humaine, baptismale, dans les choix de vie déjà faits ou à faire pour la mise en pratique de la Parole de Dieu.

Il arrive que la personne demande conseil dans un contexte de vie difficile à gérer, pour trouver le comportement personnel, religieux, social le plus juste et approprié. Des exemples assez communs et extérieurs peuvent être donnés : la manière de prier, la pratique du jeûne et de la pénitence, la manière de vivre sa sexualité, telle ou telle relation, l’opportunité de dire ou ne pas dire telle chose... L’accompagnateur doit parfois interroger sur le bien-fondé d’un comportement, pour en discerner l’authenticité évangélique. La vérité d’une expérience spirituelle se vérifie le plus souvent dans la manière de vivre.

Le contexte concret de la vie personnelle, familiale ou sociale, professionnelle, répétons-le, revêt une grande importance. Le moment venu, l’accompagnateur se trouve dans la situation où il peut porter un jugement, par exemple sous forme d’interrogation : tel comportement, telle réaction est-elle appropriée dans pareille circonstance ? sans jamais oublier de rappeler l’immense ouverture du cœur de Dieu. Chaque difficulté renouvelle, dans la grâce d’une perception plus évangélique, le sens de Dieu, de soi et des autres... Mais ce qui doit grandir chez l’accompagné, c’est l’esprit de liberté. Un conseil donné et motivé pourra ne pas être suivi, un jugement porté pourra ne pas être reçu. Cela n’est pas important si le choix fait par l’accompagné est rapporté dans la confiance.

La parole de l'accompagnateur sera aussi variée que la démarche de l'accompagné le requiert. C'est une relation à trois qui s'instaure avec la présence invisible de l'Esprit saint. Il y va de l'actualité de l'Évangile et du Royaume de Dieu : rechercher ensemble la vérité dans l'amour.

Dans cet accueil régulier et une totale disponibilité, l'accompagnateur a un rôle de grand frère. Il peut être amené à encourager pour la traversée des nuits ou des épreuves, par le rappel de la fidélité et de la miséricorde de Dieu, par l'invitation à développer une vie de prière plus appropriée, à mener le combat spirituel dans tel ou tel domaine de la vie personnelle, par l'indication de lectures adaptées à sa requête ou à son attente première, le rappel d'attitudes à adopter après l'analyse de ses échecs... Nous sommes toujours en deçà de l'amour de Dieu, mais nous avons toutes les raisons d'accueillir la paix et le bonheur qu'il veut pour chacun de ses enfants. Jean de la Croix a eu cette si belle parole : personne ne venant à lui ne doit le quitter avec tristesse.

Suite aux difficultés rencontrées dans la prière ou la vie, l'attitude intérieure la plus appropriée sera généralement conseillée : elle va souvent dans le sens de l'accueil de la passivité spirituelle, dans les grands enseignements de Jean de la Croix sur la « nuit ». Les grands enseignements de Jean et Thérèse sur la vie d'oraision trouveront leur place, selon les capacités, voire l'originalité de chacun. Effort dans le développement d'une vie d'oraision plus structurée, ou attitude simple d'accueil de la présence de Dieu, telle que l'enseigne Laurent de la Résurrection ? Thérèse de l'Enfant-Jésus saura apporter, par son génie, l'attitude spirituelle la plus adéquate à trouver...

Souvent, le sacrement de la réconciliation conclura l'entretien, à moins que l'accompagné demande de l'inaugurer par là. S'il clôt l'entretien, il reprend habituellement des choses exprimées, dans l'action de grâce et un jugement sur soi plus sévère. L'examen de conscience est alors davantage un propos d'attentions pour l'avenir qu'un retour statique sur le passé. Jamais, ou alors très exceptionnellement et à partir d'une intention précise d'entrer dans cette pratique du sacrement, je n'en ai proposé la célébration. Le pouvoir de remettre les péchés est pour moi, et je l'exprime souvent, l'Évangile qui se poursuit dans notre vie : le Christ vient à notre rencontre, en nous remet-

tant nos péchés, dans la foi il nous libère. Le plus souvent, nous avons à nous en remettre à Dieu lui-même pour la connaissance de notre péché, qui est de « manquer à Dieu » selon l'expression de Laurent de la Résurrection et de ne jamais pouvoir aimer comme Dieu aime.

Les rencontres d'une heure en moyenne se fixent ordinairement de mois en mois, ce qui facilite l'emploi du temps, établit une relation stable et favorise la mémoire de part et d'autre. Ainsi le contenu de l'échange et l'aide continue sont un soutien dans le but recherché par l'accompagné dans le chemin de sa vie spirituelle et relationnelle.

Une relation privilégiée, en effet, s'instaure entre deux personnes dans la recherche du vouloir de Dieu et dans la liberté. D'où l'importance de cette pratique de l'accompagnement dans l'Église. Saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel* 2, 22) avance des témoignages bibliques en ce sens : Moïse et Aaron, Pierre et Paul, etc.

En quittant la personne, j'ai fréquemment l'intention de lui laisser, dans un geste de sympathie, une parole de vie : Dieu est patient. Je le fais donc ordinairement. Ce qui importe, c'est la persistance et la cohérence maintenues de l'entretien confiant. La personne se livre elle-même ou elle reconnaît l'œuvre de Dieu en elle. Elle vit d'espérance. Quand une correspondance est amorcée, sauf exception, le contenu est repris à la rencontre régulière. Le dialogue se poursuit sur le mode de la parole orale délivrée. Chaque entretien ne devrait pas prendre fin sans qu' « une parole de lumière et d'amour » selon la manière de Jean de la Croix, soit emportée sous une forme ou sous une autre, afin que la personne s'en aille dans la paix et l'espérance pour retrouver la vie qui est sienne. Alors, le désir de revenir va le plus naturellement de soi : la date suivante en est le plus souvent fixée. ■

L'accompagnement spirituel en amont de la formation au ministère

Benoît Bertrand
supérieur du séminaire Saint-Jean, Nantes

À y réfléchir de plus près, cette question n'est pas simple... Pour tenter de l'honorer, il me faut donc cibler le particulier (l'accompagnement spirituel et la perspective du ministère de prêtre) et non pas les fondamentaux de l'accompagnement largement évoqués durant la session.

Pour examiner ce sujet, j'ai relu avec intérêt un certain nombre de lettres rédigées par les candidats à l'entrée au séminaire. Ces documents sont fort intéressants puisqu'ils retracent leurs itinéraires humains et chrétiens et, souvent, situent l'importance de l'accompagnement spirituel. Ma réflexion s'inspire aussi, bien sûr, de mon expérience au séminaire interdiocésain des Pays de la Loire : dix années d'accompagnement spirituel des séminaristes comme membre de l'équipe animatrice et, depuis cinq ans, la mission de supérieur de cette maison qui accueille également quelques séminaristes venant de l'océan Indien.

En toile de fond, trois remarques

Les chemins qui conduisent un jeune à entrer en année de fondation spirituelle, en propédeutique ou au séminaire, ne permettent pas de dégager de parcours type. Chacun a son itinéraire, son histoire... Certains présentent un chemin rectiligne, d'autres un

parcours plus accidenté ou atypique. Chacun arrive, en tout cas, avec ce qu'il est. Mais je constate que beaucoup entrent au séminaire parce qu'ils ont, un jour, demandé de l'aide, souvent à un prêtre... Un accompagnement marqué par la qualité d'une écoute, la relation confiante et le questionnement respectueux. Voici ce qu'écrivit un séminariste : « *Etre accompagné m'a permis dans un climat de confiance de poser mes questions, d'y mettre de l'ordre et surtout d'avoir un suivi, de pouvoir observer avec le temps une progression. L'accompagnement a eu du sens pour moi car il s'inscrivait en effet dans la durée et la régularité. J'ai pu prendre du recul par rapport à différentes situations (familiales, amicales, ecclésiales...) et ainsi apprendre à ne pas réagir sous le coup de l'émotion. Quant au projet d'être prêtre, l'accompagnement m'a permis d'accepter, d'abord pour moi, cette question de l'appel. Plus généralement, ce qui a été important fut de pouvoir mettre des mots sur ce que je vivais. J'ai reçu quelques conseils humains et spirituels qui m'ont permis de grandir sur le chemin de la liberté. J'ai appris, progressivement, ce que signifiait le mot "discernement". J'avais besoin de temps, avec l'assurance de la discréction. Jamais le prêtre n'a répondu à ma place.* » D'autres séminaristes, nombreux, confirmeraient combien l'accompagnement spirituel les a aidés à se déterminer dans leur choix. De notre côté, nous pensons qu'un accompagnement régulier avant l'entrée en formation rend celle-ci moins fébrile, plus sereine et plus libre.

Cet accompagnement se situe dans tout un contexte social, amical, ecclésial que je ne peux décrire ici. Mais ces jeunes hommes sont bien de leur temps. Certains ont eu une expérience amoureuse. La promesse du célibat suppose ainsi toute une réflexion. Un frère précise que cet engagement nécessite de faire « *mémoire de leur histoire, qui ne rend pas forcément le choix plus facile. Cela peut donner une maturité à cette décision ; cela peut aussi la fragiliser. Le choix du célibat est difficile dans une société érotisée où la chasteté est dévalorisée.* » Ces jeunes adultes doivent alors découvrir, entre autre dans l'accompagnement spirituel, s'il est, pour eux, possible.

Une constante : dès que l'idée d'être prêtre prend racine, elle engage la personne dans une longue recherche : trois ans, cinq ans... dix ans ! On la fuit, on lutte, on s'étourdit dans une vie souvent très active, tout en aspirant au silence pour s'arrêter et se poser quelques bonnes questions. Il y a donc fréquemment l'expression

d'un combat avec soi-même, avec Dieu. Une longue recherche s'engage. Un jeune confrère se rappelle : « *Un prêtre de ma paroisse m'a demandé : que vas-tu faire de ton existence ? J'ai fait une première erreur : je lui ai répondu que j'allais y réfléchir. La deuxième erreur, ce fut effectivement d'y réfléchir. Et cela a duré sept ans.* » Un séminariste dira : « *Malgré les quelques perches qu'il me tendait, il m'a fallu un an et demi pour que j'accepte d'aborder la question du sacerdoce avec mon père spirituel.* » Il me semble qu'il y a là un fait majeur pour l'accompagnement : acquérir le sens de la durée, de la patience et des longs cheminements. Comment temporiser devant une décision hâtive ? Comment aussi, lorsque le moment est venu, inviter à poser un choix ? Entre immédiateté et indécision, le rapport au temps est souvent vécu comme éprouvant.

Quelques notes caractéristiques

Après ces remarques introducives, je voudrais regarder les traits plus marquants de cet accompagnement en amont de la formation presbytérale. J'en souligne six.

Accompagner sur un chemin toujours singulier

Un point est clair : ce ne sont pas les besoins de l'Église en prêtres qui ont mobilisé les jeunes, au départ. Leur cheminement s'amorce à partir d'interrogations sur le sens de leur vie. Plusieurs évoquent la perception d'un vide, d'un manque, d'une attente plus profonde. C'est par une vie intérieure plus profonde et la participation à une vie ecclésiale plus intense qu'une maturation s'opère ensuite. On pourrait synthétiser ou schématiser leur démarche en trois étapes. C'est à l'une ou l'autre de ces étapes que débute alors un accompagnement :

- La question du sens et de l'orientation globale de leur vie se pose à partir d'un projet déjà en place, qu'il soit universitaire, professionnel, que ce soit aussi le projet de fonder une famille...

- La réponse à cette question est perçue dans la ligne d'un appel de Dieu, d'un service qui engage plus radicalement et prend la forme du don de soi, celui d'une consécration. Dans ce contexte, le lien à la personne du Christ est essentiel. « *Servir le Christ et mes frères* » est une expression qui revient souvent dans leurs lettres.
- C'est alors que la figure, plus concrète, du prêtre apparaît, comme une manière de servir le Christ et les frères. Et du coup, la question arrive : « *Prêtre, pourquoi pas moi ?* » Pour eux, le prêtre est celui qui est consacré dans l'Église et porte visiblement le souci de l'annonce de l'Évangile et de la communication de l'espérance chrétienne.

L'accompagnement spirituel s'inscrira ainsi dans l'une ou l'autre de ces étapes repérables.

Initier à la relecture de vie

Il est rare que ces personnes en recherche n'aient pas vécu, d'une manière ou d'une autre, un ou des « accompagnements spirituels » à l'occasion de pèlerinages, de JMJ ou bien encore – sans que cela soit nettement identifié – lors d'une pratique, plus ou moins régulière, du sacrement de la réconciliation. Sans doute, également, les premières expériences d'échanges en équipe représentent, pour eux, une initiation au partage, à la relecture d'expérience et à l'écoute de l'Esprit saint. Certains ont l'expérience de cette relecture de vie par leur participation à des mouvements : MEJ, CVX, JOC, aumônerie, groupe jeunes professionnels...

Dans l'accompagnement spirituel régulier, il s'agira d'initier à la relecture de vie en partant de ce qu'est la personne : « *Pars d'où tu es, sinon tu n'arriveras nulle part* », disait saint François de Sales. Pour beaucoup, l'exercice sera cependant nouveau et paraîtra parfois un peu formel. En évitant les pièges de relectures nostalgiques et un peu narcissiques qui perdent de vue la quête du Seigneur et de sa volonté, l'accompagnateur proposera des pistes pour revenir sur ce qui fait la vie du jeune en recherche, non pas seulement pour la raconter mais pour la goûter, pour qu'il apprenne à habiter sa propre demeure et à mieux se connaître lui-même : revisiter son histoire,

consolider les fondations, étayer et découvrir ce qui est fragile ou obscur. Au regard de son âge, qu'en est-il aussi de son insertion sociale, de son autonomie vis-à-vis de sa famille ?

En sachant qu'un signe ne fait pas signe mais que plusieurs signes font signe... il s'agit de ressaisir les moments et les lieux, les rencontres, les événements et les interpellations où la personne a perçu un appel du Seigneur à consacrer sa vie comme prêtre. Un séminariste se souvient : « *Un aumônier m'a interrogé : sais-tu s'il reste une chambre de libre au séminaire de Nantes ? J'ai alors commencé la relecture de ma vie avec un prêtre.* »

La relecture de vie aidera aussi à relire la présence du Seigneur dans les études, le travail professionnel, les liens affectifs avec les ami(e)s... Un regard sera aussi posé sur la relation à l'argent, au pouvoir, à la détente... et en situant tout cela dans le contexte plus global de l'appel perçu. Cette relecture est appelée aussi à s'inscrire dans la prière personnelle et la liturgie chrétienne...

Affermir une vie chrétienne

L'accompagnement spirituel en amont de la formation, pendant plusieurs mois et quelquefois plusieurs années, veut aider ce chrétien qui s'interroge sur une vocation de prêtre à conduire sa vie en cherchant la volonté de Dieu et en y répondant dans un libre don de lui-même. L'objectif de cet accompagnement est donc aussi d'affermir une vie chrétienne : devenir disciple de Jésus, se laisser guider par l'Esprit, se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu... Or, « *on ne peut aider quelqu'un à discerner la volonté de Dieu sans former positivement, apprenant à prier, à rencontrer en vérité Jésus-Christ. Une des tâches majeures du directeur est d'initier à l'expérience de la prière, à la patience et à la continuité qu'elle implique.* » Souvent la pratique eucharistique dominicale est régulière, parfois même au cours de la semaine, certains célèbrent tel ou tel office de la Liturgie des Heures... Mais l'expérience de la prière quotidienne est plus laborieuse. Il me semble important que ces personnes développent le goût du silence, de l'intériorisation et de la prière personnelle. Dans le cadre d'une vie étudiante ou professionnelle, souvent très active parfois même fébrile, la direction spirituelle pourra proposer quelques apprentissages pour

une vie d'oraison. À l'entrée en formation, le statut de l'Écriture, par exemple, n'est pas souvent bien réfléchi avec parfois quelques réflexes fondamentalistes. Les grands repères de la vie théologale et morale demeurent incertains. Quelle célébration régulière du sacrement de la réconciliation ? La vie spirituelle se résume parfois à une accumulation de pratiques liées à de multiples expériences spirituelles qui procèdent par empilement. Dans ces conditions, comment accompagner sur un chemin d'unification ?

Un engagement apostolique au service des enfants, l'animation d'un groupe en aumônerie, la qualité d'attention au monde, la façon de mener ses études... Tout cela peut être repris avec une question : qu'est-ce qui fait ma prière ? Qu'est-ce qui la remplit, la trouble ou la fait évoluer ?

Réfléchir au célibat comme une suite du Christ, Pasteur des pasteurs

Jean-Paul II écrira dans son exhortation apostolique *Pastores dabo vobis* : il faut préparer le futur candidat « à connaître, estimer et aimer le célibat... non comme une simple norme juridique, mais comme une valeur profondément liée à l'ordination ». La personne accompagnée est-elle apte à exprimer, avec suffisamment de vérité et de sérénité, sa position vis-à-vis du célibat sacerdotal ? Quelles sont alors les motivations de ce choix ? Si le célibat est choisi par mésentente du mariage, pour refuser sa sexualité ou au contraire la survaloriser, pour acquérir de l'indépendance et être plus autonome, il ne sera pas vécu de façon chaste et heureuse. En ce domaine, une prise de parole en direction spirituelle est incontournable pour choisir et pour vivre un célibat, chaste, continent et heureux... Un échange simple, marqué par la sincérité et un peu d'humour est un bon signe de liberté intérieure. En lien avec la question du célibat sacerdotal, une réflexion sur les différents états de vie doit pouvoir s'engager. Comment, plus généralement, la personne vit-elle sa relation à elle-même et aux autres ? Comment aussi se comprend-elle dans ces relations ?

Par ailleurs, la structuration psychosexuelle demande une grande attention. Il ne s'agit pas ici de traiter de ce sujet, mais si le renoncement au mariage ne fait pas signe, pour celui qui souhaite s'engager,

c'est que, précisément, il n'y a pas de renoncement... si la signification de l'alliance Christ-Église est rendue impossible par l'amour du semblable, ces hommes ne seront pas appelés au ministère ordonné et devront, en conscience, orienter leur vie autrement¹. Par ailleurs, les relations pastorales aux femmes sont parfois problématiques. L'accompagnateur ne doit pas, bien sûr, être inquisiteur ou soupçonneux mais tenir compte d'un fait de société : nous vivons dans un contexte plus permissif où les mentalités évoluent rapidement. Il convient donc de rester vigilant pour ne pas leurrer de possibles candidats à l'ordination. J'ajoute trois remarques :

- On ne peut ignorer, dans l'accompagnement dont la visée est théologale, la dimension psychologique... et la nécessaire formation à ce sujet.
- Il est bon que ces réflexions s'accompagnent aussi d'une parole au for externe (par exemple, lors des WE de formation avec les SDV) qui pourra susciter, ensuite, un échange au for interne.
- La droiture, l'ouverture du cœur sont des dons précieux que l'accompagnateur doit demander à Dieu pour son dirigé. Il n'est jamais facile de dévoiler ses pensées secrètes à un autre, à Dieu et, parfois, à soi-même.

Guider vers une vie en Église diocésaine

Un certain nombre de jeunes présentent une conscience assez vive de leurs racines familiales, de leurs attachements humains, de ce qui fait leur terreau ecclésial. Ils sont bien de quelque part : engagés dans une aumônerie d'étudiants, une paroisse, un mouvement, un service de leur diocèse... Ils connaissent quelques prêtres, ils ont rencontré leur évêque, ils savent ce qu'ils ont reçu de cette Église particulière. Le ministère diocésain semble se dessiner comme naturellement : ils veulent servir cette portion-là du peuple de Dieu...

D'autres, dans un contexte plus nomade, n'ont pas spontanément de liens particuliers avec un diocèse. Les déménagements successifs, les études en France ou à l'étranger, les voyages mais aussi les contacts avec des communautés chrétiennes de sensibilités variées rendent le choix du diocèse plus délicat ou hésitant. Pourtant,

c'est bien par un évêque qu'ils seront envoyés vers une année de fondation spirituelle ou un séminaire. Un diocèse prendra financièrement en charge leur formation. Il faudra donc qu'ils se déterminent.

En fonction de l'histoire des personnes, le père spirituel aura, progressivement – et ce n'est pas le plus facile à cause parfois d'un manque de confiance envers les institutions diocésaines – à évoquer, la perspective d'une vie diocésaine, bien concrète, avec ses atouts et ses limites. Nous le savons, le choix posé à un moment donné pourra aussi, durant la formation, s'affermir – en particulier avec les insertions pastorales – ou se modifier. D'une certaine manière, se déterminer pour le service d'un diocèse, non pas d'abord en fonction de la personnalité de l'évêque en place mais en tenant compte de ses racines, de son tissu relationnel, de ses engagements, met un certain réalisme dans le choix, oblige à un discernement effectif et non seulement virtuel. Le candidat découvrira, ensuite, que ce choix fait partie de son identité de prêtre diocésain, qu'il devra connaître et aimer son diocèse pour, un jour, mieux le servir et y être incardiné.

Conduire vers des décisions raisonnables

J'évoque à présent quelques points plus particuliers...

- Le père spirituel pourra s'interroger sur la manière dont son dirigé considère sa relation aux études à la lumière son projet d'entrer au séminaire. Les études sont parfois perçues comme une perte de temps : « *Je ne passerai pas mes examens.* » Comment, alors, aider le jeune à découvrir que le sérieux qu'il mettra à mener son cursus universitaire sera aussi, pour lui, une façon de grandir en maturité, d'acquérir des compétences méthodologiques et intellectuelles, de ne pas disqualifier la raison au profit des émotions et de l'instant, de prendre tout simplement au sérieux son devoir d'état.

Exemples : l'entrée en année de fondation spirituelle stimule-t-elle ou relativise-t-elle le devoir d'état ? Après quatre ans en école d'ingénieur, va-t-on renoncer à passer un diplôme ? Il nous faut aussi être vigilants par rapport aux lectures fondamentalistes : « *Laissant tout, ils le suivirent* » ! Ceci étant dit,

une question peut légitimement se poser pour des études longues (médecine, par exemple).

- Une décision raisonnable doit aussi être réfléchie lorsqu'on quitte le monde du travail. Coupe-t-on les ponts, de façon absolue, avec une entreprise ou envisage-t-on des passerelles avec la vie professionnelle antérieure ? Quand on est en CDI, va-t-on démissionner, prendre un congé sans solde ou demander une mise en disponibilité ?
- La question d'éventuels emprunts, de dettes ou impôts doit aussi être regardée et accompagnée. Habituellement, on n'entre pas au séminaire avec des impayés.
- Le rapport aux parents – à la mère en particulier –, la façon dont une famille accueille ou non un projet de vocation sacerdotale peut induire des choix de prise de distance favorisant la liberté devant d'éventuels conditionnements.
- Des problèmes graves de santé physique et psychologique, des questions d'ordre psychoaffectif, des difficultés patentées par rapport à l'équilibre humain et à la construction de la personnalité peuvent conduire l'accompagnateur spirituel – avec l'apport souvent nécessaire d'une parole institutionnelle, au for externe – à inviter la personne à réorienter son projet de vie. Il vaut mieux, pour le candidat potentiel et pour l'institution qui pourrait un jour l'accueillir, arrêter le cheminement dans une phase initiale plutôt que de reporter, à plus tard, une décision inéluctable pour aboutir finalement à une incompréhension, une détresse et un désarroi plus forts encore.
Il y aura aussi à mettre en perspective le « oui » de l'entrée au séminaire avec les autres « oui » et « me voici » qui ponctuent l'ensemble de la formation au ministère de prêtre.
- Dans les mentalités actuelles, l'entrée au séminaire équivaut à vivre, en termes de rupture, une sorte d'entrée au couvent... Comment préparer les candidats à envisager l'une ou l'autre prise de distance ? Comment les disposer à une vie commu-

nautaire dans laquelle ils auront à s'investir ? Il s'agit bien d'une décision hors du commun, dont le caractère atypique est perçu comme un acte héroïque dans la société d'aujourd'hui. Ces jeunes gens ont aussi besoin de s'entendre dire qu'ils sont normaux !

Prolongements

Des règles précises

Au moment où la question du ministère de prêtre se fait présente, voire très pressante, il est bon de savoir que, pour discerner la volonté de Dieu, on doit éviter de papillonner d'une rencontre à une autre, d'un conseil à un autre. Le risque est alors de n'écouter que soi en croyant écouter les autres... Les membres du SDV peuvent aider à choisir un accompagnateur. L'accompagnement se fera dans le respect de la liberté de chacun.

« Spécialement lorsqu'il s'agit de l'orientation vers le ministère, le directeur doit être attentif à bien se situer. Il peut et doit aider à discerner la valeur des désirs et des motifs, à approfondir les significations. Il peut interroger, inviter à mieux considérer les risques et les enjeux. Son rôle est d'abord d'aider la délibération et de veiller aux conditions du choix. Il n'a pas à prendre la place du dirige. Il doit toujours lui rappeler que la décision relève de sa responsabilité personnelle. Cependant, lorsque le directeur acquiert la conviction que le dirige commet une grave imprudence, ou que sa décision est trop hâtive, il doit en conscience le lui dire... En revanche, il peut assurer le dirige que son choix lui paraît fait sérieusement et dans la vérité... et donner ainsi un gage de paix sous le regard de Dieu. »

S'il prolonge la sollicitude pastorale de l'évêque et représente, au for interne, l'altérité ecclésiale, l'accompagnateur spirituel évitera de porter des responsabilités de type institutionnel. Il est situé, avant tout, du côté de la liberté du candidat. Il est donc souhaitable que le père spirituel, en plus de cet accompagnement, ne soit pas amené à

exercer d'autorité institutionnelle sur le discernant. Ce dernier point semble d'autant plus fondamental que les responsables des SDV et les délégués diocésains pour la formation au ministère peuvent être tentés d'accompagner spirituellement une personne et se trouver, du coup, liés au for interne. Cela, bien sûr, n'est pas rédhibitoire mais peu souhaitable.

Les empêchements

Dans sa sagesse, l'Église reconnaît un certain nombre d'empêchements pour les ordres sacrés. Cela nous est précisé en particulier dans le *Code de droit canonique*. Par expérience, les confrères qui travaillent dans les séminaires mesurent bien, parfois au terme d'un premier entretien avec leur dirigé, que celui-ci ne pourra jamais devenir prêtre et n'aurait même jamais dû entrer en formation. De quoi s'agit-il ? De problèmes liés à une maladie évolutive sévère, à une pathologie psychiatrique, à des phases dépressives graves conduisant à une ou plusieurs tentatives de suicide, à de sérieuses difficultés liées à l'orientation sexuelle...

Parmi les empêchements dit « perpétuels » pour la réception des ordres (canon 1041), on relève : « *Celui qui est atteint d'une forme de folie ou d'autre maladie psychique... celui qui, d'une manière grave et coupable, s'est mutilé ou a mutilé quelqu'un d'autre ou celui qui a tenté de se suicider.* » Le Code nous invite aussi à la prudence vis-à-vis des néophytes. Leur discernement – avant une entrée au séminaire – devra être suffisamment éprouvé. Même si cet aspect n'est pas souligné dans le Code, on restera vigilant face à de possibles perversions pédophiles.

Je ne reviens pas sur les critères de discernement vocationnel au sujet des personnes présentant des tendances et conduites homosexuelles².

De toute évidence, les accompagnateurs spirituels doivent connaître ces empêchements pour éviter qu'un jeune ne s'engage sur un chemin qui pourrait aboutir à de véritables catastrophes en termes de transgressions et de passages à l'acte.

Accompagnement spirituel et modèles d'identification

Dans un contexte où les figures paternelles sont souvent blessées ou absentes, il est important que l'accompagnateur spirituel, lors de supervisions, prenne la mesure de ce qui se joue dans sa relation d'accompagnement en termes d'identification et d'impact par rapport à ces personnes dont l'image du père est abîmée. Le père spirituel doit aussi être conscient qu'il accompagne pour un temps, avant une éventuelle entrée au séminaire... et donc probablement un temps souvent assez court. Cet aspect est certainement frustrant pour lui... Un détachement sera aussi à opérer pour celui qui est accompagné. L'accompagnateur devra donc gérer une proximité/distance avec son ancien dirigé quand celui-ci cheminera, au séminaire, avec un autre prêtre.

La formation des accompagnateurs

Cette question spécifique de l'accompagnement spirituel des personnes réfléchissant à la vocation de prêtre nous renvoie, plus largement, à la pratique de l'accompagnement dans nos diocèses. Quelles sont les ressources locales dans un diocèse ou une province ? En lien avec les conseils épiscopaux, peut-on en faire l'inventaire ? Comment, par ailleurs, inscrire cet accompagnement dans un cadre plus ecclésial ? N'y aurait-il pas la possibilité de proposer une liste d'accompagnateurs ? La question est aussi celle d'une réflexion sur les enjeux psychologiques de la direction... D'où cette proposition : le Service national des vocations ne pourrait-il pas élaborer une sorte de charte pour les accompagnateurs spirituels, proposant ainsi quelques repères ou règles de sagesse plus spécifiques pour l'accompagnement d'éventuels futurs séminaristes ? ■

NOTES

1 - Cf. *Ratio des séminaires de France*, 1998 ; *Instruction Homosexualité et ministère ordonné*, 2005.

2 - Cf. les recommandations données par l'instruction romaine et les directives de la *Ratio des séminaires*.

Discerner un service du Christ

Rita Crivelli
religieuse du Sacré-Cœur de Jésus

Quelques mots de présentation. Après une formation philosophique et théologique, mes champs d'expertises sont le travail en pastorale, la formation, l'accompagnement spirituel, les retraites, l'aumônerie étudiante, la formation des adultes en Église. Depuis 2003, je suis maîtresse des novices – avec des novices depuis 2005 – pour les provinces de Belgique et de France de la Société du Sacré-Cœur, dans la famille ignatienne.

Nous participons aux inter-noviciats de Chevilly-Larue en première année et aux deux années de l'inter-noviciat ignatien. Ainsi vais-je parler de l'accompagnement spirituel au cours du noviciat. Je suis moi-même accompagnée et supervisée ; je participe à un groupe de supervision du point de vue plutôt psychologique. Je vous propose une relecture de mon expérience actuelle, de ma manière de faire, de ce que ce j'ai reçu de la tradition de ma congrégation et de mon propre chemin d'accompagnée.

Introduction

Mon propos est situé : la vie consacrée, comme religieuse apostolique du Sacré-Cœur et ignatienne ; mon expérience est posée dans le contexte d'un noviciat qui utilise les moyens propres à sa tradition

spirituelle. La pédagogie ignatienne, qui est celle de l'accompagnement au noviciat, est un moyen, au service du discernement d'une vocation spécifique et d'une expérience spirituelle. La pédagogie ignatienne n'est pas réservée à ceux et celles qui désirent devenir religieux ou religieuses apostoliques « ignatiens » comme l'indique l'accompagnement de retraites dites « choix de vie ».

Mais dans ma congrégation, et à l'étape du noviciat, l'expérience spirituelle vécue au cours de la grande retraite¹ est appelée à se déployer, s'incarner, se confirmer tout au long des deux années qui préparent d'autres décisions : demander à faire les premiers engagements ou partir. Le temps du noviciat est le temps privilégié de l'approfondissement de l'élection (décision prise dans l'expérience spirituelle de la retraite) et de sa confirmation (ou non) dans le réel, puisque c'est aussi un temps d'initiation à la forme de vie désirée.

L'accompagnement spirituel est situé dans un contexte où la question du discernement en vue d'une décision est clairement posée. Il convient donc de mettre en place un cadre, des moyens, une pédagogie au service de ce discernement et de repérer comment ces éléments jouent ensemble à cette fin.

Le contexte

Une expérience spirituelle où la question d'un discernement en vue d'une décision est clairement posée. Un choix – posé en entrant au noviciat – orienté vers les premiers vœux dans l'institut. Pour parler du noviciat, je prendrai l'expérience et le cadre des Exercices spirituels de saint Ignace. Pour nous, religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, pédagogie et expérience spirituelle des 30 jours se déplacent tout au long du noviciat. Le cadre des Exercices – la pédagogie comme l'expérience spirituelle qu'ils préparent – sous-tendent le cadre, la pédagogie du noviciat et l'expérience spirituelle vécue.

Une première remarque : les Exercices sont un chemin au service d'une expérience spirituelle. Cette expérience n'a d'autre raison d'être que la rencontre, l'union à Dieu et, en conséquence, l'engagement à vivre de cette union. Ces Exercices sont le fruit d'une

expérience spirituelle, celle d'Ignace de Loyola, relue comme un chemin pour se disposer à la rencontre et à l'union à Dieu, afin de se décider à orienter sa vie dans une forme concrète de la suite du Christ dans l'Église, pour le monde. Au cœur de l'expérience des Exercices spirituels, il y a l'élection ou décision que l'on prend pour sa vie, qui demandera à être confirmée dans la suite de la retraite et dans le réel !

Une deuxième remarque : la confirmation de l'élection dans le réel ne réside pas dans l'attente d'un signe qui viendrait « dire » que le choix de cette forme de vie est la volonté de Dieu. Il s'agit plutôt de l'entendre comme un choix, volonté d'un sujet qui s'est préparé, avec le grâce de Dieu, à engager sa vie. La liberté et la responsabilité de la personne sont engagées ; elle choisit de répondre à l'appel profond de vivre la suite du Christ, sous une forme particulière.

Par confirmation dans le réel, on peut entendre ce qui est donné – dans la vie du sujet – à travers les consolations, désolations, les hauts et les bas, comme chemin de croissance, de vie, de dynamisme, d'unification du sens de la vie, etc. Cette confirmation se donne à lire dans un cheminement. Dieu confirme sa fidélité, sa présence et son soutien sur ce chemin choisi².

Un cadre, des moyens, une pédagogie...

Le noviciat comme déploiement, mise en œuvre dans un temps et un lieu donné – l'expérience spirituelle des 30 jours – en vue de confirmer ou pas un choix déjà posé, une élection.

Le livret des *Exercices*³ s'ouvre par une série de vingt points d'attention, des annotations, pour aider celui (celle) qui donne les Exercices et celui (celle) qui les reçoit. Ces annotations, au service de l'expérience spirituelle des 30 jours, peuvent aussi être une aide pour accompagner un noviciat, cette démarche où une personne et un institut essaient de discerner un appel spécifique de la suite du Christ. Elles donnent des indications pour se disposer à vivre cette relation, dans la foi, la confiance réciproque, dans un *a priori* de bienveillance⁴ et à poser ensemble un cadre et lui donner sens.

Le noviciat : un cadre et des moyens

Ignace écrit : « *On appelle exercices spirituels toute manière de préparer et de disposer l'âme pour écarter de soi tous les attachements désordonnés et, après les avoir écartés, pour chercher et trouver la volonté divine dans la disposition de sa vie en vue du salut de son âme⁵.* » Un peu comme l'aventure des 30 jours que proposent les Exercices spirituels, le noviciat est une proposition organisée dans l'espace et dans le temps. La personne engagée s'exerce pour se préparer et se disposer à trouver, chercher, connaître, aimer Dieu dans sa vie, et à répondre à son appel de manière à choisir la Vie, à partir du point où elle se trouve. De même que, dans les Exercices, le retraitant accepte qu'il y ait celui qui donne les Exercices et celui qui les fait, de même il est demandé à la novice d'accueillir l'accompagnatrice, qui l'aidera à s'exercer à cette forme de vie à travers les diverses propositions du programme du noviciat tout en lui laissant la liberté de recourir à quelqu'un d'extérieur. Par exemple, nous demandons à la novice de prendre ses distances avec son accompagnateur (trice) précédent pour éviter les accompagnements multiples – sacrement de réconciliation excepté. Tout cela est discerné, évalué...

Cet accompagnement se réalise en vivant le quotidien d'une même communauté ; il permet d'accompagner le chemin d'incarnation du désir. Ce parcours comporte des exigences, tant pour la novice que pour la maîtresse des novices, et demande de trouver le juste rapport entre « proximité-distance », « soutien-interpellation ». Dans cette relation de « sœurs dans la foi » : l'une est l'accompagnée – la novice – et l'autre l'accompagnatrice spirituelle – la maîtresse des novices – ainsi chacune est clairement située.

Dans le cadre du noviciat, la maîtresse des novices a son mot à dire lors de l'admission aux premiers vœux. Cette parole, qui aura un poids dans le discernement de la congrégation, doit pouvoir être dite au fil des deux années de noviciat.

Accueillir la durée : le noviciat dure deux ans avec des étapes, des repères dans le temps, une progression et des échéances. Il y a la vie en communauté, des activités apostoliques, des stages, « expériences », des sessions d'inter-noviciats, le travail sur la congrégation. Un rythme nouveau à intégrer, ne plus exercer son métier, prendre de la distance avec amis et famille...

Le noviciat : une pédagogie

Une pédagogie de la liberté et de la responsabilité.

L'accompagnement spirituel au noviciat, comme pendant les 30 jours, suppose que la novice et la maîtresse des novices s'engagent dans l'expérience librement, en étant d'accord sur le cadre, le sens, la visée. Cela suppose que l'on puisse y revenir pendant le parcours.

Il y a celle qui donne les Exercices (qui accompagne la novice) et celle qui les reçoit ; mais, les deux sont sous l'autorité d'une parole à entendre et à discerner. Cette autorité est médiatisée par la mission confiée, l'organisation du noviciat, la pédagogie, etc.

Cette relation se situe dans la foi, dans l'écoute commune de l'Esprit qui parle au cœur de chacune. Elle requiert la prise en compte de la responsabilité de celle qui s'est engagée à entrer au noviciat, de l'appel à son esprit de foi, de sa droiture d'intention. « *Pour celui qui reçoit les Exercices [qui entre au noviciat], il est très profitable d'y entrer de grand cœur et avec générosité envers son Créateur et Seigneur, lui offrant tout son vouloir et toute sa liberté⁶.* »

« *À celui qui est plus disponible et qui désire profiter dans toute la mesure du possible, qu'on donne tous les exercices spirituels dans l'ordre même où ils se présentent. En général, il en profitera d'autant plus que, prenant les moyens appropriés, il se séparera davantage de tous ses amis et connaissances et de toutes préoccupations terrestres⁷.* »

Par exemple, la demande de prendre quelque distance avec la famille, les relations et les communications habituelles (téléphone portable, internet...) vise à favoriser le chemin de discernement – par une plus grande disponibilité à l'écoute de la Parole, donc au déploiement de la vie intérieure – et à entrer concrètement dans la forme de vie désirée⁸.

Parfois, il faudra accompagner, soutenir dans la patience. Vivre sans téléphoner à ses amis tous les deux jours, à sa famille, n'est pas si facile. Il faut du temps, au niveau du corps et du cœur, pour s'adapter à un autre rythme de vie, pour ne pas exercer son métier, quand bien même le désir de mettre le Christ au centre de sa vie est fort.

Deux outils au service de cette pédagogie

La relecture et l'accompagnement spirituel régulier par la maîtresse des novices (hebdomadaire en première année et par quin-

zaine en deuxième année). Tout est objet de relecture et d'écoute pour la novice comme pour son accompagnatrice : la vie de prière personnelle et communautaire, la vie en communauté, les activités apostoliques, les sessions, la retraite, les envois en expériment pauvreté (stage) et/ou apostolique, en services d'été. Ce sont des occasions concrètes de vivre selon le choix désiré : les vœux, la disponibilité, la communauté non choisie, la mission.

L'accompagnement régulier et la vie en communauté permettent de voir un chemin se dessiner. Au fil des mois, la novice approfondit la conscience d'elle-même, engagée dans une connaissance plus intérieure de qui est le Christ pour elle. Sa relation à Dieu se personnalise ; dans ce réel, son désir de suivre le Christ dans la vie religieuse apostolique prend peu à peu corps et consistance. À travers les hauts et les bas, les joies, les combats, les résistances se dessine son propre chemin de croissance ; tout ce qui fait sa personnalité et sa vie s'unifie et prend sens pour elle. Mais là peuvent apparaître aussi, des difficultés psychologiques voire des incompatibilités avec le type de vie désiré.

Un entretien d'accompagnement spirituel pendant le noviciat

C'est un entretien d'une heure (1h30 si besoin) par semaine en première année. La maîtresse des novices s'y prépare comme pour tout accompagnement spirituel : faire de l'espace en soi pour l'écoute de l'autre, prier l'Esprit pour avoir le cœur ouvert, bienveillant, à l'écoute de la personne à recevoir et, à travers elle, de l'Esprit de Dieu qui l'habite et qui rejoint ce même Esprit qui parle au fond du cœur de l'écoutant. Il est bon de se remémorer (notes, cœur) le point où en était la novice lors de l'entretien précédent mais sans trop s'y attacher, car il faut rester ouvert à la nouveauté de l'accompagnée.

La novice prépare aussi son entretien en relisant sa semaine ; elle est invitée à recueillir ce qui, au fil des jours, l'a touchée, affectée et de quelle manière, à dire quels effets, quels mouvements elle repère dans sa prière personnelle (tristesse, joie, élan, découragement). Quels appels, questions, préoccupations, difficultés la traversent ? Comment les gère-t-elle, leur donne-t-elle sens ? Que dit d'elle-même ?

La base de sa relecture seront l'oraison quotidienne, à partir de la Parole de Dieu, préparée, relue, et la prière d'alliance du soir (relecture de journée ou examen qui prend en compte tous les aspects de la vie vécus comme lieu de rencontre avec Dieu).

Quelques attitudes qui favorisent l'écoute et l'accompagnement

Avant : prière personnelle, humilité et vigilance par rapport à soi-même, car dans le réel chacun fait ce qu'il peut... Etre soi-même accompagnée et supervisée. Se connaître un peu soi-même.

Essayer d'être dans l'écoute bienveillante, l'accueil, le respect, le non-savoir (attention à ne pas interpréter trop vite). Laisser le temps à la novice de s'exprimer – de commenter ce qu'elle dit, d'entendre les liens qu'elle fait, ses questions, etc.

Laisser le silence. Etre attentive à la manière de dire, à l'attitude, la tenue, les expressions du visage. Comment parle-t-elle d'elle-même, de ce qui l'affecte, comment se situe-t-elle dans ses relations aux autres, en communauté, avec les novices, sœurs, dans ses services et activités extérieures, face à la maîtresse des novices ? Comment vit-elle les temps de détente, le rapport à son corps, la nourriture, le sommeil, etc.

L'expérience m'a montré que l'essentiel est d'instaurer une relation où la parole soit confiante et libre ; il est possible de ne pas être d'accord et de dialoguer. Je peux montrer que je ne sais pas tout et que je peux me tromper. Tout entendre, sans porter, d'abord, de jugement moral. Essayer plutôt de renvoyer à la charité qui discerne – cf. saint Ignace, à la cohérence entre le désir d'aimer, comme le Christ et avec Lui, tout ce qui est à vivre comme tout ce qui a été vécu. Ne pas enfermer dans le passé ! Je suis une sœur, qui a parcouru une partie du chemin sur lequel la novice veut s'engager et je n'ai pas fini...

Savoir interroger

« Quand celui qui donne les Exercices se rend compte qu'aucune motion spirituelle comme sont les consolations ou désolations... il doit beaucoup interroger sur les Exercices, s'il les fait au temps prévu et comment⁹. » Savoir interroger la novice sur sa manière concrète de prier, de faire ce qu'elle a à faire, d'entrer dans l'expérience proposée, quand je ne l'entends pas au fil des jours s'exprimer en un « je » affecté par le réel, mais en un discours sur elle-même, sur ses idées sur la vie religieuse, la vie de communauté, la prière... si je n'entends jamais ce qui est dit d'elle dans le quotidien en communauté (joies et difficultés, dynamisme ou replis).

« Pour celui qui donne les Exercices, il est très profitable, sans vouloir demander ni connaître les pensées propres ou les péchés de

celui qui les reçoit, d'être fidèlement informé des diverses agitations et pensées que lui amènent les divers esprits ; car, selon le profit plus ou moins grand, il peut lui donner certains exercices spirituels qui conviennent et qui sont adaptés aux besoins de cette âme agitée¹⁰. »

Interroger sur les mouvements qui l'agitent et la traversent pour discerner ensemble ce qui est de Dieu ou pas. Au noviciat, comme dans la retraite, le calme plat, le « tout va toujours très bien », sont à écouter et à prendre en considération avec patience et prudence. Il est important de vérifier si la personne est engagée avec toute son humanité dans la démarche. Parfois, il faudra aider à lâcher les protections pour que le désir, avec toutes ses ambiguïtés, apparaisse, s'exprime.

Le discernement d'un chemin de vie et de joie choisi à partir d'une liberté responsable (qui ne veut pas dire pure...) se fait à travers l'alternance des divers mouvements, affects, relus, accueillis dans la durée comme chemin d'unification, de sens, de croissance en humanité et dans la foi. C'est ce chemin-là qu'il s'agit d'accompagner, pas à pas, comme témoin du travail de l'Esprit en elle, attentive à ce qu'il la fait devenir, dans le contexte du noviciat !

Accompagner la croissance humaine et spirituelle dans le discernement d'une vocation spécifique, c'est aussi accompagner au niveau du combat spirituel !

Il faut savoir encourager, soutenir en respectant la liberté dans les moments où c'est à la novice de choisir, en particulier quand il lui faut décider d'aller plus loin mais aussi au quotidien, quand il s'agit de donner sens à telle ou telle situation vécue. « [...] ainsi que celui qui donne les Exercices ne penche ni n'incline d'un côté ni de l'autre, mais restant au milieu comme l'aiguille d'une balance, qu'il laisse le Créateur agir avec sa créature¹¹. »

Prudence et réalisme dans la consolation (enthousiasme à vérifier avant décision) : « Quand celui qui donne les Exercices voit que celui qui les reçoit est consolé et plein de ferveur, il doit le mettre en garde pour qu'il ne fasse pas de promesse ou de vœu inconsidéré et précipité¹². »

Patience, bienveillance, compassion dans les moments difficiles : « Si celui qui donne les Exercices voit que celui qui les reçoit est désolé et tenté, qu'il ne se montre pas dur ni sévère envers

lui, mais doux et bon, lui donnant courage et force pour l'avenir, lui découvrant les ruses de l'ennemi de la nature humaine et l'amenant à se préparer et à se disposer pour la consolation qui viendra¹³. »

Il convient de proposer de relire l'expérience vécue selon les règles de discernements des esprits, dans la prière, en faisant mémoire de ce qui a été vécu et relu pendant les 30 jours, comme à d'autres moments : « *Celui qui donne les exercices, selon qu'il sentira le besoin chez celui qui les reçoit, à propos des désolations et ruses de l'ennemi, comme aussi des consolations, pourra lui parler des règles de la première semaine [pendant le temps de la conversion] et de la deuxième semaine [en situation de consolations, de progrès dans la suite du Christ]¹⁴.* »

Proposer des moyens pour y voir plus clair, pour essayer de vérifier ce qui relève du combat spirituel (lieux de résistances, pièges), ou d'incompatibilités, de limites indépassables... Cela n'est jamais simple et là aussi, il faut compter avec le temps, la relecture globale du parcours, un « plus » de vie et de joie.

Il est important, dans l'accompagnement au fil du noviciat, de tenir compte de ces divers mouvements, de les repérer, pour en fin de parcours être en mesure de confirmer ou pas l'existence d'un chemin de croissance et de vie sur fond de consolations ! Dieu n'appelle-t-il pas à la vie et au bonheur, à le servir en nous conformant au Christ, passé par la passion et par la croix (par amour, et non pas pour souffrir !), afin que la vie en sorte victorieuse ?

Trois points d'attention en cours de noviciat

La relation personnelle à Jésus-Christ ?

Est-elle de plus en plus intérieurisée, personnalisée ? Comment cette relation, nourrie dans la prière et la Parole de Dieu goûtee au jour le jour, a-t-elle des effets dans la vie quotidienne ? (relations en communauté, place de la prière personnelle, fidélité aux temps de prières, aux engagements apostoliques – intérriorité et ouverture au monde, à l'Église, à sa mission).

Le Christ, centre d'unification

Comment ce rapport à Jésus-Christ devient-il le centre d'unification de la novice ? De quelle manière cette relation, cet attachement à la personne du Christ devient le signe de sa « préférence » véritable ?

C'est pour Lui uniquement qu'elle est là et c'est ce qui donne sens à ce qu'elle vit au noviciat (nouvelles manières d'être en lien avec sa famille, ses amis, ses biens, son métier, etc.) et à ce qu'elle désire continuer à vivre¹⁵.

Ces points d'attention peuvent aider à repérer ce qui pourrait être de l'ordre des attachements désordonnés. Non pas pour les nier, mais pour les voir, les nommer et les intégrer, les mettre à leur juste place, les ordonner selon les nécessités du choix de vie désiré.

Pour des raisons diverses et variées, peuvent être présents une idéalisation de cette forme de vie, une recherche de reconnaissance – du côté de l'image de soi, une part de projet personnel cristallisé sur ce choix, une fuite de la condition humaine, terrestre, au ras du sol... Mais rien de tout cela n'est en soi un obstacle à choisir la vie religieuse apostolique.

Ne rêvons pas de motivations pures (pieuses, religieuses, vertueuses, humanitaires), d'une volonté de Dieu sur soi – être religieuse ou ne pas l'être – qui serait écrite « quelque part », d'un parcours qui permettrait de trouver la bonne réponse !

La novice est appelée à regarder et à intégrer, dans son choix de vie, le cœur de ce qu'elle vit, de ce qu'elle découvre de ses motivations, de ses zones d'ombres et de ses blessures, mais aussi de ses aspirations, de ses dons, de ses qualités relationnelles et d'ouverture aux autres, de sa sensibilité. Ce que tout cela « devient », au fil des jours, est l'objet de relectures et de discernement, pour la novice comme pour la maîtresse des novices.

Consonnance des charismes

Repérer, sentir, percevoir ce qui, dans la relation à Jésus-Christ, rejoint, résonne avec le charisme propre de la congrégation, sa mission, sa manière de vivre le désir de le suivre pour servir, l'annoncer etc. Quels traits, quels aspects du visage du Christ se mani-

festent ? De quelle manière lui est-on uni et conforme pour l'annoncer, le faire connaître, l'aimer, le servir dans l'Église et le monde ?

Les cohérences avec la personnalité, les aspirations, les goûts manifestés par la novice. Par exemple le goût pour une terre, un milieu, un peuple, ou le goût, l'attrait pour le lointain, la rencontre d'autres cultures...

Pour conclure

Quelques-unes des caractéristiques de l'accompagnement spirituel d'une vocation spécifique au cours du noviciat me semblent être :

- L'attention à l'expérience de Dieu, en cohérence avec une manière de vivre une existence de baptisé – à vérifier, approfondir, mettre à jour, déjà en œuvre.
- La question de la suite du Christ, dans une forme de vie particulière où l'attachement à sa personne est centre d'unification du sujet tout entier, de son intelligence, de son affectivité, de ses projections dans l'action, le service, etc. en Église et pour le monde.
- La mise en place d'un cadre, de moyens, d'une démarche – pédagogie, progression, étapes – pour approfondir et voir ce que deviennent alors la personne et son désir dans leur rapport au réel.

Le cadre du noviciat demande une attention particulière, de part et d'autre, à la gestion de la relation d'accompagnement à cause du vivre ensemble et du poids, dans ce rapport, du « discernement, confirmation du choix ».

Quelques points de repères sur ce chemin :

- La prise en compte du temps ; nous sommes tous en chemin !
- La capacité à vivre les déplacements (intérieurs et extérieurs) que la progression du noviciat propose (vie de prière, communauté, expériences, stages, sessions...).
- Niveau d'intégration personnelle et de reconstruction de soi dans l'expérience vécue où toutes les composantes de la personne sont touchées (affectivité, intelligence, corps...).

- Une meilleure connaissance et acceptation de soi.
- L'approfondissement de la relation à Dieu.
- Relation intérieurisée, intimité avec le Christ qui unifie toute la vie et la personnalité de la novice – ses aspirations, son affectivité, ses projets, le sens, etc.
- Rapport au réel globalement cohérent et heureux dans la forme de vie désirée. ■

NOTES

1 - Les Exercices spirituels de 30 jours, en première année, après trois mois de noviciat.

2 - Une question de discernement sur fond d'expérience spirituelle déjà vécue (expérience de Dieu, de la prière personnelle, engagement...) en vue d'une décision à prendre, à confirmer.

3 - Le titre est : « *Annotations pour acquérir quelque intelligence des Exercices spirituels qui suivent et pour que celui qui doit les donner aussi bien que celui qui doit les recevoir y trouvent une aide* ».

4 - Annotation 22

5 - Annotation 1.

6 - Annotation 5.

7 - Annotation 20.

8 - Très concrètement : gérer, discerner, par exemple, s'il convient ou pas d'aller à un baptême, mariage de famille, d'amis... La réponse n'est pas donnée à l'avance. La novice est renvoyée à l'écoute en profondeur de ce qui fait sens pour elle dans son choix, mais aussi au réalisme, au respect des situations. La demande d'aller ou de ne pas

aller vient d'elle et la décision prise ensemble (confirmée) sera vécue et relue comme lieu où Dieu continue de lui parler. Comment a été vécue la décision ? Quels fruits portés ? Quelles difficultés ? Qu'est ce qu'elle en fait ?

9 - Annotation 6.

10 - Annotation 17.

11 - Annotation 15.

12 - Annotation 14.

13 - Annotation 7.

14 - Annotation 8.

15 - Par exemple, je pense à l'une d'entre elles qui recevant son programme d'été : vacances, services, activités apostoliques, le tout non choisi, me dit sa surprise et son étonnement d'en être heureuse, joyeuse... À cette autre encore qui vivant plutôt mal un certain choix fait pour elle, va découvrir que la joie de l'obéissance est un don qui se reçoit et que l'on ne se fait pas à soi-même. Ce don est confirmé dans le réel, par la capacité à vivre la difficulté même d'obéir comme lieu de l'amour préférentiel pour le Christ.

Sur la route du presbytérat

Julien Dupont

séminariste du diocèse de Poitiers

Témoigner de l'accompagnement spirituel vécu en tant que séminariste est une chance. Mais le faire dans une revue spécialisée sur les vocations et dans une session consacrée à l'accompagnement spirituel est un vrai défi ! Que puis-je donc dire, sans tomber dans ce que certains nomment le « for interne »¹ ? De plus, puis-je faire découvrir à nouveaux frais ce formidable moyen dont beaucoup peuvent rendre témoignage ? Puisque une telle demande m'a été faite, je m'y risque ! Mais sachez par avance que ma réponse sera éminemment singulière. D'ailleurs, pour rendre compte de ce qui m'habite, je vous propose de commencer par mieux me découvrir.

L' accompagnement est marqué par mon histoire personnelle

C'est en effet en me connaissant mieux qu'il est possible de comprendre comment s'est engagé l'accompagnement spirituel dont je bénéficie depuis huit ans maintenant. Né en 1983, j'ai grandi dans une famille peu imprégnée par la foi catholique. Ma mère, croyante mais non pratiquante, a vécu un chemin de foi jusqu'à l'adolescence. Mon père, lui, se déclarait « athée ». Cependant, j'ai été baptisé très jeune. Mon père travaillant sur les voies ferrées, la vie

familiale s'est organisée autour de « déplacements » pour suivre les chantiers du TGV Atlantique puis du TGV Nord au temps de mon enseignement primaire. Pour des questions pratiques, j'ai été scolarisé dans l'enseignement catholique.

C'est là que j'ai fait la découverte de la foi, plus précisément lors de la proposition de la « première communion ». La question de devenir prêtre s'est posée bien plus tard, en pleine adolescence. J'étais alors probablement en réaction par rapport à ma famille. Puis j'ai passé le bac, avant d'étudier la sociologie et la communication et de travailler comme « chargé d'études » en sociologie. Parallèlement à ce parcours universitaire et professionnel, j'ai eu de nombreux engagements ecclésiaux à la Mission étudiante, au Secours catholique, dans des services de communication, au Mouvement chrétien des cadres...

La richesse de mon parcours méritait en soi un accompagnement, et peut-être pas que spirituel ! Un « coach » m'aurait sans doute été utile à quelques heures de ma vie étudiante. Cependant, le fait de penser à disposer ma vie au ministère de prêtre a inéluctablement donné lieu à un accompagnement spirituel. D'abord proposé, j'y ai vite pris goût.

D'abord, laisser mon regard être converti...

Mon premier accompagnement spirituel remonte au temps où je suis arrivé en discernement à la « maison des vocations »², juste après avoir réussi l'épreuve du baccalauréat. À l'époque, le responsable de cette maison m'avait dit qu'il était important qu'un autre regard soit porté sur mon parcours. Mais rapidement, j'ai découvert que c'était mon propre regard qui allait compter. Par exemple, j'étais empreint d'une grande question : servirai-je l'Église comme prêtre diocésain ou comme moine bénédictin ? L'embryon de vie communautaire dans cette « maison » n'a pas été tous les jours évident à vivre. Mais c'est le regard porté sur cette question en accompagnement spirituel qui m'a permis de trouver une réponse, et donc de « discerner » clairement ce à quoi j'étais sans doute davantage

appelé. Reste que ce premier accompagnement a été marqué pour moi par le début de mes études, de mes engagements ecclésiaux... bref, de ma vie d'adulte. C'est à ce moment que je suis entré en GFU³. Ainsi j'ai passé beaucoup de temps, aux heures régulières de l'accompagnement, pour comprendre mes enthousiasmes, répondre à mes questions et faire des choix.

Le second accompagnement spirituel dont j'ai bénéficié m'a donné, pour sa part, d'approfondir nombre de mes réponses initiales. Et si ce second temps a été marqué par quelques « crises », il reste, pour moi, le temps des « fondements », des approfondissements. Par exemple, c'est durant ces années que j'en suis venu à exprimer les vraies raisons qui expliquent en partie mon parcours. En ce sens, il m'a fallu me déposséder de quelques motivations rapidement appropriées. Ces deux années ont aussi été marquées par la fin de mes études, l'entrée dans la vie professionnelle et le choix d'un lieu de formation à temps plein. Autant dire que le prêtre qui me suivait alors a pu voir combien mon regard s'est trouvé une nouvelle fois converti. C'est ce nouveau regard qui m'a permis d'avancer sur la route du ministère, suivant les sentiers droits et ceux plus escarpés.

Depuis que je suis entré au séminaire des Carmes, à la rentrée 2007, je bénéficie d'un nouvel accompagnateur spirituel qui est aussi un « directeur » de la maison. Aujourd'hui, ce sont plus les « heureux bouleversements » qu'entraîne la vie en séminaire ainsi que mes combats spirituels qui sont l'objet de nos discussions. La proximité des ordinations est aussi source de questionnements divers sur lesquels nous nous attardons parfois. Le regard qui est le mien est encore nouveau et ce, pour deux raisons. Non seulement ce nouvel accompagnateur, à travers sa singularité, me donne de porter mes yeux sur d'autres réalités et d'autres réponses. Mais aussi parce que mes « yeux » sont plus exercés, mon regard peut changer. Ainsi donc, ces trois temps distincts de l'accompagnement spirituel m'ont permis de laisser mon regard être progressivement converti sur ma vie. Là est sans doute le principal fruit visible de cet « exercice » dont j'ai bénéficié jusqu'à ce jour.

... Et puis tout l'homme !

Au passage, je remarque que, pour chacun des trois temps d'accompagnement dont j'ai bénéficié, j'habitais en des villes différentes. Il me semble voir ici que les multiples conversions de mon regard n'étaient pas que spirituelles : elles ont entraîné une véritable pérégrination intérieure et physique. Ainsi, ces déplacements sont bien le signe visible d'une conversion toujours à l'œuvre en moi. Finalement il n'y a pas que mon regard qui ne cesse de changer. Tout mon être, dans toutes ses composantes, est sur ce chemin. Cela est visible, par exemple, dans la place que je donne aujourd'hui à Dieu, lui qui est l'initiateur de toute chose. C'est bien lui qui, à travers l'accompagnement spirituel dont je bénéficie, ne cesse de me convertir.

L'accompagnement spirituel m'a aussi donné l'occasion de passer d'une foi personnelle à une foi ecclésiale. En effet, puisque j'ai découvert la foi en étant catéchisé, j'avais peu à peu façonné « ma » vie de foi, et presque « mon » Dieu. Ce danger nous guette tous ! Si les premières heures de théologie m'ont donné le moyen de mieux comprendre pour croire, l'accompagnement spirituel a été pour moi le lieu où non seulement un regard ecclésial pouvait être porté, mais où je me suis moi-même situé en enfant de Dieu, vivant dans son Église. Il est certain que si j'avais vécu dans une famille habitée par la foi, l'accompagnement spirituel m'aurait permis de vivre un autre mouvement intérieur, peut-être même opposé au mien. Mais c'est bien le propre de tout accompagnement de « bousculer » chacun pour lui permettre de vivre déjà la Résurrection à laquelle nous sommes tous appelés.

In fine, le mouvement qui est le mien montre bien comment j'essaie de me rendre aujourd'hui disponible à Dieu en me laissant convertir par lui. Parler ainsi, c'est bien dire toute la liberté qui est la miienne pour entrer dans cette démarche. C'est aussi expliciter combien le Christ vient nous prendre là où nous sommes, tel que nous sommes. Ainsi, pour employer un néologisme actuel, je suis un véritable « consom'acteur » de l'accompagnement spirituel. Consommateur de ce qui m'est donné à entendre et acteur de mes propres paroles. Cependant, cela n'est pas toujours évident. En ce sens, il me

reste des enjeux très précis pour continuer à vivre l'accompagnement spirituel en ayant un cœur disponible à la conversion.

Trois enjeux de l'accompagnement spirituel

Dans un premier temps, il me semble qu'un des enjeux de l'accompagnement spirituel, pour moi, est de présenter ma vie comme un ensemble. C'est toute ma vie, toute mon existence qui est une histoire sacrée. Cependant, dans l'accompagnement spirituel, je suis souvent tenté de m'arrêter sur tel ou tel souci, et même de « m'embourber » sur telle ou telle question qui me rattrape... Or, si l'œuvre de l'Esprit peut bien se discerner dans telle ou telle situation reprise dans l'accompagnement spirituel, c'est bien l'ensemble de ma vie qui est tourné vers Dieu. C'est tout ce que je suis qui va devoir être converti par Dieu, et par tel ou tel « combat » précis.

Un autre enjeu, pour moi, se situe du côté de la vérité. Il est indéniable que l'accompagnement spirituel est le lieu où les masques doivent finir par tomber. Aucun héroïsme n'est possible ni même souhaitable ici. C'est bien ce que je vis lorsque je reçois le sacrement de réconciliation dans ce cadre. Cela signifie plus largement qu'en accompagnement spirituel, j'ai à faire le deuil de mes idéalisations et que je dois accepter le réel, y « consentir ». Reste que je suis inscrit dans un « jeu social ». Ainsi, comment être vraiment moi-même, sans jouer un « rôle » dans le grand « théâtre social »⁴ qu'est le séminaire alors que je vis avec un accompagnateur qui est à deux pièces de ma chambre ?

Enfin, il me semble que l'accompagnement est un lieu de maturité. Pour moi, l'accompagnateur spirituel est un compagnon sur la route qui est la mienne, un « frère dans la foi » qui n'est pas là pour me diriger mais pour relire avec moi le chemin parcouru⁵. Mais il faut bien aussi que je me situe le plus justement possible par rapport à cette personne : ce n'est ni mon ami, ni un homme inaccessible. Je dois donc entrer dans une relation unique avec cet homme qui sait tout de moi. Voilà bien un signe de maturité visible. Il faut que ma relation à mon accompagnateur soit juste – c'est-à-dire chaste en réalité – et ceci est un enjeu non négligeable.

Chercher à avoir une vie unifiée, vraie et mature est un enjeu pour moi-même, dans le cadre de l'accompagnement spirituel dont je bénéficie. Mais c'est surtout un enjeu pour le ministère de prêtre qui me sera peut-être confié un jour. En ce sens, l'accompagnement spirituel me forme à devenir prêtre. Il a donc toute sa pertinence dans mon parcours. L'accompagnement spirituel dont j'ai bénéficié jusqu'à ce jour m'a aussi permis de redire combien Dieu m'a aimé d'un Amour si grand qu'il m'a déjà largement comblé et rendu heureux. Cela, je veux l'annoncer au monde entier. Relire cette expérience est donc pertinent pour pouvoir en témoigner avec force auprès de ceux vers qui je serai peut-être envoyé comme prêtre prochainement. Cette seconde raison montre, pour moi, combien l'accompagnement spirituel a bien sa place et sa raison d'être dans un discernement vocationnel, et sur la route du ministère presbytéral. ■

NOTES

1 - C'est-à-dire ce qui relève de l'expression de la conscience et de la responsabilité de chacun. Le « *for interne* » est opposé au « *for externe* » qui signifie, pour sa part, ce qui relève de la responsabilité visible et apparente de chacun dans la société et dans l'Église.

2 - La maison des vocations est un lieu de discernement proposé à Poitiers. Elle permet à des jeunes hommes de prendre un temps de discernement pour une vocation spécifique, tout en continuant leurs études ou leur vie professionnelle.

3 - Groupe de formation universitaire. Le GFU est un premier cycle de séminaire qui permet d'initier un discernement et de commencer la formation

au ministère presbytéral tout en continuant des études profanes ou une activité professionnelle.

4 - Réagissant sans doute comme sociologue, je pense ici en particulier aux travaux de Goffman qui a proposé une métaphore pour comprendre la manière dont les individus se situent dans la société comme dans tout groupe. Pour lui, la vie sociale est un théâtre avec ses acteurs, son public et ses coulisses. Ainsi les acteurs se mettent en scène et offrent au public devant lequel ils sont une véritable image d'eux-mêmes.

5 - Je pense ici en particulier au récit d'Emmaüs, propice à cette relecture « caractéristique » de ce que je vis en accompagnement spirituel (Lc 24, 13-35).

Répondre à l'appel du Seigneur

Sœur Agnès-Marie Duchesne
Ursuline de l'Union romaine

J'ai fait profession temporaire, en septembre 2007, dans l'institut des Ursulines de l'Union romaine. Depuis ma profession, je suis en communauté à Nantes. Je poursuis actuellement des études de théologie, en ayant une petite insertion dans la pastorale de l'établissement scolaire où nous sommes. J'ai une formation de professeur des écoles. J'ai 29 ans.

Avant d'entrer dans la vie religieuse, avant la question d'un appel à la vie religieuse, j'ai eu la chance d'être accompagnée. Pendant mes études universitaires, j'ai logé une année dans un foyer tenu par les ursulines à Angers. Une sœur, chargée de l'animation, était proche des étudiantes et, si nous le souhaitions, nous pouvions facilement aller la rencontrer. Elle était disponible et prenait le temps de nous écouter. À plusieurs reprises, je suis allée lui parler. Puis, au cours de l'année, je me suis engagée dans la préparation d'un projet de solidarité au Pérou, en lien avec cette sœur. L'accompagnement spirituel faisait « partie du contrat » de celles qui y participaient ; j'ai osé l'aventure. À cette époque, je ne me posais pas du tout la question de la vie religieuse et cet accompagnement, qui a duré à peu près deux ans, n'était pas un discernement vocationnel. Cependant, avec du recul, je vois combien le fait d'avoir été accompagnée spirituellement et humainement à cette période de ma vie m'a aidée, par la suite, à accueillir l'appel du Seigneur. L'accompagnement m'a permis de m'enraciner davantage dans le Christ, de découvrir sa présence agissante en ma vie. Cela m'a certainement aidée à passer d'une foi

« familiale » à une foi « personnelle ». J'ai aussi pu percevoir ce qui, dans ma vie, était source de croissance, source de paix profonde, et ce qui l'était moins.

C'est à cette époque que j'ai découvert des termes comme « consolation », « désolation » ou encore « relecture »... J'ai découvert qu'il valait mieux « ne rien changer dans la désolation des décisions prises dans la consolation » ! Il s'agissait alors, dans ma vie étudiante, de « petites » décisions, de réponses à de « petits » appels mais nul doute qu'ils m'ont préparée à répondre, par la suite, à un appel plus grand, celui de toute une vie. « Ne rien changer dans la désolation des décisions prises dans la consolation » : oui, parce que je l'avais expérimenté concrètement, cette réalité m'a aidée, plus tard, à persévérer sur mon chemin de discernement vocationnel dans les moments flous ou plus difficiles.

Au long de cet accompagnement, j'ai apprécié de pouvoir parler de tout ce qui faisait ma vie, et non uniquement de ma vie de prière. Cet aspect de l'accompagnement, à la fois spirituel et humain, me semble très important car il contribue à unifier ma vie.

L'appel à suivre le Christ dans la vie religieuse est venu résonner en moi à la fin des six mois passés au Pérou. À mon retour, la sœur qui m'accompagnait jusque là n'étant plus à Angers, je suis allée trouver un prêtre de ma paroisse que je connaissais bien pour lui parler de cet appel à la vie consacrée. C'est lui qui m'a mise en lien avec le SDV et qui m'a accompagnée pendant un an et demi environ. Son écoute, sa disponibilité, ses conseils pour la lecture spirituelle, ses encouragements à suivre quelques journées de formation biblique m'ont fait cheminer. J'ai aussi apprécié son regard complètement extérieur à la vie ursuline.

Je repense, en souriant, à une difficulté ressentie à cette période : la durée ! Le « parcours filles » du SDV d'Angers était de deux ans... J'étais pour ma part assez impatiente de demander à entrer au postulat et ces deux années me paraissaient bien longues... Le prêtre qui m'accompagnait a eu alors le rôle de « modérateur », m'encourageant à prendre mon temps, à ne pas précipiter les choses. Je vois aujourd'hui combien cette période de maturation, cette période d'approfondissement de l'appel du Seigneur a été importante.

Depuis le début de ma formation dans la vie religieuse, je suis également accompagnée. Aujourd'hui, à l'étape du juniorat, il ne s'agit plus d'un « discernement vocationnel » comme il a pu l'être au

postulat ou au noviciat. C'est sur ces deux premières étapes que je vais m'arrêter quelques instants. En général, pour nous ursulines, notre accompagnatrice spirituelle est notre formatrice et elle est souvent notre prieure... donc nous vivons avec elle. Cette manière de faire, comme toute manière de faire, a certainement ses limites. Personnellement, j'y vois une grande richesse, celle de ne pas séparer la vie spirituelle de la vie, quotidienne et bien concrète. Le discernement vocationnel ne peut pas faire fi de cette réalité quotidienne. L'appel du Seigneur passe par la vie de tous les jours.

Pour le postulat et le noviciat, j'ai eu trois accompagnatrices différentes. Changer d'accompagnatrice n'est pas toujours facile... De plus, contrairement aux premiers accompagnateurs dont j'ai parlé au début, je n'ai pas choisi mes formatrices. Inévitablement, il y a des personnes avec lesquelles nous sommes moins à l'aise, d'emblée, pour un accompagnement spirituel. J'ai ainsi pu expérimenter que l'accompagnateur est quelqu'un que l'on reçoit dans la foi.

Le climat dans lequel s'est vécu l'accompagnement avec chacune de mes formatrices m'a été d'une grande aide pour le discernement de ma vocation : un climat de liberté, de grand respect qui m'a permis de parler en vérité, d'exprimer mes difficultés. Un climat qui m'a permis de sentir, dès le début, que ce qui est important, c'est ce que le Seigneur veut. L'accompagnatrice et la jeune qui est accompagnée sont toutes deux à l'écoute de l'Esprit.

L'accompagnement m'a aidée à voir ce qui revenait souvent dans ma prière, ce qui me touchait, de manière récurrente, dans la Parole de Dieu à cette période de discernement. Suite à ce que j'avais pu exprimer, face à telle ou telle situation vécue, j'ai pu entendre, parfois, une parole de mon accompagnatrice sur certaines de mes « limites » ou de mes « forces ». Ces limites et ces forces, je ne les aurais pas vues seule mais elles sont importantes à connaître pour discerner l'appel de Dieu.

Il y a un appel commun à la vie ursuline mais cet appel se décline pour chacune avec un accent particulier. Comment le Seigneur te rejoint, toi personnellement, au plus profond ? Quel est ton axe, la corde qui vibre en toi d'une manière toute particulière ? Ces questions présentes dans l'accompagnement pendant le noviciat m'ont aidée à discerner ma vocation.

Oui, l'accompagnement avant d'entrer dans la vie religieuse et aux cours des premières années de formation a été pour moi essentiel afin de discerner l'appel du Seigneur... ■

R emettre en Dieu sa vie

Emmanuelle Goineau

Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur d'Angers

L'accompagnement spirituel est une démarche que je pratique depuis l'âge de 28 ans (j'en ai aujourd'hui 39) lors de mon retour d'une mission Points-Cœur où la vie de prière et de service avaient plus de place dans ma vie et où j'ai décidé de rentrer dans la communauté de l'Emmanuel. J'y suis restée cinq années. Chaque membre est accompagné par un frère ou une sœur de cette communauté.

J'ai trouvé une occasion de ré-exprimer les événements marquants petits ou grands et ainsi prendre conscience de la place du Seigneur dans ces moments. Ce fut un instrument pour vivre pleinement la louange, l'action de grâce comme on aime les vivre dans cette communauté nouvelle. Je peux dire que cela m'apportait bien de la paix de verbaliser ces moments et d'y constater la présence de Dieu.

Par la suite j'ai cherché à avoir à nouveau un accompagnateur spirituel. Ce fut jusqu'à ce jour des prêtres. Avec ceux-ci je cherchais à entendre ce que le Seigneur avait à me dire par la Parole et à en faire le lien avec ce que je vivais au jour le jour. Ces échanges avec des accompagnateurs spirituels me permettent de répondre à bien des questions sur : les trois vertus – foi, espérance et charité – les valeurs, les dogmes de l'Église, le péché, sur les passages lus et médités ensemble, de lâcher prise par rapport aux événements et remettre en Dieu ma vie.

Depuis que je suis en chemin avec la congrégation du Bon Pasteur j'ai été encouragée à continuer cet accompagnement spirituel car les questions, les doutes peuvent survenir et il est important d'en parler à une personne priante et inspirée par l'Esprit saint pour nous aider à y répondre, apaiser et éclairer la conscience et ainsi aider dans les choix à prendre, décisions ou actes à poser. Ainsi une certaine paix intérieure peut revenir je me sens dans la vérité et réunifiée. Cette démarche est aussi lieu de liberté intérieure par cette autorité en qui j'ai confiance. Elle m'aide à vivre les vœux dans ma profession religieuse : pauvreté, chasteté, obéissance ainsi que le zèle envers les plus pauvres. ■

CONTRIBUTIONS

Regard sur les jeunes d'aujourd'hui

Jean-Marie Petitclerc
éducateur spécialisé,
directeur de l'association Le Valdocco

« Aucune démarche n'est plus dangereuse, dans n'importe quel discours sur les jeunes, que la référence trop systématique à des concepts aussi ambigus que ceux d'adolescence et de jeunesse¹. »

Tous les auteurs, qu'ils soient sociologues ou journalistes, en conviennent. La jeunesse, avec un grand J, n'existe pas.

« La jeunesse n'est qu'un mot », comme l'affirmait Pierre Bourdieu dans ses « questions de sociologie ». Et ce mot est piégé. Il fonctionne comme un fourre-tout, commode mais trompeur. Si l'on veut prendre le terme de jeunesse comme l'ensemble des jeunes, on s'expose à de graves difficultés. En effet, « les jeunes ne forment ni un tout cohérent ni en ensemble social unifié. Ils ne constituent pas un groupe de classe d'âge qui penserait et vivrait de manière identique. Les jeunes sont très diversifiés². »

Alors, ce terme de jeunesse ne veut-il rien dire ? Faudrait-il le bannir de notre vocabulaire ? En fait, il devient fiable si l'on fait de la jeunesse, non pas un groupe de jeunes, mais une période, celle qui sépare l'enfance de l'âge adulte.

Et dans nos sociétés développées, cette période a tendance à s'étirer : l'âge d'entrée en puberté diminue régulièrement et celui de l'indépendance économique, au vu des difficultés d'accès au premier emploi et au premier logement recule. Drame du jeune d'aujourd'hui, devenu de plus en plus tôt adulte d'un point de vue physiologique et resté de plus en plus tard enfant – je veux dire par là non indépendant sur le plan économique – d'un point de vue social. Par définition, cette période d'adolescente est une période de mal-être.

Oui, la jeunesse n'est qu'une classe d'âge. Mais elle n'existe pas comme une entité globale. On l'a vu, lors des dernières grandes manifestations lycéennes, des jeunes défilaient joyeusement dans la rue, défendant leur revendications pour une meilleure école, et furent agressés par d'autres jeunes, de la même classe d'âge, descendus de leurs quartiers pour piller et casser.

La jeunesse est donc loin de constituer un groupe unanime qui professerait un même *Credo*. Ainsi l'emploi de l'expression « *culture des jeunes* » est fort risqué. En effet, comme le soulignait Michel Dubost dans un ouvrage ayant pour titre *Église, la jeunesse se renouvelle*³, un tel emploi peut faire courir trois dangers :

- un danger de rousseauïsme, en laissant entendre que la culture des jeunes serait, en quelque sorte, plus naturelle que celle du monde adulte ;
- un danger de parisianisme, les milieux parisiens en effervescence ayant toujours aimé se présenter comme la matrice de la nouveauté pour la province... et pour le monde !
- un danger de racisme, en situant les jeunes comme constituant un bloc « à part »... qui ne tarde pas alors, dans bien des discours, à être considéré comme hostile.

Triste société que celle qui voit dans la jeunesse non une chance pour l'avenir, mais une menace pour l'ordre public.

Aussi faut-il se méfier comme de la peste de tout discours globalisant sur les jeunes. Ceux-ci constituent en effet, selon l'expression d'Yves de Gentil-Baichis, un véritable « *piège à fantasmes* »⁴. Car nous avons facilement tendance à projeter sur eux une foule d'images positives ou négatives... images qui dépendent largement de notre propre adolescence et du souvenir qu'elle nous a laissé.

Ces importantes réserves étant faites et cette conviction de la grande diversité du monde des jeunes étant étayée, tentons cependant, en restant conscients des risques d'une telle entreprise, de jeter un regard panoramique sur cette classe d'âge montante. Je ne le ferai pas à l'aide de tableaux statistiques... me permettant renvoyer le lecteur avide de chiffres aux études qui paraissent régulièrement.

Non, je me propose de le faire à partir de mes propres rencontres avec eux. Pour moi, en effet, parler des jeunes ne peut que signifier parler de mes rencontres avec eux. Ce que je sais sur eux, c'est d'eux que je l'ai appris car ne sont-ils pas les plus habilités à parler d'eux-mêmes ?

Bien sûr mon discours sera inévitablement teinté par le lieu d'où je parle, Le Valdocco, que je dirige depuis près de quinze ans. Cette association mène des actions de prévention auprès des jeunes domiciliés dans les quartiers sensibles des banlieues parisienne et lyonnaise et accueille dans le foyer Laurenfance des jeunes confiés par l'aide sociale à l'enfance ou les juges pour enfants. En filigrane, derrière mon propos, se tiendront constamment les visages de ces jeunes marqués par des carences d'ordre affectif, de pesantes situations d'échec et dont le comportement se révèle le plus souvent symptomatique de leur mal-être dans cette société qui privilégie l'élite.

Cette présence, cependant, n'invalider pas, je crois, le discours tenu. Car auprès d'eux, j'ai beaucoup appris sur les difficultés à vivre de la jeunesse d'aujourd'hui. Ces difficultés sont peut-être exacerbées chez les adolescents accompagnés par notre association. Mais elles témoignent, je crois, de manière symptomatique certes, des difficultés rencontrées aujourd'hui par les jeunes, durant cette phase d'adolescence de plus en plus difficile à vivre, tant sur le plan individuel que collectif, dans une société en pleine mutation.

Comment esquisser à grands traits une description de cette jeunesse d'aujourd'hui ? Pour organiser mon discours de manière synthétique, une grille de lecture est nécessaire.

Au risque de surprendre, j'en fabriquerai une à partir du constat que le Père Bro effectue dans le délicieux chapitre sur « *Les trois sourires du moine* », extrait de son ouvrage intitulé *La Foi n'est pas ce que vous pensez*.

Lorsqu'il s'interroge sur les grandes expériences de l'existence humaine, celles qui sont inévitables pour tout homme, et qui restent toujours ouvertes à un dépassement, il en retient trois, celles qui livrent ce qui à ses yeux, a fait le trésor de toutes les philosophies, d'Aristote à Pascal, de saint Augustin à Freud. « *Ce sont, premièrement, l'expérience du désir, c'est-à-dire, en même temps, de la nostalgie du bonheur et de l'expérience de nos limites ; deuxièmement, l'expérience des autres, dans le besoin de nous unir à eux et en même temps dans la crainte de les subir ou de les réduire ; enfin troisièmement, c'est le drame et la chance de ne pouvoir s'achever que dans la durée. Elle est tout à la fois redoutable contrainte : ne jamais pouvoir réunir toutes les parties de notre vie puisque nous vivons dans le pointillé du discontinu, là où la mort nous accompagne dès le premier instant : "ça passe" ; mais aussi miracle, pouvoir, chaque jour, tout recommencer.* »

Appétit du bonheur qui ne progresse qu'avec d'autres dans le temps qui passe, n'est-ce pas ce en quoi consiste le parcours de tout homme ?

Alors, adoptant cette grille de lecture pour observer le monde des jeunes qui se tiennent à nos portes, je dirai, à partir de ma propre expérience d'éducateur que :

- leur expérience du désir est marquée par le primat de l'affectif ;
- leur expérience des autres est marquée par le primat de la culture de l'entre pairs ;
- leur expérience du temps est marquée par le primat de l'instantanéité.

Chacune de ces impressions mérite un développement.

Une expérience du désir marquée par le primat de l'affectif

Tout le monde s'accorde aujourd'hui pour souligner que ce qui a caractérisé l'évolution de notre société durant ces dernières décennies, c'est la montée de l'individualisme. La société actuelle a tendance à faire de l'individu un roi. On assiste alors à une sorte de gonflement du « moi » aux dépens de l'attention à la société. La société exalte le « je », en négligeant la dimension communautaire de la personne humaine, l'épanouissement du « moi » devenant premier.

Une telle évolution a des incidences en ce qui concerne le mode de regroupement des jeunes. Ce qui fonctionne aujourd'hui, ce sont soit les petits groupes de quatre ou cinq (parce que dans de tels petits groupes, où on porte tous le même blouson, les mêmes chaussures, on camoufle ce qui est différent, et on conforte son « moi je ») soit les groupes de 1 000, 2 000, 10 000... Alors là, il suffit de placer au centre une bonne vedette, et se diffuse une grande chaleur fusionnelle de 10 000 « moi je » qui vibrent ensemble. Par contre, le groupe de quinze à trente personnes, où l'on est obligé de se confronter à la différence de l'autre, de se répartir des rôles, constitue une expérience plus difficile à vivre.

Une telle montée de l'individualisme possède un risque grave : la difficulté pour l'adolescent d'aujourd'hui de reconnaître le rôle positif

des diverses institutions. « *D'où, par exemple, le désintérêt de plus en plus grand vis-à-vis des syndicats, des mouvements divers, y compris ceux d'action catholique ; d'où aussi le phénomène fort inquiétant du refus de l'institution du mariage et la grande distance prise par beaucoup de jeunes vis-à-vis de l'Église-institution. De fait, un grand nombre de jeunes n'arrivent pas à comprendre que l'institution, si elle est bien vécue, est une réalité constructive : elle permet aux désirs des personnes de prendre corps durablement et réaliste dans le tissu social. Elle oblige à prendre conscience que le désir de l'individu comporte toujours un aspect de rêve éthétré et de violence camouflée. Elle accule à prendre acte qu'une personne humaine ne se construit pas dans l'isolement ni dans l'instant, mais dans la solidarité avec les autres et dans la lenteur du temps. Elle confronte enfin les désirs personnels aux limites et aux faiblesses des désirs de l'autre, obligeant ainsi chacun de ses membres à aimer de façon réaliste⁵.* »

Cette perte du sens de l'institution s'accompagne d'un cortège de risques. En particulier, toute autorité liée à une fonction institutionnelle est aujourd'hui contestée par bon nombre de jeunes. Il nous faut distinguer cette notion d'autorité de celle du pouvoir. Celui-ci, je le reçois de l'institution qui m'emploie, ou bien je le conquiers dans une logique révolutionnaire. L'autorité, si j'y réfléchis bien, je ne peux que la recevoir de ceux auprès de qui je l'exerce. Deux enseignants en collège, qui ont le même pouvoir, à savoir la même délégation du principal, n'ont pas la même autorité face au groupe que constitue la classe.

Et ce qui a considérablement évolué, dans notre pays, depuis la grande crise des années 68, c'est qu'une position de pouvoir ne confère plus de manière systématique auprès des jeunes une position d'autorité. Hier, par exemple, lorsqu'un adulte était détenteur du pouvoir d'enseigner, il faisait autorité dans la classe. Aujourd'hui, tel n'est plus systématiquement le cas. Et cette crise touche toutes les institutions, y compris judiciaires. Je connais des juges pour enfant qui ne font plus autorité auprès d'adolescents multi-récidivistes.

L'autorité va alors beaucoup plus reposer sur la crédibilité de celui qui en est le porteur. Voilà pourquoi il est sans doute devenu aujourd'hui plus difficile d'exercer le métier d'enseignant, tout comme celui d'éducateur. L'implication personnelle doit être plus grande, alors que le mouvement de professionnalisation, qui a régi ces métiers depuis trois décennies, a été compris ici ou là comme synonyme de désimpiéction.

Aussi s'agit-il aujourd'hui peut-être moins d'une crise d'autorité que d'une crise de crédibilité de ceux qui en sont porteurs. En effet, pour qu'un adulte fasse autorité auprès d'un jeune, encore faut-il qu'il soit crédible. Seule est reconnue l'autorité liée à la dimension personnelle de celui qui l'exerce.

Le primat, chez les jeunes d'aujourd'hui, de l'affectif sur l'institutionnel, ne va pas sans poser problème à l'éducateur.

Une expérience des autres marquée par le primat de la culture de l'entre pairs

Une enquête menée par l'université de Michigan montre le déclin spectaculaire de l'influence familiale et ses effets sur la jeunesse dans la seconde partie du xx^e siècle. Elle établit qu'entre 1950 et 1990, les influences jugées par les jeunes les plus décisives pour leur vie ont été quasiment inversées. Il y a cinquante ans, les influences les plus fortes étaient le fait des parents et du foyer ; un peu derrière venait l'école, suivie de l'Église, et ensuite les camarades et la télévision. À partir de 1990, l'influence des camarades et de la télévision a pris le dessus⁶.

Rappelons que, tous les jours, les jeunes circulent dans trois lieux différents, qui sont tous porteurs d'une culture spécifique :

- la famille, encore marquée par les traditions du pays d'origine ;
- l'école, inscrite dans la tradition républicaine ;
- la rue, porteuse elle aussi de valeurs (par exemple, un certain sens de l'honneur un peu décalé par rapport au reste de la société) et de codes de communication, que ce soit dans le registre du langage ou des comportements.

À ces trois lieux où se fait l'éducation du jeune, il faudrait en ajouter un quatrième : la télévision. Dans l'année, certains enfants passent plus d'heures face au petit écran qu'à l'école. Et là encore, la télévision est porteuse d'une culture, non exempte de danger. C'est la morale du « tout se vaut » (c'est mon choix !), qui rend impossible la transmission de repères, ou la morale des sondages : si tu veux savoir si tel comportement est bon pour toi, fais un sondage. Si 51 % des gens l'adoptent, donc c'est bien !

L'évolution la plus importante que j'observe depuis trente ans, chez les jeunes des quartiers où je travaille – mais ce constat me paraît

valable pour l'ensemble du pays – réside, à mes yeux, dans le caractère de plus en plus prégnant de la culture de la rue, portée par les copains et influencée par les médias. Et les incidences sont de plus en plus fortes pour ceux qui y passent beaucoup de temps.

Pour la majorité des jeunes insérés, la rue est en effet un espace interstiel : ils l'utilisent pour circuler d'un lieu à un autre, de la famille à l'école, de l'école au terrain de sports...

Mais pour les jeunes des cités, la rue occupe une autre fonction : elle devient un espace résidentiel. C'est le lieu qu'ils investissent, celui dans lequel ils tissent du lien, malheureusement avec les jeunes qui passent autant de temps qu'eux dans la rue, et c'est ainsi que les bandes se forment. Elle constitue un véritable bain culturel, avec le langage qu'elle véhicule et la grande banalisation de l'usage de la violence. Celle-ci est utilisée à la fois comme mode d'expression du mal-être, comme mode d'affirmation de soi et comme mode d'action sur l'environnement.

La rue devient alors un espace référentiel, lieu de construction de l'identité culturelle. Les amitiés qui s'y vivent, le vocabulaire qui y circule, les combats qui s'y mènent, les conduites excessives (rodéos, bastons, consommation de produits toxiques) s'inscrivent dans la mémoire de ces jeunes comme autant de repères qui les éloignent peu à peu de la vie citoyenne.

Cette culture de la rue est fondamentalement devenue une culture de l'entre pairs, de l'entre jeunes, les adultes ayant un peu déserté l'espace public. Et cette culture a tendance à devenir de plus en plus prégnante, même parfois chez de très jeunes enfants. Le langage qu'ils utilisent dans leur quotidien s'apparente plus à celui des aînés qu'à celui qui est véhiculé dans la famille ou l'école.

Certes, voici trente ans, les jeunes utilisaient eux aussi un langage qui leur était propre pour communiquer entre eux. Mais, lorsqu'ils étaient en famille, ou à l'école, ils ne s'en servaient pas et s'alignaient sur les codes adultes. Aujourd'hui, je commence à découvrir des adolescents qui parlent à leurs parents comme à leurs copains. Je rencontre, en zone d'éducation prioritaire, des enseignants qui sont les seuls à parler français. Tous les jeunes en classe parlent « banlieue », non seulement lorsqu'ils communiquent entre eux, ce qui à la limite peut se comprendre, mais même lorsqu'ils s'adressent aux représentants de l'institution scolaire.

Le développement de cette culture de l'entre pairs a tendance à phagocytter l'école, surtout lorsque celle-ci est située au cœur du quar-

tier. La grande différence entre un établissement scolaire situé en centre ville et un autre situé au cœur du quartier ne réside-t-elle pas dans le fait que dans le premier, il est encore valorisant d'être premier de classe, alors que dans le second, c'est devenu dangereux ? Vous risquez alors d'être étiqueté comme « bouffon », comme « intello », et vous devez faire face à la violence de vos camarades. Je connais, dans ces quartiers, des jeunes remarquablement intelligents, mais qui vont sacrifier leur scolarité pour sauver leurs alliances !

Le développement d'une telle culture de l'entre pairs contribue également à renvoyer la famille à la marge. Les parents arrivent tant bien que mal à gérer l'espace familial. J'observe souvent des appartements très bien tenus, dans des immeubles aux cages d'escalier complètement dégradées. Mais ces mêmes parents sont de moins en moins à l'aise pour intervenir dans les autres champs de vie de leur enfant, tant ils se sentent décalés face aux codes de communication utilisés, si différents des leurs.

Enfermés dans de tels codes, les jeunes ont alors de plus en plus de mal à intégrer le monde du travail. Rappelons, spécificité française, que le taux de chômage des jeunes est le double de celui des adultes. Et le plus grand obstacle que rencontrent aujourd'hui les jeunes dans l'insertion dans le monde de l'entreprise réside moins à mes yeux dans leur absence de qualification – des offres d'emplois non qualifiés restent vacantes – que dans l'écart comportemental entre celui véhiculé dans la cité et celui attendu dans l'entreprise. Ne cherchons pas ailleurs, je crois, la raison d'un chômage des jeunes aussi massif. Et la crise que nous traversons actuellement aggrave ce phénomène.

Une expérience du temps marquée par le primat de l'instantanéité

L'ampleur des mutations socio-économiques qui bouleversent notre société depuis deux décennies, avec la montée considérable du chômage des jeunes, ainsi que l'accélération considérable du « progrès » technique, et de ses dérivés militaires (l'humanité a réuni les capacités de faire sauter la planète !) fait sourdre une profonde angoisse chez les jeunes d'aujourd'hui, incapables de se projeter dans l'avenir tant il paraît mouvant et incertain.

L'augmentation du chômage renforce ce sentiment chez les jeunes, dans cette société qui tend inexorablement à devenir dual, avec la coexistence de deux populations différentes aux statuts de plus en plus contrastés :

- l'une, majoritaire, faite d'individus peu qualifiés, astreints aux seuls travaux parcellaires, de plus en plus nombreux, largement touchés par le chômage, dépourvus de responsabilités et de sécurité de l'emploi, incapables de tirer orgueil ou joie de leur labeur, mais avec des horaires de plus en plus allégés ;
- l'autre, minoritaire, faite d'individus dotés seuls de pouvoir de décision et de création, sévèrement sélectionnés et longuement préparés à leurs responsabilités, bénéficiant d'une véritable sécurité de l'emploi et d'un statut socio-économique privilégié.

Devenus très pessimistes quant à leur avenir, des jeunes ont alors tendance à renoncer à tout projet et vivent dans l'immédiateté, profitant de l'instant qui passe, ne sachant trop de quoi demain sera fait. Ainsi les jeunes d'aujourd'hui vivent-ils essentiellement l'expérience de la temporalité dans l'instant. Vivant à l'ère de l'instantané, l'adolescent ne sait plus attendre. Il s'installe dans le registre du « tout, tout de suite ».

À l'âge de l'adolescence, encore fortement marqué par l'immatérité affective, ce rapport au temps, vécu dans l'instantané, s'accompagne souvent d'une grande facilité du passage à l'acte. Ainsi que le souligne Tony Anatrella⁷, pour certains « *les délais, les nécessités de différer la réalisation d'un désir, les médiations par lesquelles le plaisir s'obtient paraissent insupportables [...]. Il faut que tout puisse être consommable tout de suite et sans contrainte.* »

Une telle évolution possède de grandes incidences sur le comportement sexuel des adolescents. En 1972, selon le célèbre rapport Simon sur le comportement sexuel des Français, l'âge moyen du premier rapport s'établissait à 19,2 ans pour les garçons et 20,5 ans pour les filles. Aujourd'hui, de nombreux sondages et enquêtes sur le sujet le situent aux alentours de 17 ans.

Même s'il ne faut pas systématiquement accorder une trop grande confiance à ce genre d'enquêtes, qui reflètent parfois plus une projection de fantasmes d'adultes sur la vie adolescente qu'une analyse de la réalité, on constate cependant qu'en trente ans, l'âge du premier rapport sexuel a baissé de plus de trois ans.

Bien des jeunes s'engagent précocement (parfois dès 15-16 ans) dans une relation de couple avec un partenaire privilégié. « *Et la*

société moderne promeut tellement la vertu d'authenticité à vivre dans le moment présent qu'elle fait prendre le sens de la fidélité à la parole donnée un jour à l'autre devant une instance sociale [...] La quête de soi-même est à l'affût du plaisir obtenu sans délai, oubliant que la joie de vivre ne s'obtient qu'au travers de longs et tâtonnantes efforts⁸. »

Un tel rapport au temps, vécu dans l'ordre de l'instantanéité, génère une forte augmentation des conduites délinquantes, et la recherche du plaisir immédiat va de pair avec le développement de la consommation de produits toxiques.

Ainsi habitués de plus en plus à vivre dans l'instant, beaucoup de jeunes d'aujourd'hui se dispensent de se poser la question du sens global de la vie. « *Bien sûr, ils savent qu'ils mourront, mais qu'importe ! Le principal pour eux est de trouver, au fur et à mesure que la vie se déroule, des sens partiels : aimer ce garçon ou cette fille pendant un certain temps, réussir tel projet professionnel précis, etc.⁹* » La question du sens global paraissant insoluble, ils évitent de se lancer dans de grandes abstractions philosophiques ou religieuses qu'ils considèrent comme vaines. Ils essaient seulement d'assumer le temps présent au moins mal.

On assiste actuellement, dans notre société moderne, chez beaucoup d'adolescents, à la crise de la question du sens global de la vie. Une place est seulement donnée à des réponses partielles. Aussi, bon nombre d'entre eux vivent-ils aujourd'hui à la manière des médias, en « séquences-flash », sans but ultime. Voici ce qui explique en partie le désintérêt des adolescents pour les questions d'ordre religieux. On constate sur ce plan une montée de l'indifférence.

Une telle crise du sens fait courir deux risques majeurs. Le premier réside dans une très grande superficialité du mode de vie. Tout est fait pour éviter de regarder en face la mort et la souffrance. Bien des adolescents deviennent ainsi vulnérables à toutes les idéologies qui laissent penser qu'il est possible de vivre heureux au jour le jour en réalisant tous ses désirs par la consommation des biens. On voit combien de telles idéologies sont présentes dans nos sociétés dites de consommation. Deuxième risque majeur, celui de la dépression. Bon nombre de psychothérapeutes de l'adolescence affirment qu'aujourd'hui, la pathologie psychique dominante est la pathologie dépressive. Mal dans sa peau, l'adolescent ne sait plus comment donner sens à sa vie, face aux inévitables déceptions qu'apporte la tentative de saturer ses désirs par la consommation.

Et le problème du suicide des jeunes se pose avec acuité dans notre pays. Si les jeunes sont moins nombreux que les personnes plus âgées à se donner la mort, il n'en reste pas moins que le suicide est devenu la deuxième cause de mortalité chez les jeunes de 15-24 ans, juste après les accidents de la circulation. Chaque année, environ 800 jeunes de cette tranche d'âge se suicident ! Ce qui représente presque trois décès par jour ! Et de tels chiffres sont sans doute sous-estimés, car bon nombre d'accidents sont en réalité des suicides masqués ! Les tentatives de suicide sont de 40 à 60 fois plus nombreuses. On peut les estimer à environ 60 000 par année. Si trois quarts d'entre elles concernent les filles, les suicides qui conduisent à la mort concernent quant à eux, pour trois quarts des garçons.

Le problème du suicide des jeunes devient crucial dans notre pays. D'autant que bon nombre d'adolescents, même s'ils ne passent pas à l'acte, sont habités par des idées suicidaires. Une enquête de l'INSERM, menée auprès d'une population scolaire de 15 à 19 ans, montrait que plus de 10 % des adolescents interrogés étaient habités par des idées de passage à l'acte suicidaire.

Et si une source importante d'un tel mal-être de la jeunesse résidait dans le regard négatif que tant d'adultes portent sur l'avenir. Si le discours tenu par les adultes se cantonne dans le « Hier, c'était bien ; aujourd'hui, c'est difficile ; demain, c'est la catastrophe ! », comment s'étonner que les jeunes aient du mal à se projeter dans l'avenir !

Faire route avec les jeunes aujourd'hui

Ce dont les jeunes ont le plus besoin, c'est de rencontrer des adultes qui croient en eux, capables de leur dire « J'ai besoin de toi » ; qui espèrent en eux, capables de leur dire « Ensemble, construisons un monde plus juste, plus fraternel » ; qui les aiment, comme ils sont, et non comme nous voudrions qu'ils soient.

L'accompagnement des jeunes en recherche vocationnelle nécessite de prendre en compte les évolutions de cette jeunesse que nous venons de souligner.

L'accompagnateur doit être attentif à ne pas sombrer avec les jeunes dans une dérive affectivo-spirituelle, le Christ ne cessant de se servir de médiations humaines pour communiquer. Il s'agit, pour

reprendre les termes de Xavier Thévenot, d'inscrire la vocation non dans un fonctionnement de type « *imaginaire* », avec le risque de cultiver une image sur-idéalisée de soi-même, mais dans un fonctionnement de type symbolique, « en cassant » les pièges d'un lien trop dual entre les jeunes et Dieu « pour l'inscrire dans la pratique d'un dialogue inlassablement ouvert à autrui et à la culture qui est sienne, en lui faisant partager, avec les femmes et les hommes de son époque, la difficile lecture des signes des temps¹⁰. » Aussi est-il très important de travailler aujourd'hui la question du sens de l'institution Église. L'accompagnateur doit être conscient des images véhiculées, dans la culture de l'entre-pairs, par la vocation religieuse, afin d'aider les jeunes à ne s'installer ni dans une attitude de fuite, vis-à-vis du regard des autres, ni dans une attitude de conformisme. Il doit être sensible à la difficulté de projection dans l'avenir, qui pose question quant à la possibilité d'effectuer un choix engageant la vie entière.

C'est seulement si nous savons rejoindre les jeunes au cœur de leur culture d'aujourd'hui que nous serons capables de les accompagner dans un discernement vocationnel. ■

NOTES

-
- 1 - Dr Jean ROUSSELET, *Le Supplément*, Cerf, octobre 1984, p. 47.
- 2 - Yves de GENTIL-BAICHIS, *Les jeunes – Tendres – Angoissés – Provocateurs*, éd. Salvator, p. 8.
- 3 - Fayard, Paris, 1985, p. 53-55.
- 4 - Yves de GENTIL-BAICHIS, *op. cit.*, p. 5.
- 5 - Bernard BRO, *La foi n'est pas ce que vous pensez*, Cerf, 1999, p. 39.
- 6 - Xavier THÉVENOT, *Annoncer le Christ aux jeunes*, ed. Don Bosco, p. 36-37.
- 7 - US Congressional Quarterly, cité par BENNET (William), *Index on Leading Cultural Indicators*, Simon & Schuster, New York, 1994, p. 83.
- 8 - Tony ANATRELLA, *Interminables adolescences*, Paris, Cerf, 1988, p. 194.
- 9 - Xavier THÉVENOT, *Annoncer le Christ aux jeunes*, coll. « Terre Nouvelle » n°12, éd. Don Bosco, p. 35.
- 10 - Xavier THÉVENOT, *op. cit.*, p. 46.
- 11 - Xavier THÉVENOT, *Avance en eau profonde*, DDB/Cerf, p. 78-81.

L e Service jésuite des vocations

Grégoire Le Bel
responsable du Service jésuite des vocations

Pour saisir la « manière de procéder » jésuite, il est d'abord nécessaire de revenir à l'expérience de saint Ignace de Loyola et des *Exercices spirituels* qui placent le jésuite dans une approche résolument mystique de la question. Dans un second temps, je présenterai la double tâche qui incombe au Service jésuite des vocations : auprès du corps de la Compagnie de Jésus et au sein d'un réseau divers et dynamique.

U ne approche nourrie des *Exercices spirituels*

« Par la grâce de notre tout-puissant Dieu et Seigneur Jésus Christ »

Ignace de Loyola rédige les *Constitutions* de la Compagnie de Jésus à partir de 1539. La dixième et dernière partie¹ de cet important ouvrage présente « Comment tout le corps de la Compagnie pourra se conserver et se développer en son bon état ». En voici les premières lignes : « La Compagnie, n'ayant pas été fondée par des moyens humains, ne peut ni se conserver ni se développer par eux, mais par la grâce de notre tout-puissant Dieu et Seigneur Jésus Christ. Il faut mettre en lui seul l'espérance qu'il conservera et fera avancer

cette œuvre qu'il a daigné commencer pour son service et sa louange et pour l'aide des âmes. »

Tel est l'esprit dans lequel tout jésuite cherche à aborder la question des vocations : une attitude radicalement tournée vers le Christ, pour le servir et l'aimer davantage. C'est entrer dans une démaîtrise et un réel lâcher prise. C'est oser une attitude contre-culturelle, au cœur d'une société qui prévoit, planifie, organise, projette, promeut. Les constitutions poursuivent en rappelant que : « Pour conserver et développer [...] le corps, [...], mais aussi l'esprit de la Compagnie, et pour réaliser la fin qu'elle se donne, qui est d'aider les âmes [...], les moyens qui unissent l'instrument à Dieu et le disposent à être bien gouverné par la main divine sont plus efficaces que ceux qui le disposeront à l'égard des hommes. Ce sont la probité et la vertu, spécialement la charité, la pure intention de servir Dieu, la familiarité avec Dieu dans les exercices spirituels de dévotion, le zèle sincère des âmes pour la gloire de celui qui les a créé [...] »

Ces dons intérieurs sont ceux d'où doit venir l'efficacité des dons extérieurs pour la fin qui nous est proposée.

Il ne s'agit pas de mettre notre confiance [dans ces dons], mais plutôt pour coopérer par le moyen de ceux-ci à la grâce divine, suivant l'ordre voulu par la souveraine Providence de Dieu. »

La juste attitude est donc d'abord intérieure, nourrie des Exercices Spirituels qui ont pour but d'aider le retraitant à « chercher et trouver la volonté divine dans la disposition de sa vie en vue du salut de son âme² ».

« Laisser le Créateur agir immédiatement avec sa créature et la créature avec son Créateur et Seigneur »

Saint Ignace donne ce conseil à plusieurs reprises dans le *Récit du pèlerin*³, ouvrage basé sur son expérience personnelle. Son propre processus de discernement va le conduire à rédiger les Exercices spirituels qui sont à la source de toute vie jésuite. Cette pratique des Exercices spirituels et des accompagnements spirituels repose sur le plus grand respect de la liberté de l'autre, à l'écoute de son désir propre qui dit quelque chose de sa vie la plus intime avec Dieu. Ce cœur à cœur avec le Seigneur, au moment du « colloque »,

cette communion silencieuse, ce dialogue « *comme un ami parle à un ami ou un serviteur à son Maître*⁴ » ne peuvent souffrir aucune influence quelle qu'elle soit. La quinzième annotation des *Exercices spirituels* le rappelle très clairement⁵.

Le respect de la liberté est fondamentale. En effet, entrer dans la Compagnie de Jésus est une réelle aventure avec toutes les harmoniques que cela sous-entend. C'est être amené à vivre des situations aux frontières, être des hommes sur des lieux charnières, des lieux de rencontre donc mais aussi de déchirement. Sans cet ancrage comme Compagnon de Jésus, vécu en toute liberté, nourri de l'oraison, du compagnonnage et des sacrements, il y a fort à parier qu'il ne tiendra pas. Le travail autour des vocations à la Compagnie est donc exigeant : trouver une manière sobre de présenter la Compagnie de Jésus, sans séduction mais à l'écoute du désir profond qui habite le jeune qui nous rencontre.

Cesser de se focaliser sur le nombre

Ce rapide retour aux sources nous rappelle qu'à notre tour nous avons pu être tentés de ne plus faire confiance à l'inspiration d'Ignace. Paul Legavre, mon prédécesseur comme responsable du Service jésuite des vocations, nous invitait ainsi à vivre une révolution copernicienne.

Il nous faut aujourd'hui comprendre et dire non pas « il nous faut des jésuites » (pour nous, pour nous renforcer), mais « la mission a besoin de jésuites », « la vigne du Seigneur a besoin » d'ouvriers apostoliques. Ce désir, cette demande naissent d'un cœur pauvre, éprouvé, de qui contemple la Vigne du Seigneur et la mission, et ses urgences.

Si les Apôtres après la mort et la résurrection de Jésus Christ s'étaient regardés et comptés... il n'y aurait sans doute jamais eu d'Église. Ignace et les neuf premiers compagnons n'ont pas non plus commencé à se compter, mais plutôt, ce que chaque scout et chaque guide sait, à « donner sans compter », brûlant d'un même feu à la suite du Christ.

Cette structure essentielle étant posée – car là est le cœur de notre vocation à suivre dans l'Église le Christ comme religieux jésuite – l'en-

jeu est de nous faire proches des jeunes qui ressentent un appel particulier à travailler au service de la vigne du Seigneur dans un corps apostolique. Ce travail de présence et d'information ne peut et ne doit pas être une pure et simple démarche marketing. La Compagnie de Jésus a choisi à cet effet une structure de réseau de proximité, le Service jésuite des vocations (SJV), afin d'assurer une présence discrète mais réelle sur tout le territoire de la Province de France.

Le Service jésuite des vocations (SJV)

SJV ou SVJ ?

Le nom de notre service (SJV - Service jésuite des vocations et non des vocations jésuites) dit quelque chose d'essentiel de notre démarche. On ne peut être uniquement attentif à la vocation particulière à la vie religieuse apostolique jésuite. À notre sens, un service des vocations, ne se limite pas à une seule sorte de vocations. La tentation est forte pour nous tous d'y succomber, avec de multiples prétextes tous aussi valables les uns que les autres en ce temps « dit-on » de vaches maigres... Il sera possible d'y résister si nous restons avant tout attentifs au cheminement de chacun à « répondre à l'appel du Christ, et désirer participer à l'œuvre de Dieu » dans le mariage, le sacerdoce ou la vie consacrée, toutes les vocations baptismales se nourrissant les unes les autres et œuvrant là où les autres ne sont pas envoyées.

Enfin, des appels nous entourent et naissent sans que nous y soyons pour grand-chose. L'expérience de l'accompagnement spirituel nous montre que Celui qui travaille est avant tout l'Esprit Saint. Il souffle où il veut, comme il veut, quand il veut ! Tous ceux qui sont engagés dans la pastorale des vocations peuvent en témoigner. Moi-même, je suis entré dans la Compagnie sans réellement connaître un seul jésuite...

Ceci étant posé, deux tâches principales incombent au SJV : d'abord un travail interne à la Compagnie (*ad intra*) de sensibilisation à cette question ; puis un travail tourné vers l'extérieur (*ad extra*) pour

communiquer ou faire vivre cette expérience des Exercices spirituels au bénéfice de toutes les vocations et faire connaître les jésuites au delà des clichés et des images d’Épinal qui meublent nos mémoires collectives.

D'abord le besoin d'un travail en interne

Le premier axe de travail pour le responsable du SJV est de mettre le corps de la Compagnie de Jésus en prière et en réflexion sur la question des vocations. Pour cela, un système de newsletter électronique interne a été mis en place, proposant chaque mois aux supérieurs de communauté un matériel de base pour monter un temps spécifique de prière : intentions, prières, office, eucharistie. La Compagnie est certes un corps apostolique c'est-à-dire envoyé sur les chemins avec le Christ, mais elle est d'abord un corps priant. Ignace nous rappelle dès le début qu'il est vital de trouver des moyens pour signifier cette union des coeurs dans la dispersion. Cette *newsletter*, me disait un compagnon, manifeste à l'évidence que la question des vocations nous renvoie personnellement et collectivement à la manière dont nous vivons la fidélité à notre vocation : dire davantage qui nous sommes, travailler et communiquer davantage entre compagnons.

Deuxième axe, travailler aussi sur le visage que nous offrons. Notre dernière congrégation générale souligne en effet que « Identité, communauté et mission » sont une sorte de triptyque répandant une lumière qui aide à mieux comprendre notre compagnonnage⁶. La communauté n'est donc pas uniquement pour la mission, elle est en elle-même mission⁷.

Troisième axe, il nous faut enfin sensibiliser le corps à ce que sont aujourd'hui les jeunes catholiques en France. Comme le souligne Timothy Radcliffe, op, les jeunes issus de la « génération Jean-Paul II » ou de cette nouvelle « génération Y » déboussolent parfois ceux qui se sont engagés dans cet immense élan de Vatican II. Cependant il rappelle à juste titre qu'« une communauté ne peut être florissante que si elle ose accueillir les jeunes, les interpeller et se laisser interpeller par eux, en sachant qu'ils ne seront jamais comme nous⁸. » Or la tentation est grande pour chacun de « savoir » ce qu'est un bon jésuite, un bon prêtre, une bonne religieuse, un couple chrétien modèle... Là encore la conversion de notre regard doit être constante.

Puis un réseau pour un travail *ad extra*

Autour du responsable du Service jésuite des vocations s'organise un réseau de douze jésuites nommés par le Provincial⁹. Ils ont chacun la charge de mobiliser une petite équipe régionale, composée non seulement de jésuites, mais aussi de religieuses ignatiennes, des couples et d'amis de la Compagnie. Cette structure est une mise en acte de l'invitation de notre ancien père général Pedro Aruppe à penser globalement mais toujours agir localement (« *Think global – Act local* »). Elle permet d'être à l'écoute à la fois des spécificités de chaque réalité, tout en restant sensible à l'évolution des jeunes qui vivent eux aussi en réseau et de moins en moins liés à des lieux géographiques. Le travail des équipes régionales est multiple et divers : cela peut aller de l'aider locale aux SDV à la présentation de la vocation à la vie religieuse apostolique – et particulièrement à la Compagnie – au montage de propositions locales d'information sur la question des vocations et la spiritualité ignatienne (établissements scolaires, rassemblements des jeunes...) ou encore être en lien avec les activités du Réseau jeunesse ignatien (RJI¹⁰) et voir comment la question des vocations y est abordée. Ce dernier point est essentiel. Il rappelle que nous devons être présents et à l'écoute des jeunes qui attendent souvent un lieu de parole ou une oreille attentive dans les activités proposées (pèlerinages, retraites diverses et variées, voyages humanitaires...) et pas seulement pour une vocation particulière. Ainsi au dernier grand rassemblement de jeunes organisé en Ardèche par le RJI, en résonance avec les JMJ de Sydney, les deux forums qui ont fait un tabac parlaient de la vie affective et de la question de la vocation.

Il s'agit enfin, en évitant toute séduction, d'un travail d'information rejoignant les jeunes où ils sont (Internet, radio, rassemblements, départs en volontariat...) pour témoigner directement de ce que nous sommes et permettre à un maximum d'entre eux de faire quelque chose des exercices spirituels afin de les aider à choisir. Le MEJ¹¹ est à ce propos un partenaire privilégié.

Une dernière tâche est le travail en collaboration avec d'autres réseaux : SNV (Par exemple, réflexion sur le Pavillon des vocations à Lourdes), famille ignatienne dont la communauté Vie chrétienne¹², les Scouts et Guides de France, la CORREF...

Pour conclure, il me semble que dans la Compagnie, la question des vocations n'est pas l'affaire d'un homme mais bien celle de tous. Cette liberté que nous désirons promouvoir chez les jeunes ne sera crédible que si on ose d'abord la vivre soi-même et donc ne pas se croire indispensable ! ■

NOTES

1 - http://www.jesuites.com/documents/constitutions_nc/10eme_partie.htm

2 - Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, coll. Christus n°61, DDB/Bellarmin, Paris, 1986, §1, p.27.

3 - Ignace de Loyola, *Le Récit*, coll. Christus n°65, DDB/Bellarmin, Paris, 1990.

4 - Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, coll. Christus n°61, DDB/Bellarmin, Paris, 1986, §54, p.59.

5 - Ignace de Loyola, *op. cit.*, §15, p.34 : « Celui qui donne les Exercices ne doit pas inciter celui qui les reçoit à la pauvreté ou à en faire la promesse plutôt qu'à ce qui lui est contraire, à un état ou un genre de vie plutôt qu'un autre. [...] dans ces exercices spirituels il convient davantage et il vaut beaucoup mieux, alors qu'on cherche la volonté divine, que le Créateur se communique lui-même à l'âme fidèle, l'enveloppant dans son amour et sa louange, et la disposant à entrer dans la voie où elle pourra mieux le servir à l'avenir. Ainsi que celui qui les donne ne penche ni n'incline d'un côté ni de l'autre, mais restant au milieu, comme l'aiguille d'une balance, qu'il laisse le Créateur agir immédiatement avec sa créature et la créature avec son Créateur et Seigneur. »

6 - 35^e Congrégation générale, décret 2 : « Un feu qui en engendre d'autres », §19, p. 60 : « [...] Cette vie ensemble témoigne de notre amitié dans le Seigneur, un partage de foi et de vie ensemble, surtout dans la célébration de l'Eucharistie. Suivre Jésus ensemble nous renvoie aux disciples marchant avec leur Seigneur. L'identité jésuite et la mission jésuite sont liées par la communauté. En fait, identité, communauté et mission sont une sorte de triptyque répandant une lumière qui aide à mieux

comprendre notre compagnonnage. [...] C'est un processus qui commence lorsque nous entrons dans la Compagnie et dans lequel nous avançons chaque jour. Ce faisant, notre vie de communauté peut devenir attrayante pour les autres, les invitant – surtout les jeunes – à "venir voir", à nous rejoindre dans notre vocation et à servir avec nous la mission du Christ. »

7 - 35^e Congrégation générale, décret 3 : « Défis pour notre mission aujourd'hui », § 41, p. 82 : « Notre mission n'est pas limitée à nos travaux. Notre relation personnelle et communautaire avec le Seigneur, nos liens mutuels comme amis dans le Seigneur, notre solidarité avec les pauvres et les marginaux, et un style de vie respectueux de la création sont tous des aspects de notre vie de jésuites. Ils authentifient ce que nous proclamons et ce que nous faisons en remplissant notre mission. Le lieu privilégié de ce témoignage collectif est notre vie communautaire. Ainsi, la communauté jésuite n'est pas uniquement pour la mission, elle est en elle-même mission. »

8 - Timothy Radcliffe, *L'avenir de la vie religieuse*, <http://www.spiritualite2000.com/page-1909.php> (lue le 16 mars 2009).

9 - Présentation de la répartition géographique : <http://www.jesuites.com/devenir/enparler.htm>

10 - <http://www.rji.fr>

11 - Mouvement eucharistique des jeunes : <http://www.mej.fr/>

12 - CVX : association internationale composée de fidèles qui veulent suivre Jésus-Christ de plus près selon le charisme et la spiritualité de saint Ignace : <http://www.cvxfrance.com/>

Françoise Claustres

Bien écrire facilement

- Rappel des principales règles de grammaire, d'orthographe et d'expression
- Présentation des techniques d'écriture
- Nombreux exemples pratiques et exercices d'application corrigés



Françoise Claustre,
Bien écrire facilement,
Ellipses, 2009

Si la feuille blanche vous angoisse, si écrire est pour vous une corvée, si la grammaire et l'orthographe vous semblent un vrai casse-tête, si vous détestez rédiger un brouillon ou vous relire, si les mots « métaphore » ou « périphrase » vous paraissent barbares, si la ponctuation vous semble superflue... ce livre est fait pour vous.

Vous y apprendrez à vous mettre en condition, à vous poser les bonnes questions, à ne plus tomber dans les pièges de la langue française, à éviter le « zapping » entre les phrases, les quiproquos, les faux amis, à bannir l'abus des « dire », « faire » et autres « il y a », à optimiser l'usage du brouillon et de la relecture, à maîtriser la ponctuation, à utiliser à bon escient les figures de style, à prendre plaisir à vous exprimer clairement... en un mot, à bien écrire facilement !

Après avoir enseigné à des élèves en difficulté et travaillé une dizaine d'années dans le milieu du livre, Françoise Claustres exerce une activité de rédactrice et d'éditrice free lance. Elle donne également des cours particuliers de français et des cours de formation générale à l'université.

Site Internet : www.paroledeplume.com

Abonnements *Église et Vocations 2009*

France : 37 €

Europe : 39 €

Autre pays : 45 €

Pour les abonnés hors de France, le règlement se fait par chèque en euros, payable dans une banque française ou par virement bancaire (nous contacter avant).

Les numéros d'*Église et Vocations* sont à 12 € l'unité. Les anciens numéros de *Jeunes et Vocations* restent disponibles au prix de 10 € l'exemplaire (France) et 12 € (étranger), frais de port compris.

Nom

Prénom

Adresse

Code Ville

Courriel

Règlement joint à l'ordre de **UADF / Église et Vocations**
par chèque bancaire ou postal adressé à :

Service National des Vocations

58 avenue de Breteuil - 75007 Paris

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



Le dossier de ce numéro est dédié aux actes de la session de formation continue qui articule accompagnement spirituel et vocations. Fruit des besoins identifiés à la fois par le Service national des vocations et les Services diocésains des vocations, elle veut s'essayer à aborder ce thème à partir des problématiques propres aux SDV – mais non étrangère au cadre plus général de tout type d'accompagnement fondé sur le baptême. Sans épuiser le sujet, elle remet au cœur de la réflexion la question de la formation des accompagnateurs, la capacité à tenir compte du monde tel qu'il est et ainsi de faire que ses métamorphoses, loin d'être désastreuses, soient au contraire des atouts pour tous ceux qui ont une charge de discernement vocationnel.

Benoît Bertrand ■ Rita Crivelli ■ Agnès-Marie Duchesne
Julien Dupont ■ Claude Flipo ■ Emmanuelle Goineau
Thomas Guist'hau ■ Anne Lannegrace ■ Grégoire Le Bel
Alain Métivier ■ Christine Morel ■ Jean-Marie Petitclerc
Bernard Pitaud ■ Dominique Poirot ■ Jean-Louis Rouillier
Léo Scherer ■ Brigitte de Singly